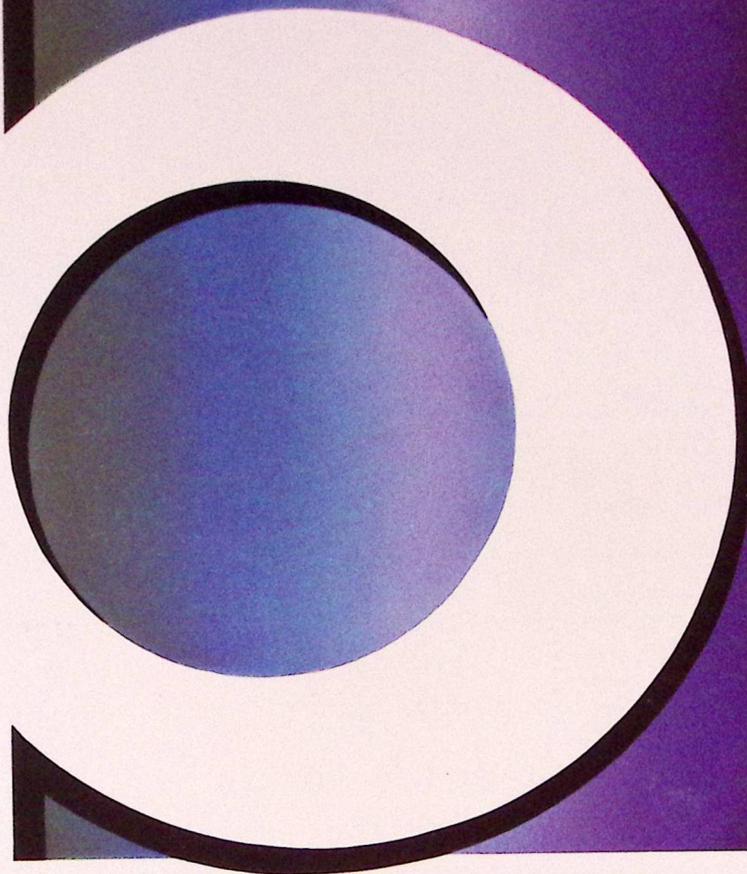


BRABANT



REWISBIQUE
Archives

56



SEPTEMBRE

1976

4

BIMESTRIEL



LOTÉRIE NATIONALE

**NOMBREUX LOTS DE
1 A 25 MILLIONS**

Les lots sont payés sans la
moindre retenue fiscale ou autre

Tirage chaque mercredi

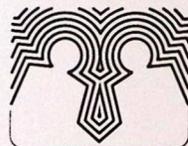
Croyez à VOTRE CHANCE

Elle est REELLE



Parlons de votre salaire versé en compte

**Nous prenons le temps
de vous connaître**



Prenez un compte à la Kredietbank et faites-y verser votre salaire.
Vous en tirerez de nombreux avantages : vous pouvez régler tous vos achats au moyen d'Eurochèques ;
toutes les factures périodiques sont automatiquement payées ;
vous pouvez épargner systématiquement : une somme fixe est transférée régulièrement
— par exemple tous les mois — de votre compte à vue à votre livret de dépôt.
Il vous suffit pour cela de signer une seule instruction permanente.
De plus, vous vous sentirez tout de suite à l'aise à la Kredietbank
Les gens de la KB prennent volontiers le temps de vous expliquer tous les avantages d'un compte à vue.
Demandez dès aujourd'hui la brochure « Tirez le maximum de vos revenus ».
Vous trouverez partout une agence Kredietbank, près de votre domicile ou de votre lieu de travail.
Venez nous voir. Nous prenons le temps de vous connaître.



KREDIETBANK

Membre du Groupe de Banques Inter-Alpha.

SOMMAIRE 4 - 1976

L'ancien château ducal de Tervuren, par Marcel Vanhamme	2
Roger Duterme, par Jacqueline Berghmans	10
L'Observatoire populaire MIRA, à Grimbergen, par Th. Pieraerts	16
Rouge Cloître, joyau de la Forêt de Soignes, par Luc Vanherle	26
Chapelles en Brabant (2), par Yvonne du Jacquier	32
Visages brabançons de la Hesbaye, par Joseph Delmelle	38
Une ancienne cense abbatiale à Jette, par Gladys Guyot	44
Promenades à Hoeilaart, par Bert Van Kerckhove (adaptation française de J. de Kempeneer)	48
Gastronomie en Brabant (2), par Jean Demullander	56
L'année des Paysages, Parcs et Jardins historiques : d'ores et déjà un éclatant succès, par Yves Boyen	58
Il est bon de savoir que...	60
Les manifestations culturelles et populaires	64
Le Festival Musical du Brabant Wallon 1976	3
Couverture	
Nos Suggestions	4
Couverture	

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : **Maurice-Alfred Duwaerts**

Rédaction : **Yves Boyen**

Conseiller technique : **Georges Van Assel**

Présentation : **Nadine Willems**

Administration : **Rosa Spitaels**

Imprimerie : **Robert Louis, s.p.r.l.**

Photogravure : **Quarto et Wespin S.A.**

Couverture : **le Berrurier**

Prix du numéro : 60 F.

Cotisation 1976 (6 numéros) : 250 F.

Siège : rue Saint-Jean 4
1000 Bruxelles.

Tél. : (02) 513 07 50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17 h.

Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés. C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant : 000-0385776-07.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift « Brabant », die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs qui désirent obtenir les deux éditions (française et néerlandaise) de la Revue sont priés de verser la somme de 400 F au C.C.P. 000-0385776-07.

BE ISSN 0006-8616

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

L'ancien château ducal de Tervuren : Société Royale d'Archéologie de Bruxelles, Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Royale (Bruxelles), Dominique Vanhamme, Hubert Depoortere et Willy Caussin ; Roger Duterme : Willy Caussin ; L'Observatoire populaire MIRA : Belfotop et Henri Moriau ; Rouge Cloître : A.C.L. et Hubert Depoortere ; Chapelles en Brabant : Willy Caussin et Photo (Chapelle à l'Arbre) aimablement mise à notre disposition par Emile Barette ; Visages brabançons de la Hesbaye : Willy Caussin, Hubert Depoortere et Georges de Sutter ; Ancienne Cense abbatiale à Jette : Willy Caussin ; Promenades à Hoeilaart : Bert Van Kerckhove, Willy Caussin, Georges de Sutter, C.G.T., Paul Bolsius, A.C.L. et carte Jan Vanderstraeten ; Gastronomie en Brabant : Standaard-Nieuwsblad ; Année des Paysages, Parcs et Jardins historiques : Willy Caussin ; Nos Suggestions : Paul Bolsius (Hoeilaart) et Jh. Gauze (Nivelles).

Couverture : le Château de Bouchout, à Meise, planté au cœur du Domaine du même nom où est installé de nos jours le Jardin Botanique National de Belgique (Photo : le Berrurier).

L'ancien château ducal

Le château, démoli en 1782, était situé dans la partie occidentale d'un étang appelé jadis **Borchwuver**, d'une superficie de six bonniers (1). Entre les deux dernières guerres, des Guides touristiques régionaux signalaient que « lorsque le niveau de l'eau est bas, on voit encore les fondations du bâtiment principal de l'ancien château ducal ». A la fin des hostilités, ces derniers vestiges d'un prestigieux passé princier disparurent. Seules quelques photographies conservées au petit musée du village témoignent de ce qu'étaient ces quelques restes archéologiques (2).

La vidange des étangs de Tervuren vient de s'achever. Cette opération a laissé apparaître les pieux de l'alignement de l'ancien potager, décrit en 1761 par l'abbé Mann, dans son **Guide Fidèle** : « on entre dans le potager, dit-il, qui abonde en toutes sortes de légumes et arbres fruitiers, chaque parquet étant séparé par des treillis de bois peint et surmonté de vases. Finalement on voit les ruches des mouches à miel et on se retrouve en face du château, à l'opposé de l'endroit par où l'on était entré dans le parc ».

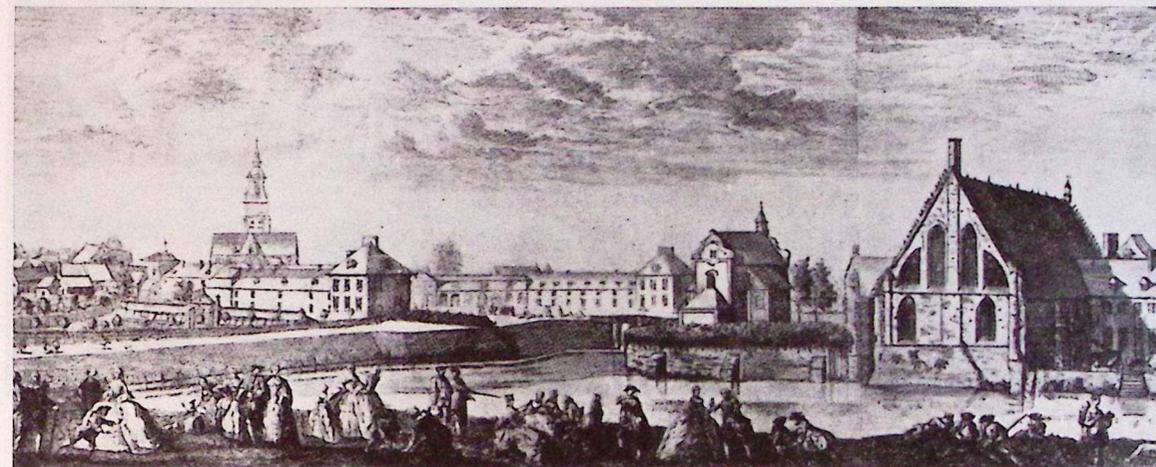
LA commune de Tervuren doit son nom à la **Vuer - Vura** ou **Fura** (1222), rivière qui prend sa source dans le bois des Capucins, alimente les étangs, coule en direction de l'est-nord-est et se jette, à Louvain, dans la Dyle. La pittoresque vallée de la Voer est aujourd'hui un des hauts lieux d'excursions pédestres des environs de Bruxelles et permet la visite des jolis villages et de leurs églises de Vossem, Leeftaal, Bertem et Heverlee. **Fur** existait dès l'an 700, selon la célèbre **Prima Vita Hugberti**. Hubert y possédait un domaine, propriété que

sa femme Floriberte lui avait apportée en dot. Il mourut en cet endroit le 30 mai 727. La dépouille mortelle du saint fut transportée à Liège et inhumée dans la basilique Saint-Pierre. Saint Hubert joua un rôle considérable dans la conversion du Brabant à la foi chrétienne. On retrouve son souvenir dans toute la région. A Tervuren même, la Confrérie de Saint-Hubert date de l'année 1605. Dans le cahier d'inscription des membres figurent notamment les noms des archiducs Albert et Isabelle, celui d'Hélène Fourment — veuve de Pierre-Paul Rubens — et d'un fils

du célèbre peintre. Signalons, en passant, que la canonisation d'Hubert eut lieu le 3 novembre 743. Depuis cette date, l'Eglise célèbre le culte du saint. Une messe solennelle est célébrée chaque année, à 10 heures, en l'église Saint-Jean, à Tervuren. Depuis 1927, des festivités se déroulent, à cette occasion, dans la splendeur automnale des frondaisons du parc. Plusieurs centaines de chevaux, de cavaliers et de chiens sont bénis sur le seuil de la chapelle. Un cortège folklorique parcourt les rues de la commune qui reçoit, à cette occasion, la visite de

de Tervuren

par Marcel VANHAMME

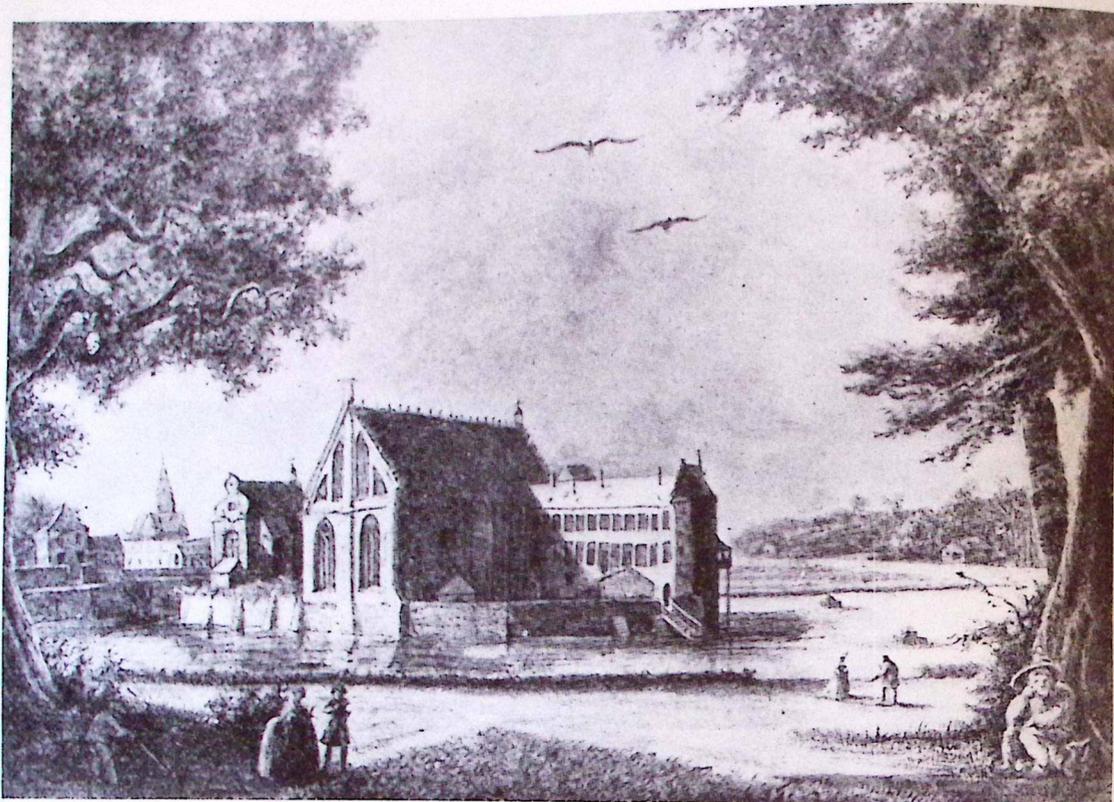


Le château ducal et le village de Tervuren. Au centre, la chapelle castrale Saint Hubert ; à gauche, l'église paroissiale avec sa flèche Renaissance démolie en 1774 (eau-forte de Séraphin Heylbroeck, d'après un dessin de Jean Faulte).

dizaines de milliers de visiteurs. « Le cor promené chaque année dans la procession (conservé dans le musée de la rue Neuve) est considéré comme étant celui dont saint Hubert fit usage. Une tradition similaire est entretenue à Saint-Hubert, mais il s'agirait d'un autre cor de chasse... Aucun n'est d'époque. L'exemplaire de Tervuren a été donné à l'église par les archiducs Albert et Isabelle. Les motifs en argent qui le décorent sont du XVIIIe siècle. L'objet est en ivoire, produit inconnu dans nos provinces au VIIIe siècle, et d'ailleurs, si l'objet a bien la forme

primitive d'un cor, on ne saurait en tirer aucun son. Il n'a pas été confectionné pour sonner les hallalis mais il a uniquement une valeur symbolique. Son poids, quatre kilos, lui enlève tout caractère utilitaire. C'est un bel ornement, une châsse en réalité. A l'époque du saint, un olifant était une simple corne de buffle » (Albert Marinus). A l'époque des invasions normandes existaient probablement à Fura des fortifications. La fondation, en 1129, de l'abbaye du Parc, par Godefroid Ier le Barbu, permit le développement, dans le duché, de l'œuvre d'évangé-

lisation, des sciences ecclésiastiques et des biens des Prémontrés. Les Norbertins venaient de Laon (France). La dénomination de « Parc » rappelle que l'abbaye est bâtie à l'emplacement d'un parc d'animaux sauvages destinés aux chasses duciales. Très vite, les propriétés abbatiales s'étendirent sur tout le pays environnant, non sans ennuis provenant de privilèges et de la perception de dîmes. Des fouilles méthodiques, entreprises il y a une trentaine d'années, prouvent l'existence à Fura, à la fin du XIe siècle, d'un château fortifié. Ce castel fut dé-



A gauche : le château ducal de Tervuren en 1768, vu du sud-est.

truit dès 1170, par le feu, au cours de la guerre qui opposa le comte de Hainaut, Baudouin VI, au comte de Louvain, Godefroid III (1142-1190), durant la Guerre de Grimberghe, cette « Illiade de la valeureuse Maison des Berthout » (Bilderdyk).

Eglise et château furent réédifiés vers 1200 par Henri Ier qui remit la paroisse aux Prémontrés de l'abbaye du Parc et octroya des privilèges aux habitants du lieu. Les successeurs du duc agrandirent leur domaine et firent de ces terres boisées et marécageuses une remarquable résidence d'été tout en lui donnant l'importance d'une place forte.

Jean II et son épouse, Marguerite Plantagenet, poursuivirent les travaux d'accommodation et construisirent di-

vers locaux supplémentaires, dont la grande salle gothique considérée à l'époque comme la plus somptueuse de l'Europe. Sous de vastes voûtes se réunissaient les chevaliers et autres personnages considérables du duché venus y traiter des affaires de la principauté. Jean II, quelques jours avant sa mort, y signa la fameuse chartre dite de Kortenberg. Les constructions successives englobèrent des sommes énormes. Edmond de Dwynter, successivement secrétaire des ducs Antoine, Jean IV, Philippe de Saint-Pol et de Philippe le Bon, dans sa célèbre *Chronica nobilissimorum ducum Lotharingiae et Brabantiae*, rédigée à la demande des ducs de Bourgogne, décrit les bâtiments du château de Tervuren. Plus près de nous, Antoine-Guillaume-

Bernard Schayes (1808-1859), en son temps le meilleur de nos archéologues, souligne, dans son « Histoire de l'Architecture », l'envergure de la grande salle des Chevaliers dont l'espace lui rappelait une vaste église.

Les travaux entrepris par Jean II (1294-1312) se poursuivirent au début du règne et, en 1318, après la mort du prince. Le château s'entourait d'impressionnantes murailles plongeant dans les eaux de l'étang. Quatre tours massives terminaient les extrémités des fortifications.

Si les bâtiments furent témoins d'événements politiques et sociaux importants, ils abritèrent également maintes fêtes joyeuses et réceptions princières. Ce fut, par exemple, dans le parc du château que le roi d'Angleterre

Edouard III se mesura, en 1340, en un tournoi mémorable, à Robert d'Artois. Sous Wenceslas de Luxembourg et Jeanne de Brabant, Tervuren maintint sa position privilégiée de siège politique pour le règlement des affaires intérieures du duché. C'est ici que le maieur, Pierre Coutereel, vint exposer au duc les injustices flagrantes et les actes de tyrannie dont se rendaient coupables les orgueilleux échevins de Louvain. En 1378 et durant les années suivantes, les Assemblées de la noblesse et les représentants des villes brabançonnaises se réunirent régulièrement dans la grande salle du palais.

En 1404 et 1405, Antoine de Bourgogne restaura une nouvelle fois l'imposante construction. Les travaux se poursuivirent sous Jean IV, qui affectionnait particulièrement Tervuren, tout comme Philippe de Saint-Pol. En 1489, les hommes d'armes de Maximilien mirent le village à sac.

Charles-Quint poursuivit l'œuvre de ses prédécesseurs. L'Empereur parcourut la forêt de Soignes en tous sens, entraînant dans ses folles équipées, les meilleurs chasseurs de sa cour ou de ses invités. Par ailleurs, le domaine de

Soignes restait une source intarissable d'importants revenus.

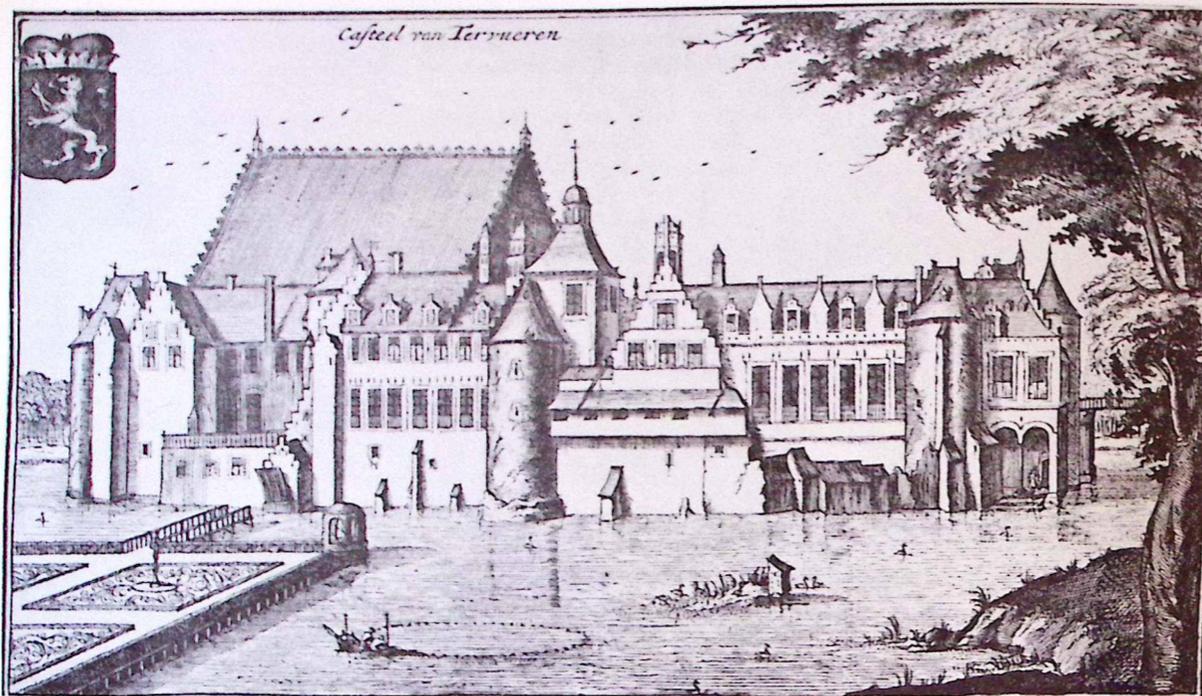
Afin de préserver le château de Tervuren des audacieuses entreprises de pillards qui, à l'époque des guerres de religion, sillonnaient la forêt, on installa dans le palais une forte garnison.

En 1572, les gueux s'emparèrent du trésor de l'église et saccagèrent l'édifice religieux et son mobilier.

Sander Pierron, dans son admirable « Histoire de la forêt de Soignes » décrit avec érudition l'aspect que gardait à cette époque, le palais de Tervuren : « Tout entouré d'eau, il formait un ensemble de bâtiments, soudés les uns aux autres dans l'irrégularité pittoresque des modifications et des agrandissements successifs. Une vaste construction carrée, aux pignons et au faite ornés de fleurons gothiques, dominait. Elle contenait la salle d'honneur. Devant ce bâtiment, vers le nord-ouest, se développaient deux ailes séparées, par une cour, d'un groupe de maisons massives, flanquées de tours hautes et étroites, dressées sur des voûtes surgissant du lac. A l'est, trois autres tours rondes et extrêmement pesantes, à capuchon conique, accordaient entre

Ci-dessous : le château ducal de Tervuren vers 1700. La vue est prise du côté du parc des Faisans (dessin de Faulte, gravé par Michel Heylbroeck).





elles des bâtisses de proportions à peu près égales, percées d'une ou deux rangées de fenêtres à meneaux, surmontées de lucarnes à redans ; celle du centre était ornée, au premier étage, sur toute sa largeur, d'une bretèche sur arceaux. L'étage unique de l'aile extrême, reliée à la terre par un pont de bois appuyé sur un pilier, reposait sur des arcades dont les colonnes sortaient du flot. Des contreforts soutenaient le bas des murailles ; ça et là, des bâtiments trapus s'accrochaient aux assises. Au centre de l'agglomération, par-dessus les faites, se profilait une tour carrée, surmontée d'un campanile. Toute une série de clochetons l'encerclaient. Plus loin, on voyait une sobre façade à redans ; sur le côté, une tour cylindrique dressait vers le ciel la girouette d'une flèche élégante et orgueilleuse. Une île

carrée, appelée **de Motte**, transformée en délicieux jardin, encadrée d'une double haie et coupée en quatre parterres égaux, s'unissait à la rive par un pont et au palais par une passerelle menant à une poterne à pignon ravissant. Cette poterne défendait une épaisse muraille oblique supportant une terrasse, à balustrade ajourée, communiquant avec le corps principal. L'aspect du palais était un peu barbare et en même temps prestigieux ; ses constructions disparates, tout empreintes des siècles différents qui les avaient vues surgir, attiraient, séduisaient. Et le caractère splendide de cet amoncellement incomparable de choses sévères et charmantes étonnait et émerveillait en même temps ». Au début du XVII^e siècle, le fier château montrait de graves traces d'usure

causées par les guerres et les intempéries. Après une visite détaillée du domaine qui venait de leur échoir, Albert et Isabelle, en 1598, résolurent de remédier au mauvais état des lieux. L'architecte Coeberger commença les travaux de restauration en 1608. Il édifia des salles du côté sud et les munit de hautes fenêtres carrées. Le parc prit une plus grande ampleur, non sans provoquer des difficultés parmi les propriétaires des terres voisines. Le domaine fut clôturé de murailles de 1625 à 1632. La vénérable chapelle de saint Hubert fut démolie et reconstruite en style Renaissance. Tous ces aménagements demandèrent sept ans de travail. L'archiduc Albert, féru d'œuvres picturales de valeur, réunit dans son palais d'été une imposante collection de deux cents tableaux de choix, clas-

sés par écoles de peinture et dont nous avons conservé la liste détaillée. En 1636, le château subit les outrages des troupes gallo-bataves de Frédéric-Henri qui y mirent partiellement le feu. Une gravure sur cuivre, figurant dans Sanderus, *Regiae domus Belgicae*, représente le castel tel qu'il se présentait au milieu du XVII^e siècle. Les différents bâtiments s'y déploient, tel un éventail.

En 1631, le Cardinal Infant établit une splendide héronnière dans le parc. L'archiduc Léopold, Christine de Suède, la comtesse de Soissons, d'autres personnages illustres vécurent quelques temps à l'ombre des murs du palais. Une belle planche, dessinée par Faulte et gravée par le Gantois Michel Heylbrouck (1635-1733), reflète le castel, du côté du parc des Faisans. L'animation reproduite au premier plan rappelle les figurations de Pater, de Watteau ou de Lancret. En 1757, De Cantillon, dans ses « *Délices du Brabant* », donne une vision de la passerelle, cette fois coupée par un pont-levis. Comme le fait judicieusement remarquer Sander Pieron, « un berceau en boule, percé d'ouvertures cintrées, flanque les angles du jardin aquatique. Les parterres sont d'un dessin plus recherché et au milieu se dresse une statue. Le pavillon des cygnes est fixé au milieu du lac ». Louis XV, avant son entrée à Bruxelles, dina, le 9 mai 1746, au château de Tervuren.

De 1746 à sa mort survenue en 1780, le gouverneur général des Pays-Bas autrichiens, Charles de Lorraine, beau-frère de l'impératrice Marie-Thérèse, fit du palais sa résidence favorite, tant d'été que d'hiver. Il y consacra des soins soutenus et dont les frais atteignirent la somme annuelle de vingt mille florins. Les travaux de restaurations, commencés en 1749, furent confiés à Jean-André Anneessens, fils du doyen des chaisiers de Bruxelles, décapité Grand-Place. Cet architecte-ingénieur ajouta aux bâtiments existants une aile en fer à cheval, flanquée de pavillons carrés couverts d'un toit à la Mansard.

Cette annexe était destinée à loger le personnel du palais qui, en 1780, atteignit les deux cents personnes. Cette aile servit également d'écurie et de remise ainsi que d'abri pour la meute. Le bâtiment comptait environ deux cents fenêtres, dont trente-quatre garnies des bois des cerfs chassés par le prince. Plus tard, sous Napoléon, la construction fut transformée en haras départemental.

Pour accéder facilement à sa résidence favorite, Charles de Lorraine fit construire la chaussée de Bruxelles à Tervuren, par Auderghem.

Quoique très attaché à son palais, il résolut d'édifier un nouvel immeuble à l'emplacement de l'antique château ducal. Les plans de cette construction qui resta à l'état de projet reposent aux Archives du Royaume. Ne désirant pas abandonner l'agreste Tervuren, même temporairement, Charles de Lorraine fit construire par l'architecte Laurent-Benoît Dewez une habitation de plaisance à un quart de lieue au nord-ouest du village. Cette villa dénommée

En page de gauche : l'architecte Wenceslas Coeberger reconstruisit partiellement et agrandit le château ducal de Tervuren pour les archiducs Albert et Isabelle. Vers 1750, Jean-André Anneessens restaura les bâtiments. Charles de Lorraine résida dans le château de 1746 à sa mort survenue en 1780 (d'après une gravure parue dans le *Théâtre Profane* du Duché de Brabant, par J. Leroy).

Ci-dessous : la vidange des étangs de Tervuren, effectuée en hiver 1976, a laissé apparaître les pieux de l'alignement de l'ancien potager du château ducal. Ce potager a été décrit, en 1761, par l'abbé Mann, dans son *Guide Fidèle*.





La chapelle Saint-Hubert fut reconstruite en 1608, à l'emplacement actuel (architecte Wenceslas Coeberger). Des fêtes s'y déroulent, chaque année, en l'honneur du saint patron des chasseurs.

« Château Charles » n'avait rien de remarquable. Le prince ne l'occupa jamais et elle fut ravagée peu après sa construction par un incendie criminel. Son souvenir nous en est resté par un dessin de Paul Vitzthumb, conservé au Cabinet des Estampes. Le château Charles fut démoli en même temps que le palais, toute réfection étant impossible par suite de l'étendue des dégâts causés par le feu.

Joseph II passa le dimanche 22 juin 1781, à Tervuren. Il jugea le château trop vétuste et manifestement trop incommode que pour mériter des travaux coûteux. L'empereur ordonna donc la démolition pure et simple des divers bâtiments, sauf les écuries, par un édit daté du 16 novembre 1781. Les travaux de démolition furent confiés à trois entrepreneurs ; ils étaient terminés en 1783. Le prestigieux château avait vécu six siècles d'histoire ducale.

L'abbé Mann, en 1761, vingt ans avant la disparition des vénérables murs, décrit l'édifice princier dans son « Guide Fidèle ». A ce moment, les ouvriers construisaient sur pilotis, à l'extrémité de l'étang, le bâtiment en fer à cheval faisant front à l'étang.

Le canal du parc avait été creusé par Charles de Lorraine, afin de relier les pièces d'eau et de faciliter l'accès aux ateliers organisés par le prince, en face de la Maison dite espagnole ou Moulin Goordal. Jan Van Goordal vivait en 1334. Il possédait la **Goordalhof** ou **Rotselaershof**, seuls bâtiments encore subsistants de l'ancien hameau. Le moulin Goordal, incendié et reconstruit en 1910, en briques anciennes, marquait autrefois la limite du parc. Le roi Léopold II reporta cette ligne jusqu'à l'actuel étang de Vossem, d'une superficie de cinq hectares.

Il est difficile de quitter Tervuren sans songer aux artistes qui l'ont illustré, au siècle dernier. Dans leur œuvre survit toute la magie du parc. Ces peintres romantico-réalistes furent des « Primitifs », selon Paul Fierens, qui, aux alentours de 1870, suscitèrent en Brabant l'efflorescence de l'art du paysage. Parmi eux, Hippolyte Boulenger (1837-1874), qui peignit la « Source de

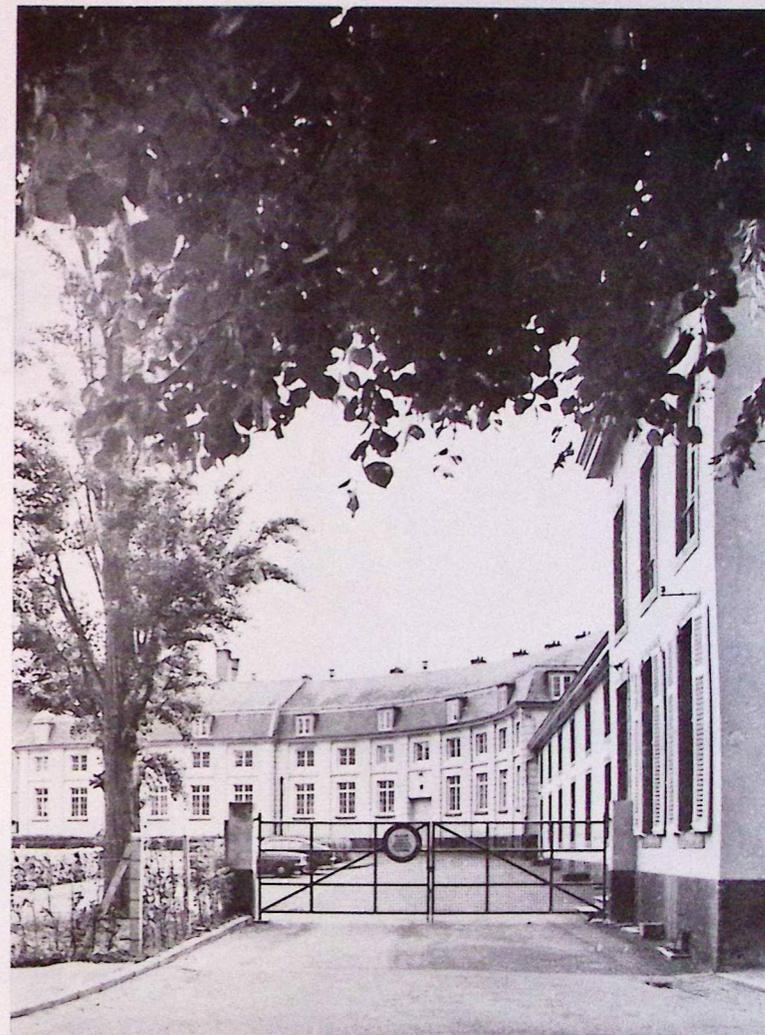
la Voer », rêve plongé dans le silence du Bois des Capucins, et « La Messe de Saint-Hubert » dont la chapelle détient un secret incommunicable (1871) ; Alphonse Asselbergs (1839-1916) qui exprime l'extrême présence des « Anciens étangs du parc de Tervuren » (1866-1868) ; Joseph Coosemans (1828-1904) révèle le « Chemin aux Loups » et le sous-bois (1875) ; Armand Maclot (1877- ?) a figuré « Le château de Robiano » (1902) et les « Trois chênes » de la Bergstraat (1902). Tant de vérités picturales rejoignent parfois l'irrationnel.

Abandonnons le somptueux site historique, pictural et intellectuel de Tervuren pour nous baigner dans d'autres lumières : les inépuisables petites choses du passé ont la transparence d'une imagination fondue et les faits dérisoires revivent à travers le vitrage de la poésie. C'est le regard tourné vers le dedans que le curieux songe à l'insouciant cour de Charles de Lorraine, ami du prince de Ligne, dont les goûts rustiques s'accordaient du tempérament des braves gens de chez nous ; cette cour princière « gaie, sûre, agréable, polissonne, buvante, déjeunante et dansante », magie de temps révolus, marque la fin d'une époque.

La troublante clarté vespérale des frondaisons du parc semble encore retentir des propos teintés de libertinage de plaisants et délurés seigneurs, entourés de jeunes rieuses qui leur tournent la tête. En écoutant la forêt frissonnante, on imagine les sonneries des cors de chasse et les aboiements frénétiques d'une meute déchainée.

(1) Les autres étangs de Tervuren s'appelaient de **Nuwenwuver**, **Vernadelenwuver** et **Clenewuver**.

(2) Le musée d'histoire locale et de folklore de Tervuren est situé au n° 15 de la rue Neuve et occupe le rez-de-chaussée d'une ancienne brasserie. La salle d'exposition est bien aménagée et meublée. On y conserve des objets intéressants du passé et des archives paroissiales mises à la disposition des chercheurs. La création du musée remonte à 1951. Son fondateur est l'abbé Davidts, né à Haren, le 17 juin 1886. Ce nonagénaire, passionné d'histoire et d'archives, accueille volontiers les personnes qui ont recours à son érudition.

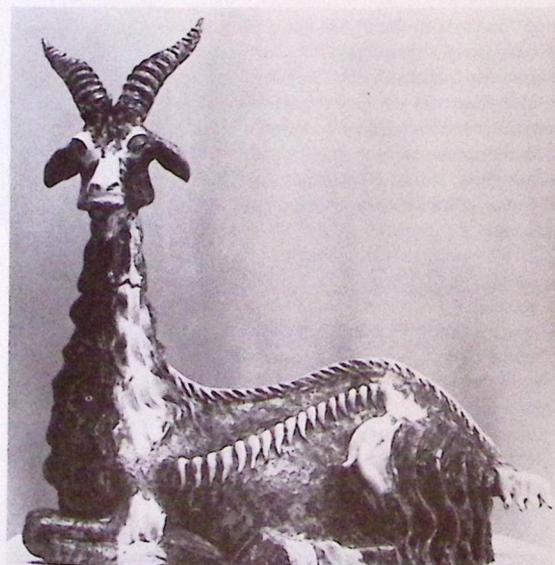


Vue partielle de l'aile en forme de fer à cheval, la seule dépendance du château ducale à avoir échappé à la démolition. Cette construction servit de logis pour la domesticité : elle fut aussi utilisée comme remise et abrita les écuries ; elle est convertie, de nos jours en caserne.



Roger DUTERME

par Jacqueline BERGHMANS



Page de gauche, en bas,

à gauche : « Le Dindon », céramique, 1951

à droite : « La Chèvre », céramique, 1960

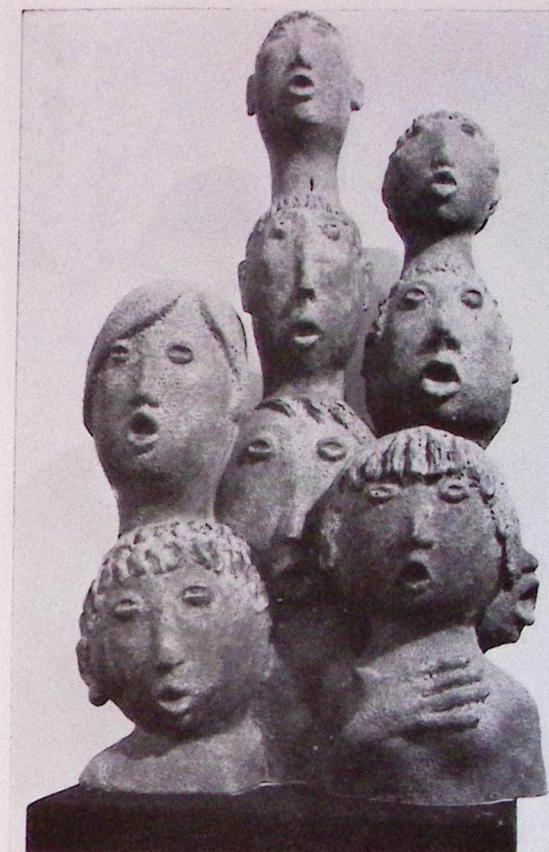
Ci-contre : « La Chorale », céramique, 1966 (acquise par les Musées Royaux d'Art et d'Histoire).

En bas : « L'Homme du XXIème siècle », céramique, 1968

À la Salle des Métiers d'Art du Brabant a accueilli, récemment, un artiste qui, d'emblée, accroche, et conduit ensuite de découverte en découverte. Architecte, peintre, dessinateur, céramiste, sculpteur, dinandier, orfèvre... et homme d'esprit, Roger Duterme dispose, pour s'exprimer, d'un éventail de moyens qui, tous, sonnent juste.

Ou'il s'interroge sur le quotidien, l'actualité que nous vivons ou, plus largement, sur l'histoire, celle d'aujourd'hui et celle de demain, son regard est étonnamment lucide, clairvoyant, voire désenchanté. Ne dédaignant pas, à l'occasion, la démarche idéologique, il recrée, dans un répertoire expressif, l'isolement de l'individu dans son décor quotidien, il dénonce la médiocrité, la banalité, la bêtise. Avec une apparente froideur, il affronte le monde actuel et ses slogans et, par l'utilisation de l'image quotidienne, souligne son absurdité. Ce ne sont certes pas les cibles qui lui manquent : la politique — ou plutôt les politiques — la soi-disant socio-culture, l'organisation des loisirs, la course à la gloire, l'« urbanisme » et ses méfaits...

Manifestement, Roger Duterme veut amener chacun de nous à prendre conscience des pièges qui lui sont tendus tout au long de son existence. Il



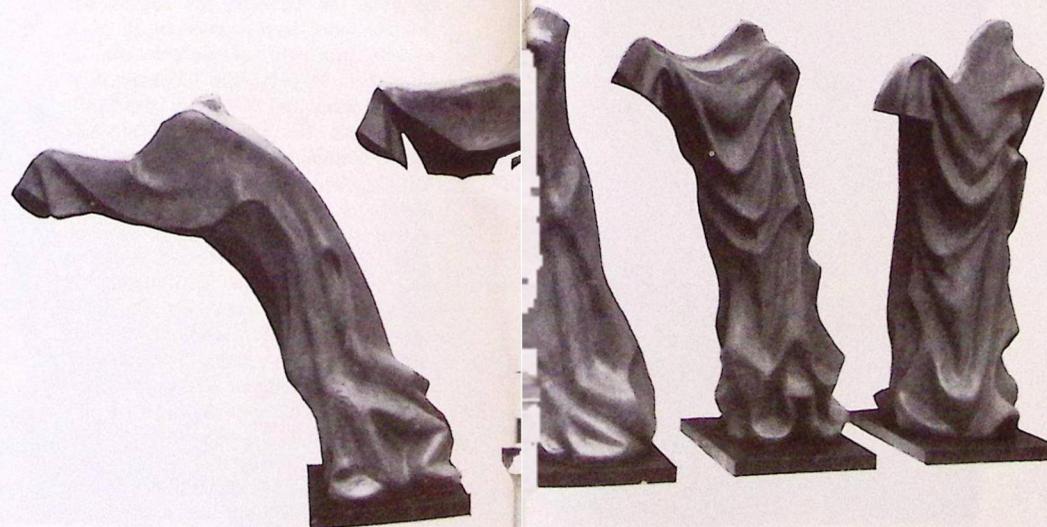


veut nous dire ce que nous n'entendons pas, nous montrer ce que nous ne voyons pas. Féroce, mais toujours avec humour, il déboulonne les statues de l'omnipotence ou de l'omnigloriole. Avec un grand rire ou un clin d'œil, le cas échéant.

Car Roger Duterme n'est ni un amer, ni un hypocondriaque : il est, au contraire, dans la vie, apparemment serein et comme détaché de tous les problèmes que ses œuvres trahissent. Voilà le mot. Cet homme souriant, volontiers blagueur, bon vivant, chaleureux, est trahi par ses œuvres. L'individu l'inquiète et la société l'angoisse. Le présent le tourmente et l'avenir lui fait peur. Quelle saisissante et imperméable froideur, quelle impression de déshumanité se dégagent, en effet, de

Ci-contre, en haut « Face à dame bêtise, la tête me tombe », céramique, 1975

en bas : « Le tueur de mouches, un loisir socio-culturel », céramique, 1971

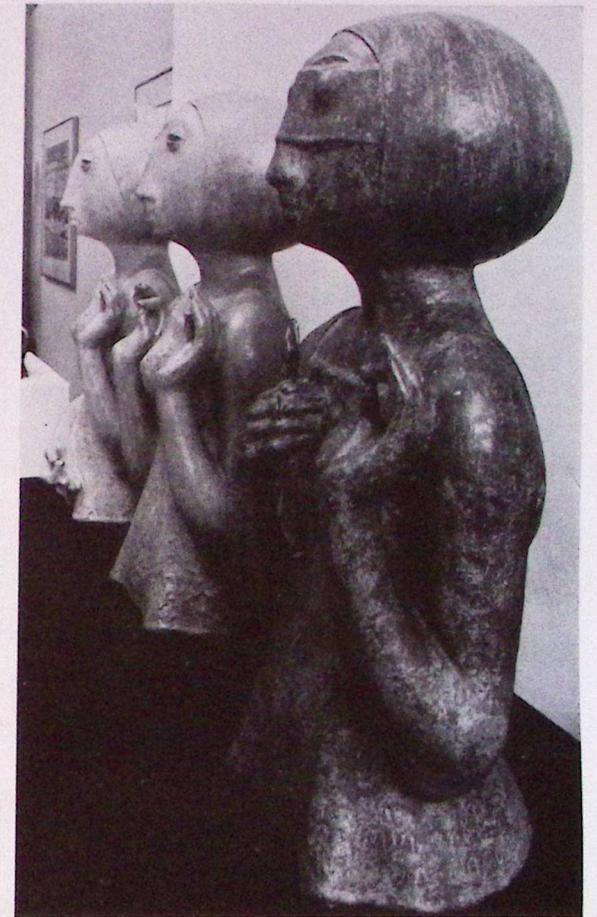


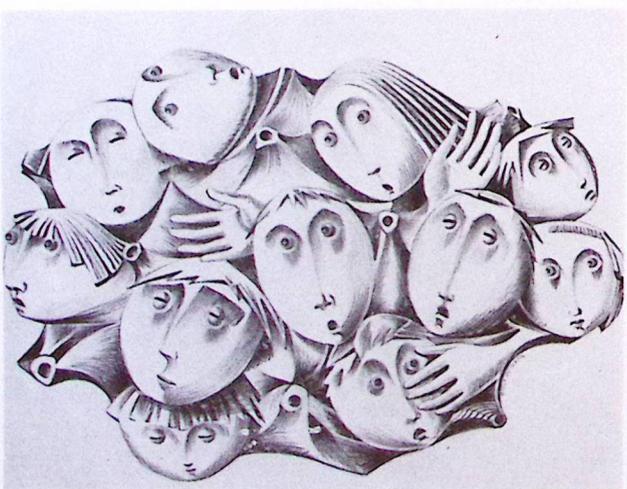
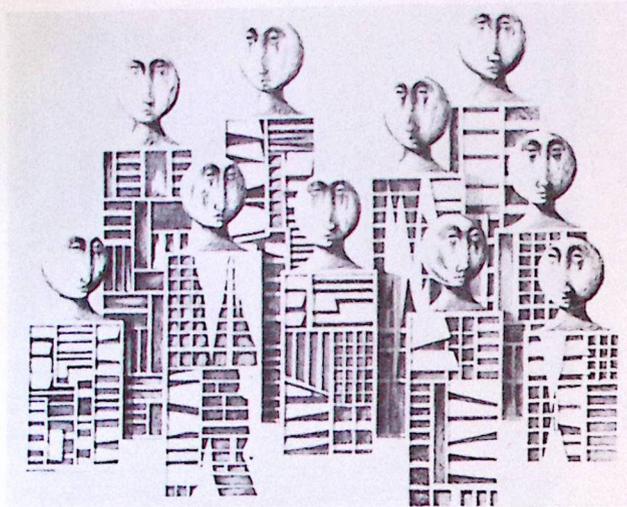
ces têtes, de ces visages lunaires qui sont ceux de l'énigme et, peut-être, du néant. Personnages entassés, sereins dans leur inquiétude, à l'étroit dans un monde dont ils ne perçoivent plus les dimensions réelles et qui n'ont plus, pour unique refuge, qu'eux-mêmes. Dans une sorte de pré-voyance, Roger Duterme ne nous présente-t-il pas les mutants d'une nouvelle civilisation ? Cet art-fiction témoigne en tous cas de préoccupations philosophiques qui l'inscrivent dans le courant des Objecteurs, Actualistes et Visionneurs pour lesquels « il faut devancer l'événement, sinon le susciter ». L'artiste sait peut-être déjà, par sa perception sensible de tout un univers qui nous échappe, les modifications du possible, la vérité à venir, aussi malcommodes soient-elles.

Ci-contre, en haut : « Les Parques », céramique, 1969

en bas : « Le Joueur de billes », céramique, 1968

Ci-dessous, au milieu des deux pages : « La parabole des aveugles ou la ballade des technocrates », céramique, 1971





S'il exerce sa verve aux dépens de ses contemporains, Roger Duterme réserve sa tendresse pour les paysages, dessins ou tableaux, pour les animaux, céramiques colorées et expressives. Ah... son amour pour « son » dindon ! Tendresse aussi pour un foyer où tout est harmonie, pour un décor de vie où chaque meuble, chaque objet a son histoire, où l'accueil est chaleureux, la maîtresse de maison pleine d'attentions et le ravissant mini-chien conscient des égards qui lui sont dus. Or donc, Roger Duterme est professeur. Il enseigne. C'est-à-dire qu'il amène ses disciples à se découvrir. Il les pousse au terme de ce long voyage au bout de la nuit de la personnalité,

L'univers de Kafka, d'une part, Trois dessins :

ci-contre, en haut : « L'urbanisme, ce bête jeu qui est un échec », 1971

au centre : « N'en jetez plus ! », 1971

en bas : « La pagaille », 1966



pour amener à la lumière ce qui doit l'être et qui ne l'aurait peut-être pas été sans sa précieuse présence. Il n'est pas le magister. Il n'est pas l'autorité. Il fait autorité.

Ses étonnantes céramiques que d'aucuns considèrent comme la manifestation la plus fascinante de son art, sont pour ses élèves de l'Ecole des Arts d'Ixelles, la plus vivante des motivations.

Professeur lucide, souriant, ironique sans cynisme, clairvoyant sans agressivité, il fait de ses heures de cours des séances d'enthousiasme dont on ne revient jamais bredouille.

Et quiconque sait lire entre les mots a tôt fait de découvrir en Roger Duterme une nature généreuse pour qui dénoncer n'est pas détruire.

L'univers de Virgile, d'autre part. Trois dessins. Les Ardennes, la nature, le brin d'herbe, le cours d'eau, les arbres, l'immensité...

Où est la réalité, où est la fiction de Roger Duterme ?



A Grimbergen

L'Observatoire populaire MIRA

et ses projets

Le 19 septembre 1967 s'ouvrait à Grimbergen, à 15 km au nord de Bruxelles, un observatoire astronomique d'un type spécial, premier du genre en Belgique. Son appareillage et ses installations sont conçus de manière didactique et sont destinés à recevoir le public. Chaque soir, tout visiteur y est reçu, sans restriction sauf l'âge minimum requis, soit 14 ans, ce qui correspond au programme scolaire prévoyant l'étude des premières notions de cosmographie en 4^e année des études moyennes.

Le but de l'observatoire est culturel : il veut satisfaire le visiteur curieux des choses de l'espace. Pour sa réalisation un large profit a été tiré de l'expérience et des exemples d'institutions semblables surtout germaniques. La construction, à Grimbergen, d'un vaste centre culturel par l'abbaye des moines du lieu en fut l'occasion. L'observatoire est situé à l'étage supérieur et sur les terrasses de ce centre. De ces terrasses qui ne sont qu'à dix mètres du sol, on jouit d'un horizon très dégagé et les lampadaires des quelques rues avoisinantes ont été détournés afin

de ne pas être gênants. La ville de Bruxelles avec son halo lumineux, située au sud, est par contre un handicap.

Ordinairement le désir primordial des visiteurs de MIRA est de pouvoir regarder dans l'espace d'une manière directe au moyen d'un instrument puissant. Quand le ciel nocturne est favorable, cette « vision » des objets célestes par un télescope est naturellement le sommet de la visite.

Une telle vision, soit de la Lune dans une de ses phases, de Jupiter entouré de ses satellites, de Saturne et son anneau, des amas de Persée, d'un amas globulaire, de la nébuleuse d'Orion ou de quelques belles étoiles doubles, fait une impression profonde et marquante ; ces « vues » suscitent des tas de problèmes et ouvrent l'esprit vers les réalités invisibles de l'espace...

Mais cette prise de contact avec le Cosmos par la vue directe ne peut avoir une réelle valeur, une véritable portée, qu'à condition d'être précédée d'une large introduction en la matière. Elle ne peut être fertile qu'à condition que soient connues les notions fonda-

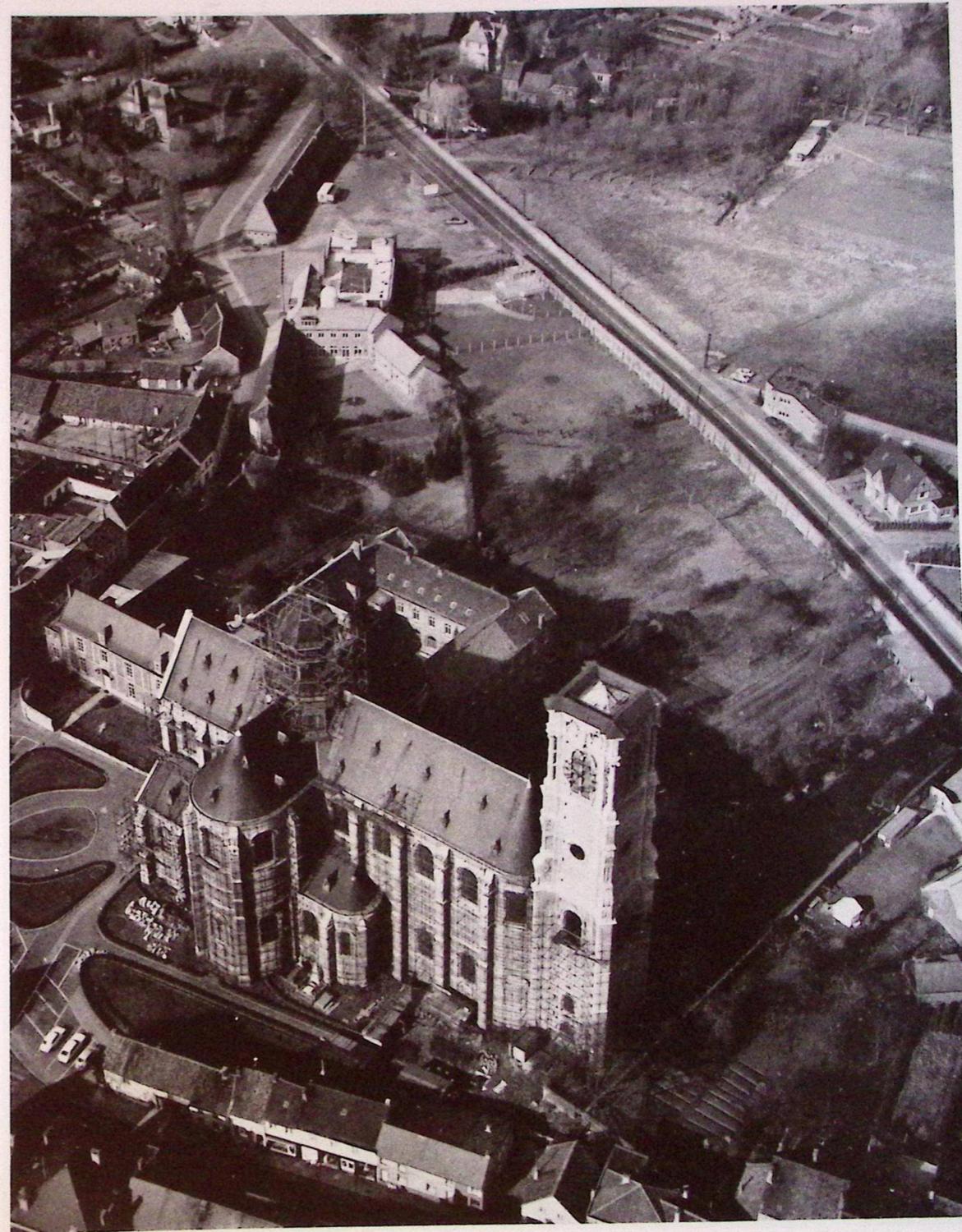
par Th. PIERAERTS,
Directeur

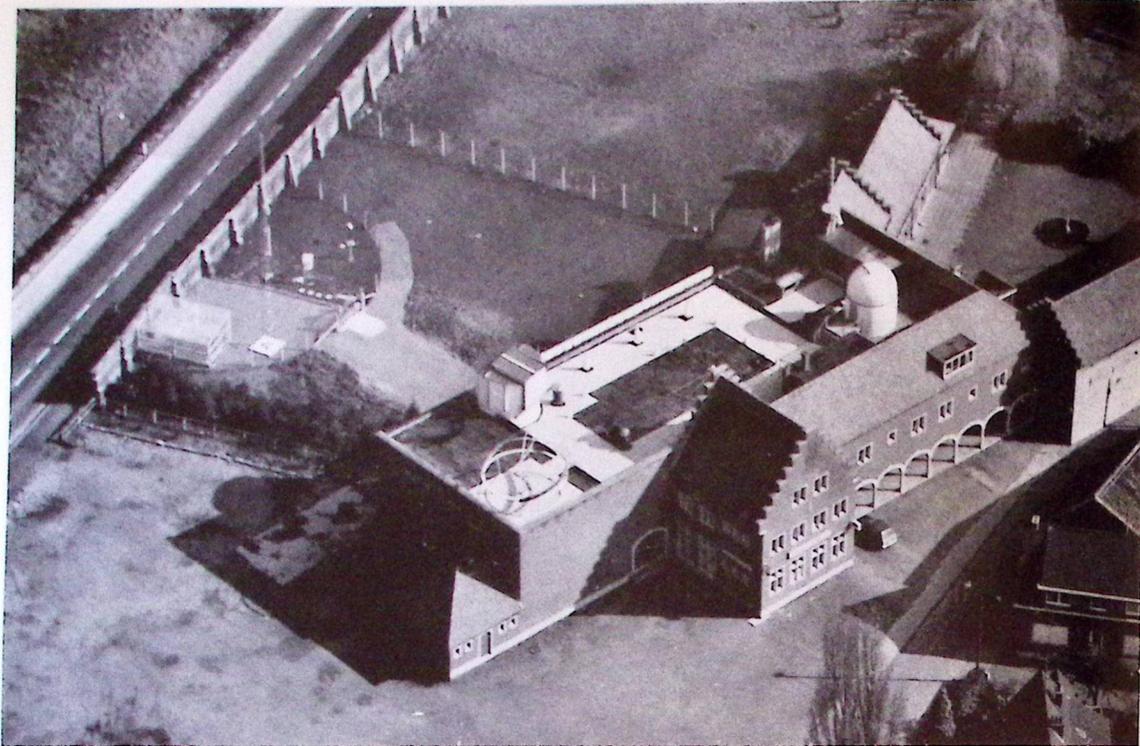
mentales de la cosmologie.

Préalablement, en s'adaptant à l'âge et au niveau culturel de ses visiteurs, le guide attiré de l'observatoire devra leur fournir ces notions ; il suscitera leur intérêt et leurs questions...

Afin de faciliter cet apprentissage ou ce rafraîchissement de concepts élémentaires, l'observatoire est doté d'un ensemble de moyens didactiques précieux. Il y a d'abord, dans une salle de conférences, en guise de plafond, un planétarium statique. La courbe sphérique de ce plafond fausse moins les figures géométriques des constellations stellaires qu'une distribution plane. Un phare central permet de délimiter par une plage de lumière les étoiles faisant partie du ciel à une certaine heure d'une date déterminée. En cas de visite

L'église abbatiale de Grimbergen. A gauche, la cure du XVII^e siècle. Adossés à l'église, les bâtiments de l'abbaye. Au fond du jardin, le Centre Culturel Fenikshof et l'Observatoire MIRA. La chaussée qui longe le mur va de Vilvorde à Wolveterm.





Le Centre Culturel « Fenikshof » à Grimbergen. L'étage supérieur et les terrasses où se trouvent les installations de l'Observatoire Populaire MIRA. A l'arrière-plan, adossé au mur qui longe la chaussée Vilvorde-Wolvertem : le parc-météo.

diurne ou de ciel couvert, cette salle permet de donner des explications plus étendues et également d'entraîner les visiteurs jusqu'aux frontières de l'univers connu en leur montrant les splendides diapos en couleurs des Observatoires Wilson et du Mount Palomar. De ce fait même, ils comprennent aussitôt l'appoint formidable de la photographie à l'astronomie moderne.

Après cette conférence préliminaire commence aussitôt la visite des installations. Par le hall on accède à une vaste terrasse de 50 x 15 m. En son centre est érigé un grand appareil gnomon, tout en aluminium et en cuivre. Avec son mât central, en son cercle de 4 m, il donne le méridien de l'observatoire par un tracé qui traverse la terrasse de part à part.

Du côté nord, sur une surélévation accessible par quelques marches est

placée une sphère armillaire de grandes dimensions. Son diamètre de 6 m permet au public de se placer en son centre. Selon les professeurs de cosmographie qui viennent nombreux à Mira, cette sphère est l'instrument le plus simple mais le plus utile et précieux pour rendre compréhensibles, en pleine nature, la notion de méridien céleste, le plan équatorial, l'écliptique, l'heure solaire, etc.

L'appareillage optique est divers et multiple. Il consiste avant tout en un télescope de \varnothing 250 mm, système Kutter, à monture à fourche, dessiné, placé et mis au point par Anton Kutter lui-même, en juillet 1968. Auparavant, en attendant le télescope Kutter, on se servait d'une lunette de \varnothing 150 mm qui avait appartenu à Philippe Fauth, l'astronome allemand réputé pour ses études et cartes fort détaillées de la Lune.

L'un et l'autre instrument trouvèrent abri dans une coupole à tambour qui est la solution idéale pour tout observatoire recevant un public nombreux : sa large fenêtre de 220 cm permet une évacuation aisée de l'air chauffé par les personnes présentes et rend plus facile le repérage des objets de l'espace qu'on veut montrer.

En 1975, grâce aux dons de quelques mécènes généreux, l'observatoire put placer une seconde coupole sur sa large terrasse. Cette fois il fut fait appel à une firme spécialisée du midi de la France. La coupole d'un diamètre de 3,50 m, en polyester, arriva sur un wagon plat en deux demi-sphères. Elle fut montée sur place et placée sur ses rails grâce à une grue géante. Le mouvement rotatif de la coupole en tous sens est assuré par un moteur électrique accouplé à une des roues.

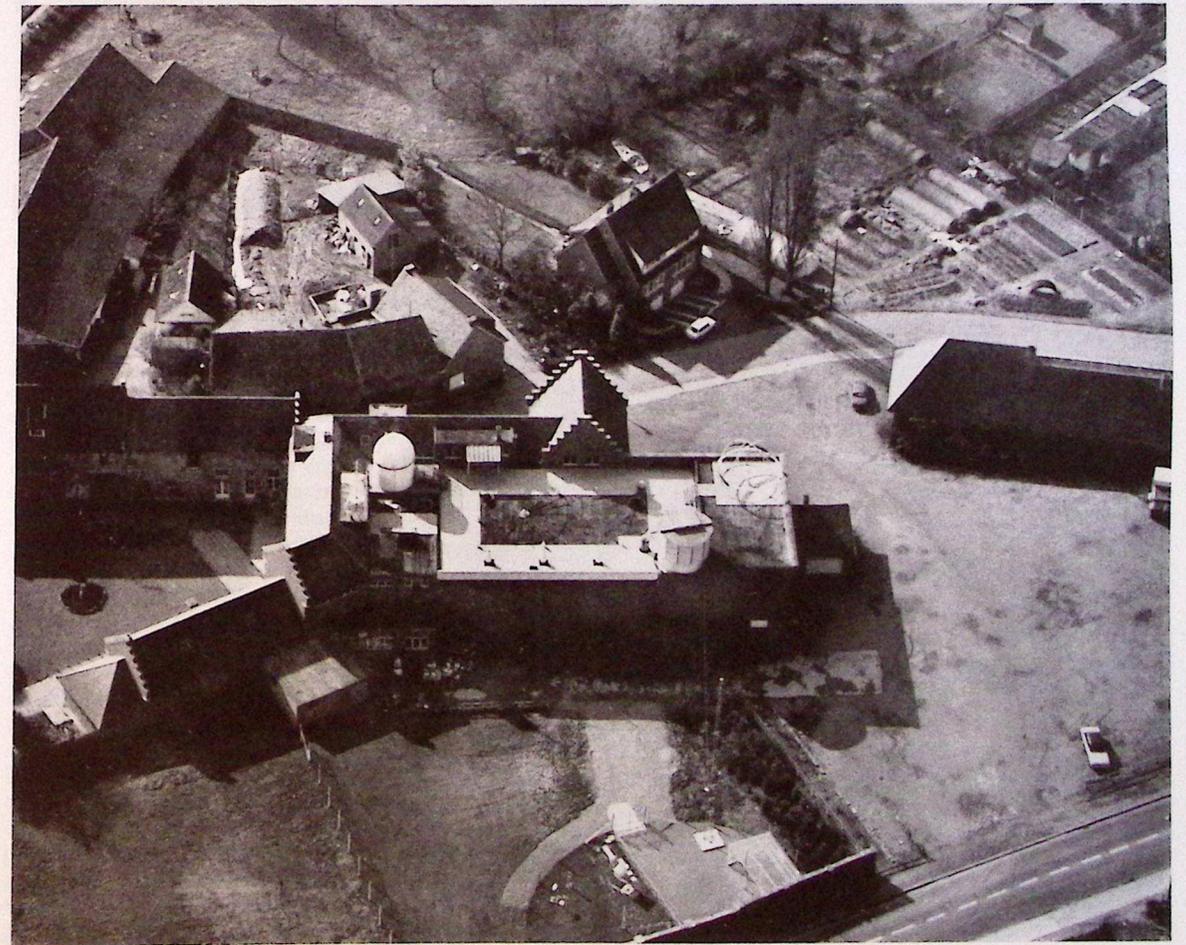
Provisoirement cette coupole abrite une lunette de \varnothing 125 mm mais le projet définitif prévoit un télescope Schmidt-Cassegrain de \varnothing 200 mm accompagné d'une lunette-guide de \varnothing 80 mm. Les deux instruments seraient montés sur un dispositif spécial appelé « table équatoriale » qui permet d'y joindre l'un ou l'autre appareil photographique. En cas d'affluence et par temps favorable un troisième instrument peut être dressé sur un statif en maçonnerie, sur la terrasse : une lunette facilement transportable mais de toute première

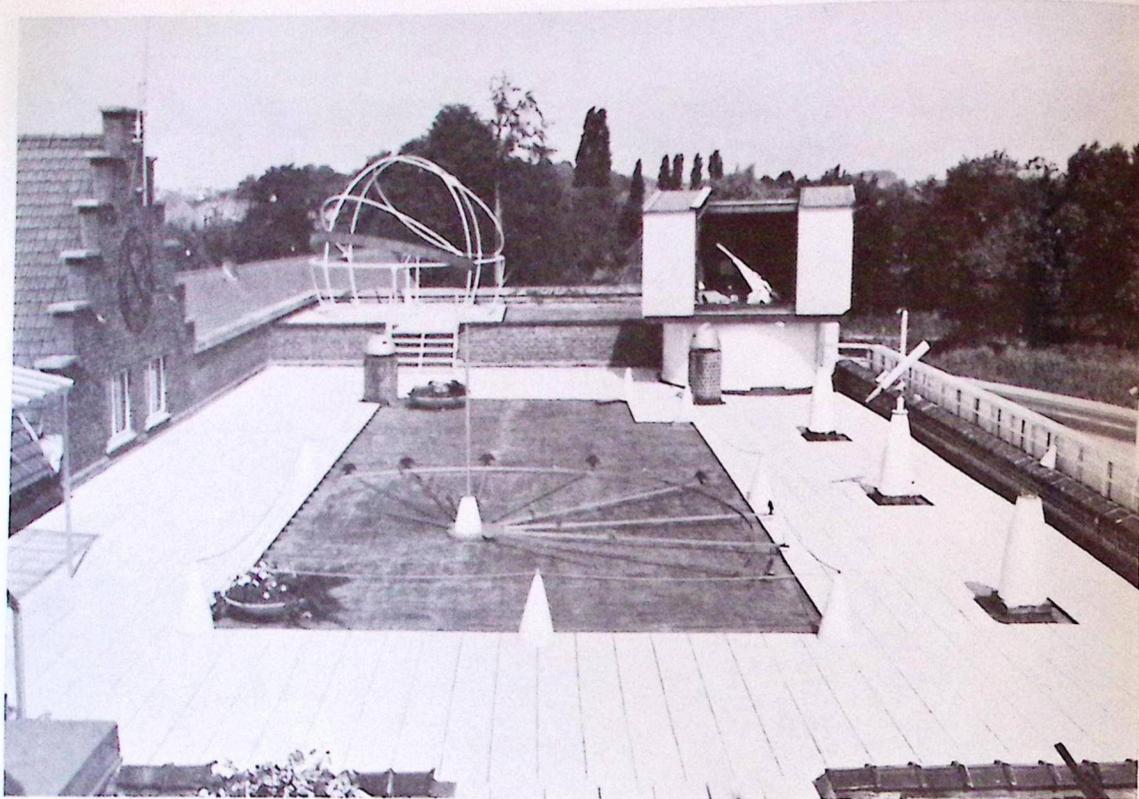
qualité, portant la marque Zeiss-Yena et ayant un optique de \varnothing 100 mm. Ainsi le public visiteur, souvent impatient, ce qui est compréhensible quand il est nombreux, sera plus aisément servi. Du côté sud, la terrasse est bordée d'un long grenier qui abrite les ateliers et le laboratoire photographique de l'observatoire. Pendant tout un hiver, un groupe d'assistants de Mira y était fort occupé par la construction à leur usage personnel, d'une demi-douzaine de télescopes de petite dimension. Un autre groupe, spécialisé en électro-

nique, s'évertue depuis peu à y monter et assembler l'appareillage nécessaire pour capter les émissions des satellites météorologiques. L'antenne spiralée de cet appareil dépasse largement le toit du bâtiment.

Ouvert tous les soirs, sauf du 1er juillet au 15 septembre, l'Observatoire Mira accueille près de 10.000 visiteurs par an venant de tous les coins du pays, mais aussi de Hollande et d'Allemagne. La plupart viennent en groupes organisés et sur rendez-vous. Les groupes les plus nombreux sont les

L'Observatoire MIRA vu du nord. A gauche, les bâtiments de l'ancienne ferme de l'abbaye (XVI^e siècle).





Ci-dessus : la terrasse de l'observatoire. Au centre, l'appareil gnomon qui donne avec exactitude le méridien du lieu. A droite, plusieurs statifs pour petits instruments et la coupole à tambour du télescope Kutter.

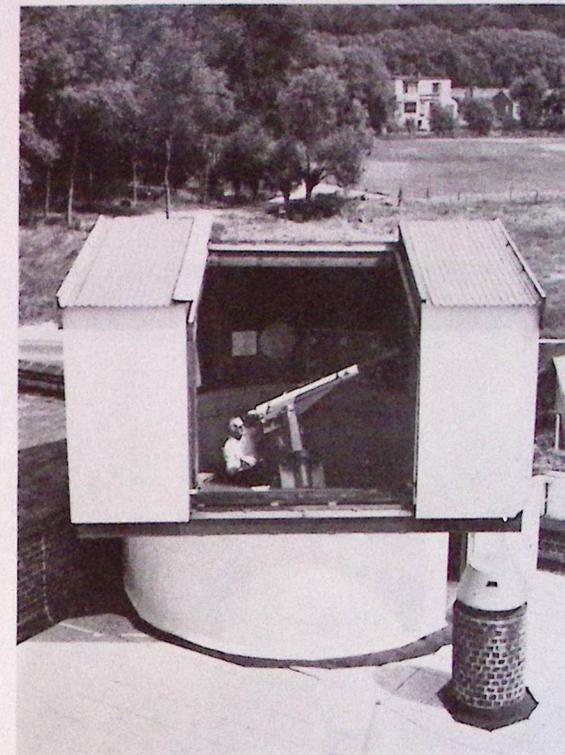
Ci-contre : la sphère armillaire. Un instrument didactique unique formé par un ensemble de cercles qui sont les cercles fondamentaux de la cosmologie.

Ci-contre : la coupole tournante qui abrite le télescope Kutter. L'optique de cet instrument consiste en un jeu de miroirs convergents dont le principal a un diamètre de 250 mm (il permet de s'approcher de la Lune, par exemple, jusqu'à 50 000 km, même jusqu'à 6 000 km).

En bas de la page : la nouvelle coupole en polyester abrite provisoirement une lunette de 125 mm.

élèves du cycle supérieur des écoles moyennes dont les professeurs trouvent à Grimbergen un appareillage didactique précieux. Les visites répétées de ces professeurs et leur intérêt manifeste et compréhensible pour l'observatoire font que celui-ci trouve parmi eux aisément des collaborateurs et assistants bénévoles. La tâche de ces « assistants », à qui l'on demande des conférences, des explications et des démonstrations nombreuses et tardives est souvent fatigante et hors mesure (1). Leurs efforts pédagogiques seraient fortement allégés par un ensemble de stands didactiques dans une salle d'exposition. Ainsi, d'une manière récréative mais instructive, les visiteurs pourraient y apprendre la plupart des notions élémentaires de la Cosmologie. Par exemple, retrouver sur une carte du ciel les diverses constellations par un jeu de boutons et de lumières électriques ; avoir un aperçu de la loi de gravitation en se pesant sur des balances dont les cadrans donneraient le poids sur la Lune ou sur quelque planète voisine ; illustrer par des dessins et autres moyens graphiques la méthode employée pour mesurer la distance du soleil, des planètes, des étoiles, la direction et la vitesse de leurs déplacements ; les différents types de télescopes, de spectroscopes, de radiotélescopes y seraient montrés en coupe et en schéma ; un banc optique y aurait sa place toute indiquée.

Des firmes spécialisées, fabricants de ces appareils scientifiques, ont d'ores et déjà assuré l'observatoire de leur collaboration précieuse. L'installation d'une telle salle d'exposition serait l'occasion pour Mira d'amplifier l'ensemble de ses installations trop étroites, de prévoir une salle de conférences pouvant recevoir un minimum de 150





En cas d'affluence de visiteurs, plusieurs autres instruments peuvent être dressés sur les statifs fixes de la terrasse, telle cette lunette précieuse Zeiss de \varnothing 100 mm.

personnes, des sanitaires, des bureaux, une salle de météorologie et un centre de documentation, tellement nécessaire ! En bref, l'Observatoire Mira, continuant sur sa lancée, réunirait davantage encore un ensemble de moyens et d'instruments didactiques, trop onéreux pour que chaque institut scolaire en soit muni, mais que Mira mettrait à la disposition de notre jeunesse et de la population, d'une façon active.

MIRA-MALLORCA

Le mot « Mira » n'est pas seulement le nom de l'étoile principale de la

constellation « La Baleine », c'est également un mot espagnol qui veut dire : « regarde - observe » et aussi « visée - projet ». En tant que tel ce mot convient comme en-tête à ce paragraphe qui concerne l'établissement d'un observatoire astronomique en Espagne.

Le point de départ de ce projet fut la constatation toute simple que la Belgique, comme tous les pays nordiques de l'Europe, est dotée d'une atmosphère habituellement humide, de ciels fréquemment chargés de nuages et que, par contre, les pays situés plus au sud bénéficient de ciels souvent découverts et de nuits magnifiquement étoilées ! En plus, à mesure qu'on

s'éloigne du Pôle et qu'on se rapproche de l'équateur, l'obscurité des nuits d'été tombe plus tôt et cette obscurité y est aussi plus totale, plus propice à des observations ou photographies d'étoiles. Il y a enfin le fait toujours alléchant de pouvoir observer d'autres constellations, invisibles à notre latitude ou habituellement voisines de l'horizon. Des amis et collaborateurs de Mira offrirent leurs moyens et leurs services et ainsi les sites et emplacements de divers pays furent envisagés. Ceci permit une précieuse liberté et une possibilité de choix judicieux ; car il est très difficile de trouver l'endroit idéal qui répond à toutes les exigences que pose

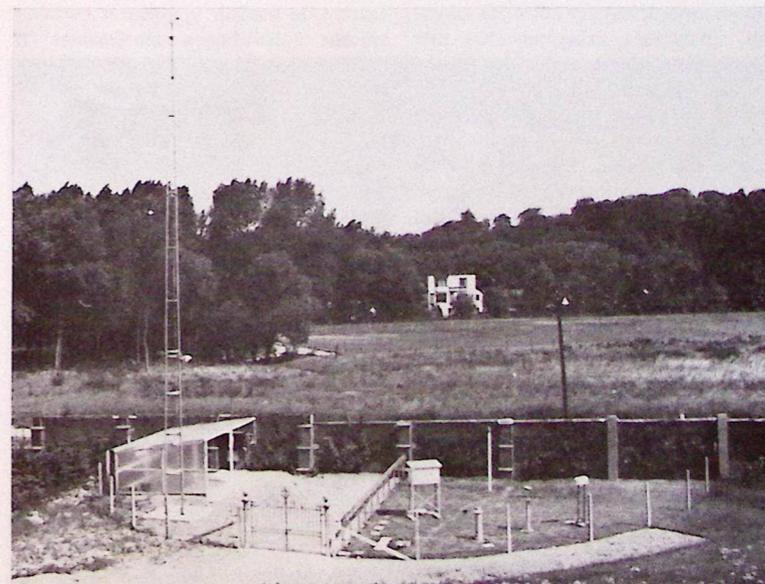
l'installation d'un observatoire. Or il est connu que, vers les années 1929-1936, les observatoires astronomiques de Berlin et de Vienne, appuyés par les Académies des Sciences de ces capitales, projetèrent, pour des motifs semblables à ceux énumérés ci-dessus, d'étudier les sites des pays méditerranéens en vue d'y établir éventuellement un observatoire important. Des contacts furent pris avec les différents instituts d'astronomie et de météorologie des pays bordant la méditerranée et, en 1930, un astronome de l'observatoire d'astronomie de Vienne, membre actif de l'Académie des Sciences de cette ville, Kasimir Graff, fut chargé d'étudier sur place les conditions atmosphériques et la transparence de l'air de quelques emplacements en Espagne.

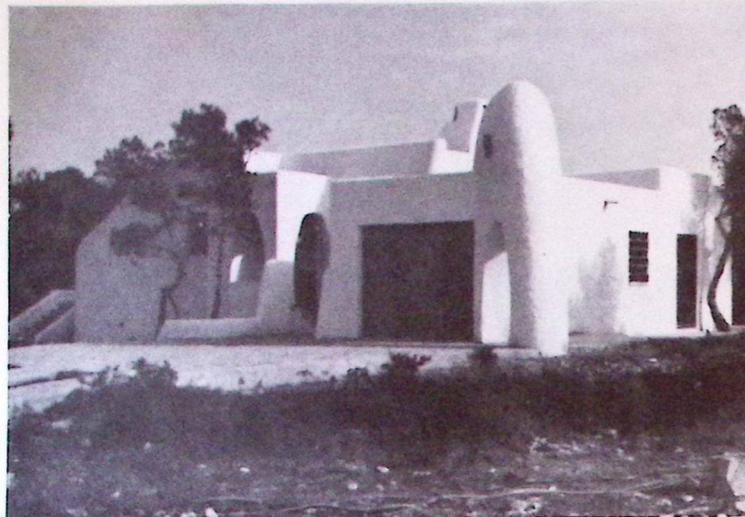
De ce pays, la Costa Verda, le long du Golfe de Gascogne, fortement influencée par le climat de l'Océan Atlantique, ne pouvait être retenue. Les contrées arides de l'intérieur de l'Espagne, alléchantes à première vue au point de vue astronomique, présentaient des handicaps sérieux. Il en était de même de la côte orientale de l'Espagne ; des vents nuisibles, souvent chargés de fine poussière ou de sable, les balayaient tous deux par intermittences. Il était normal par la suite que l'attention des astronomes se porte sur les Baléares pratiquement exemptes de ces vents néfastes. D'ailleurs, dès le début de ses investigations en Espagne, P. Rodes, directeur de l'Observatoire astronomique espagnol de Tortosa, conseilla à K. Graff l'étude plus poussée de ces îles, en citant même les endroits qui, selon lui, pouvaient convenir davantage au point de vue topographique et astronomique pour un centre d'observation.

Durant l'hiver 1930-31, du 4 novembre au 15 février, K. Graff séjourna dans l'île de Majorque, accompagné d'un astronome suisse et chargé de cinq grosses caisses d'instruments les plus divers. Dès son arrivée à Palma, lui et ses compagnons parcoururent Majorque en tous sens. Ils s'établirent en différents endroits tout en faisant régulièrement les observations et études rentrant dans le cadre de leur mission. Au fur et à mesure de l'avancement de leur prospection ils éliminèrent les endroits et régions qui ne pouvaient

Ci-dessous : la salle de conférences est ornée d'un plafond parabolique qui forme un planétarium. En cas de visite diurne ou de ciel couvert, cette salle est équipée pour fournir toutes les explications souhaitables.

En bas de la page : le « parc-météo ». Sous l'abri, à gauche, l'armoire contenant les instruments enregistreurs.





MIRA-MALLORCA : la maison mise à la disposition des astronomes.

convenir et en fin de compte ils retinrent les seuls sites favorables. K. Graff acheva le rapport (2), qu'il publia, de son travail et de ses recherches, sur une note lyrique en faveur de l'établissement d'un poste d'observation astronomique sur l'île de Majorque et osa faire un rapprochement entre les conditions climatiques exceptionnelles des grands observatoires américains et celles de Majorque. L'avènement du nazisme et la dernière guerre mondiale ont probablement empêché qu'une suite logique fût donnée à l'enquête fructueuse effectuée par Graff. Toujours est-il que le rapport de son étude nous fut d'un précieux concours pour le choix décisif d'un site favorable pour un second centre astronomique émanant de Mira. Parmi les terrains disponibles ce choix tomba sur une butte du territoire de la commune de Lluchmajor, non loin d'Arenal, à 25 km au sud de Palma, à 900 m de la corniche rocheuse qui borde la mer, au Cap Regana, à 140 m de hauteur. Situé en bordure d'une zone verte, ayant la mer au sud, aucun obstacle, aucune lumière néfaste ne dérange l'observation et tout danger de cette sorte semble

exclu, certainement pour la partie du firmament de l'est à l'ouest en passant par le sud.

Le choix de Majorque pour l'installation d'un observatoire astronomique valable répondait d'autre part à un souci d'un ordre fort différent. Car, outre la satisfaction de pouvoir y exécuter certains travaux scientifiques appréciables, il serait intéressant que cette installation devienne polyvalente et puisse recevoir un public visiteur. De ce point de vue Majorque est d'une importance inégale ; elle forme depuis belle lurette un des points chauds du tourisme international, véritable tour de Babel recevant chaque année des millions d'étrangers. Or il est manifeste qu'un observatoire destiné à recevoir des visiteurs ne peut s'installer trop à l'écart mais doit se trouver à proximité des lieux fréquentés par le public.

Des sociétés touristiques puissantes s'intéressèrent à ces projets et offrirent leur appui et un concours réel. Il en fut de même d'un mécène espagnol aussi versé en astronomie qu'habile financier.

Ainsi naquit l'association espagnole « Mira Mallorca » qui disposa bientôt

d'une demeure pour astronomes et d'un véritable observatoire où trois instruments de valeur trouvèrent abri. L'installation et le fonctionnement de cet ensemble furent confiés à l'Observatoire Mira de Grimbergen.

LA STATION METEOROLOGIQUE

Les rapports suivis de Mira avec des institutions scolaires multiples lui apprirent très vite une autre lacune de leur appareillage didactique : celle des instruments employés par la météorologie. Peu d'écoles en disposent. Aucune ne possède la collection complète. Or la météorologie, la climatologie et l'étude du milieu, pour sa protection et sa préservation, sont à l'ordre du jour. L'Institut Royal de Météorologie de Belgique (IRM) est harcelé de demandes de groupes scolaires désirant visiter ses installations et elle ne peut les recevoir qu'avec parcimonie. Au fait de cette situation, après des pourparlers divers avec des spécialistes en la matière et avec le soutien d'une firme généreuse, un terrain voisin du centre culturel fut mis à la disposition de Mira qui y installa l'appareillage complet d'une station météorologique : un pluviomètre, un pluviographe qui note sur papier les précipitations, des thermomètres divers, un thermo-hygrographe sous abri, un enregistreur de l'ensoleillement, les enregistreurs de la vitesse et de la direction du vent. Le but de cette station n'est pas de prévoir le temps mais de mettre à la disposition de notre jeunesse, de leurs professeurs et des groupements culturels de notre pays, les instruments divers qui sont employés dans toutes les stations météorologiques du monde. Ces visiteurs viennent en groupe, sur rendez-vous. Quand la date et l'heure de leur visite ont été fixées d'un commun accord, un manuel explicatif est envoyé au professeur ou au guide du groupe. Ce manuel contient la liste de tous les instruments de la station, leur description et leur mode d'emploi. Il leur est possible ainsi de préparer la visite de la station. Arrivant à l'observatoire les clés de la grille d'entrée de la station et de l'armoire contenant les appareils d'enregistrement leur sont remises. Ils pourront dès lors guider eux-mêmes leurs élèves et lire eux-

mêmes les données transmises par chaque instrument. Les élèves reçoivent chacun une « feuille de travail », soit une liste de questions ayant rapport aux éléments divers du temps. Après leur visite au parc-météo le groupe monte à l'observatoire où les cartes du temps des jours précédents, communiquées régulièrement par l'IRM, leur sont montrées. Une démonstration est faite ensuite par un assistant de Mira, dans la salle de conférences, d'un appareil « Fac-Similé » qui capte par son poste radio les dernières informations météorologiques du monde entier que certaines stations centrales ont réunies et émettent plusieurs fois par jour à des heures déterminées. Ces émissions sont enregistrées sur une feuille de papier sensible, enroulée sur un tambour, sous forme de cartes du temps chargées de symboles et d'indications.

Toutes ces données ainsi récoltées permettent de faire le point et d'établir avec exactitude la situation actuelle du temps.

Il est dommage que l'Observatoire Mira ne dispose pas d'un local à part pour y loger son Fac-Similé et les appareils enregistreurs provisoirement remisés dans une armoire exposée aux intempéries, au parc-météo. L'extension de l'infrastructure de l'Observatoire Mira pourrait alors offrir au public et surtout à notre jeunesse un ensemble didactique unique, aussi précieux que nécessaire.

Renseignements pratiques

L'Observatoire Populaire MIRA est ouvert tous les jours ouvrables à partir de 20 heures, du 15 septembre au 30 juin.

Les groupes sont priés de prendre rendez-vous. Tél. (02) 269 12 80.

Le droit d'entrée est fixé à 50 F par personne. Pour les groupes de 20 personnes et plus, ce droit d'entrée est ramené à 40 F par personne.

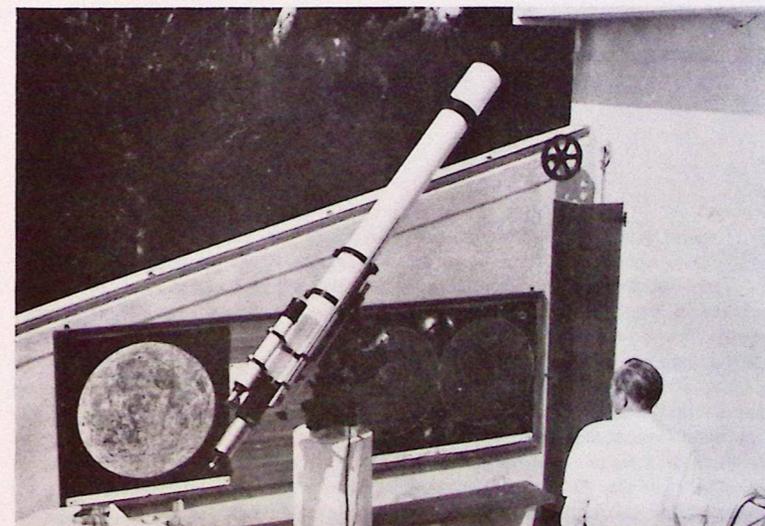
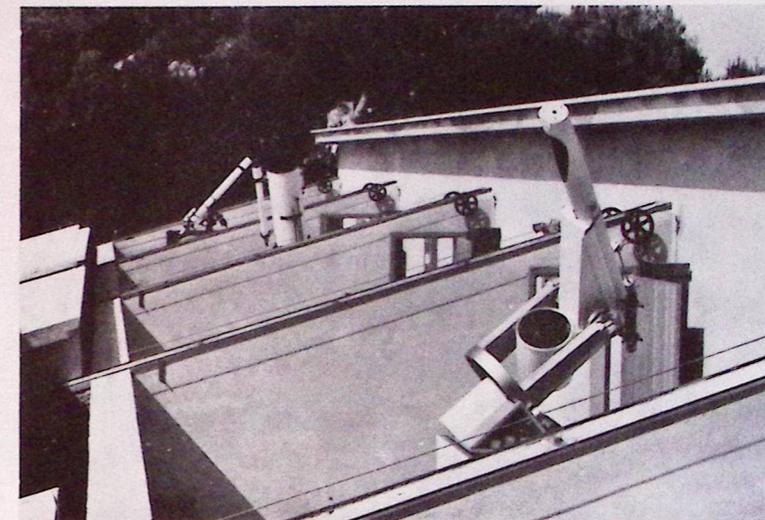
(1) En 1975, 208 conférences furent données à l'Observatoire Mira, dont 80 en langue française. 232 groupes furent pilotés lors de leur visite, dont une centaine eurent l'occasion de faire visuellement des observations avec les télescopes.

(2) Astronomische Nachrichten 1931. Die Sterne 1931-32-36. Mitteilungen der Wiener Sternwarte 1931.

L'Observatoire MIRA-MALLORCA.

Ci-dessous : le bâtiment comporte cinq boxes dont trois sont équipés d'instruments. A l'avant-plan, on remarque le télescope Kutter de Ø 250 mm.

Dans le bas de la page : la lunette de Ø 100 mm.





Ci-dessus : Le Rouge Cloître à Auderghem (tableau anonyme faisant partie d'une collection anversoise).

Ci-contre : les étangs de Rouge Cloître, un coin particulièrement prisé par les pêcheurs qui, en été surtout, aiment y taquiner la carpe, la truite et le brochet.

autres peintres fameux qui y séjournent : Hugo Van der Goes. violemment déçu par la vie, il s'y fait convers, en 1476, pour y mourir six ans plus tard.

Les hérétiques ne manquent pas d'exiler les chanoines et d'incendier le couvent en 1572. Après quoi, l'imprimerie se développant, les scribes se convertissent au prêche et à l'enseignement. 1659, année de l'agrandissement et de l'embellissement de l'église est un des temps forts de l'histoire de Rouge Cloître : dons affluant de partout ; vitraux offerts par les Archiducs ; acquisition de la « Décollation de saint Paul » de Pierre-Paul Rubens pour décorer le maître-autel, etc...

Le Maréchal de Villeroy met fin à cette prospérité en 1695, lorsqu'il bombarde Bruxelles. Les chanoines de Saint-Augustin, soit ceux du Rouge Cloître, pensaient pouvoir mettre leurs richesses, dont l'œuvre du maître flamand, en sûreté dans leur refuge de la rue des Alexiens (près de la Grand-Place). Or c'est là que périt leur lustre.

Le percement de la chaussée de Wavre à travers la forêt, en 1730, scinde les terres monastiques et ne rend le couvent que plus accessible.

Suite au décret du 17 mars 1783, émanant d'un Joseph II désireux de supprimer, sans autre forme de procès, 163 couvents « d'ordres contemplatifs et économiquement néfastes », la communauté furieuse mais résignée, sur la recommandation de l'Archevêque de Malines, se disperse après quatre siècles de vie religieuse.

Le clergé séculier s'empare des plus belles œuvres conservées ou acquises par le monastère depuis sa dernière ruine. Certaines d'entre elles font aujourd'hui la gloire des autels de Wezembeek, Stockel et Tirlémont.

1789 correspond à la vente du couvent en trois lots distincts, mais l'année suivante, à la faveur de la Révolution Brabançonne, commencent six années de fausse paix : dix-sept religieux croyant revenu leur temps sont escortés de paysans armés vers Rouge Cloître, où malgré leur joyeuse entrée, ils trouvent la tristesse d'un complexe laissé à l'abandon.

Tout cela se termine en 1796, à la déclaration de Rouge Cloître comme bien national.

Ci-dessous : la pittoresque maison du meunier où le talentueux peintre, Alfred Bastien résida pendant 50 ans.



En bas de la page : Fait de moellons et de briques rouges, le mur d'enceinte de l'ancien prieuré de Rouge Cloître est encore en assez bon état.



Vendu et revendu, ce dernier va désormais connaître une vie laïque passant par la fabrique de fagots, la verrerie, la blanchisserie, les bains et douches, etc..., mais où le cœur des vieux ermites restera ancré.

1892 : le peintre auderghemois, Alfred Bastien, s'établit pour un demi-siècle dans la ravissante maison du Meunier.

du XVIII^{ème} siècle, est de nos jours aménagée en restaurant où chacun trouve à manger à la carte dans un cadre de verdure. On y sert une délicieuse tarte aux pommes et raisins, spécialité de la maison.

La ferme ne se consacre plus qu'à l'élevage : le bétail pâit calmement dans les pâtures environnantes tandis que les étables comptent encore de splen-

Ubalde dans l'église Saint-Pierre à Wezembeek. La bibliothèque des chanoines, autre reliquat culturel de Rouge Cloître, fait actuellement la renommée du Musée d'Art et d'Histoire à Vienne. Entre autres constituée de miniatures, enluminures, manuscrits et autres ouvrages de concision, elle fut réalisée par les occupants du couvent durant les premiers siècles de vie monastique. Le manège actuellement en activité à Rouge Cloître occupe un bâtiment récent (1936) sur l'emplacement de vieilles étables et de l'ancien cimetière des moines. Il est question d'y aménager un centre d'art créatif et un terrain d'exposition de sculpture en plein air. Voilà un projet de plus dont la réalisation est entravée par les finances, car il va sans dire que le passage de manège à centre d'art nécessite un aménagement important.

De-ci de-là, harmonieusement réparties, d'anciennes dépendances sont aménagées en charmantes habitations. Les deux étangs en amont et en aval, vestiges d'anciens marais auxquels les religieux ont mis la main sont alimentés par le Rode Klooster Beek. En 1900, ils échappent à un promoteur immobilier dont le seul désir était de les combler l'un et l'autre, mettant ainsi fin à l'activité du moulin à eau qui les sépare et au fonctionnement du système de canalisation quasi identique à ce qu'il était jadis. Dès 1909, la « Ligue des Amis de la Forêt de Soignes » décourage ce genre d'initiatives et les gens de pur profit et autres faiseurs d'argent désireux d'altérer un des plus beaux « jardins » de notre bonne ville.

C'est ainsi que fut anéanti le projet d'aménagement d'un zoo dont l'esquisse du début du siècle exhibait une verrière bulbeuse, énorme potiron surplombant les vieux toits.

Quant à l'hypotétique souterrain touché par des éboulements, aucune recherche n'a encore été entreprise à son sujet : crainte d'abîmer le site peut-être... certitude est que c'est de cette crainte que l'on vécut, lorsqu'arrivèrent des archéologues du dimanche qui s'étaient mis en tête de creuser au pied de chacune des cinq croix de pierres noires faisant parties de l'enceinte de Rouge Cloître.

Faite de moellons et de briques rouges,

cette dernière est encore en assez bon état, quoiqu'elle fut l'objet de détériorations lors de fouilles d'amateurs organisées lorsqu'en une abbaye de Normandie, on découvrit au pied des croix de l'enceinte, le trésor des moines. Une fois n'étant pas coutume, leurs recherches les menèrent à quia.

D'anciens bassins destinés à drainer le sol furent comblés après la Révolution Française par des religieux nostalgiques, acte ayant pour conséquence actuelle une certaine humidité de l'endroit. Ce qui n'empêche pas le peintre Désiré Haine d'installer son atelier et sa demeure dans un ensemble de trois vieilles maisons. L'extérieur laisse encore transparaître les arcades des anciennes ouvertures.

Quant à l'artiste lui-même, il est partie intégrante de Rouge Cloître. De tout temps, ce dernier fut un lieu d'élite dans le domaine de la création artistique. De nombreux artistes y sont passés : outre Hugo Van der Goes, déjà mentionné, citons le sculpteur Rodin qui, alors qu'il travaillait les lions de la Bourse de Bruxelles, résidait à Rouge Cloître. C'est dans cette tradition que Désiré Haine — qui s'exprime dans la lignée de Bastien et Degreef, deux maîtres modernes ayant vécu sur les lieux — y a récemment créé une école de paysage. Cette création répond en quelque sorte à l'école de Ville d'Avray près de Paris, comme l'a fait en son temps l'école de Tervuren envers celle de Fontainebleau.

Rouge Cloître rassemble de fait l'entière des éléments désirés par les artistes guidés par la « Grande Nature » : bois, étangs, fabriques (= bâtiments) multiples reflets et luminosité sans cesse variante, mobilité constante de l'eau, etc...

Rouge Cloître, c'est tout ça : un site forestier et architectural où, au printemps, on vient assister au renouveau de la nature en fleurs, où, en été on pêche la carpe, la truite, et le petit brochet, où, en automne, contrastent les mille et une teintes jaunes, oranges, rouges, brunes et rouilles des feuillus et le vert éternel des conifères et où, en hiver, on jouit des charmes de la neige et du timide soleil des jours secs.

Mais quelle que soit la saison, allez-y écouter chanter le chœur des oiseaux

multicolores ; allez-y voir s'ébattre cygnes, colverts, foulques et autres poules d'eau sur les deux étangs ; admirez-y le petit étang, où s'opère un essai de protection intégrale de la nature. Contemplez-y les peintres qui patiemment éternisent la mémoire de ces lieux, ...peintres amateurs peut-être, mais dont les goûts leur font préférer l'automne. En deux mots, faites-y

tères de la zone de silence. Les amateurs du déjeuner au vert apprécieront, aux jours ensoleillés, les tables, bancs et poubelles prévus à leur intention. C'est au milieu de sauts d'écureuils et de courses de lapins sauvages, qu'ils savoureront le sandwich ou le plat froid mais aussi la nature, puisque Rouge Cloître est resté un site naturel d'une beauté extraordinaire et



La Maison du Prieur, également appelée Maison de Savoie, a été convertie de nos jours en restaurant.

1912, année où l'Etat achète le domaine, donne à Rouge Cloître un certain espoir de conservation.

La commune d'Auderghem prend aujourd'hui les bâtiments conventuels ayant un intérêt archéologique en location. Classés depuis 1964, ils sont habités.

La Maison du Prieur, dite Maison de Savoie, arborant un imposant fronton

dides poutres en vieux chêne.

L'église Saint-Paul a hélas complètement disparu. Les responsables des Prieurés de Valduchesse et de Rouge Cloître ne désespèrent néanmoins pas d'en retracer les limites sur le sol dans un avenir proche. En guise de souvenir, on en trouve le maître-autel, de marbre noir, en style baroque, à Notre-Dame-au-Lac à Tirlemont et l'autel de saint



Le manège de Rouge Cloître a été installé dans un bâtiment moderne (1936) occupant l'emplacement d'anciennes étables et du cimetière des moines.

une promenade, laissez-vous mener de Rouge Cloître à Notre-Dame-au-Bois en traversant la forêt via la source de l'Empereur, où Charles Quint en personne se désaltéra après une chasse mouvementée.

Joignez Rouge Cloître aux Trois Fontaines, promenade courte peut-être mais si jolie. Sillonnez les sapinières environnantes qui rassemblent tous les cri-

élément à part entière de la Soigne. Si comme d'autres de ces enclos religieux, il a connu incendies et pillages, si ce havre de vie intérieure a curieusement excité la fureur soldatesque, après le reflux de la violence, chaque fois on a rebâti.

Viviers et bâtiments sont restés harmonisés pour vous chanter la splendeur d'antan et le charme d'aujourd'hui.

chapelles en brabant

par Yvonne du JACQUIER,
Archiviste honoraire
de Saint-Josse-ten-Noode.

LA ronde des chapelles brabançonnes nous a menée vers la Hesbaye et la vallée de la Gêthe (2°). Au fur et à mesure de nos randonnées, nous avons été frappée de découvrir, en notre siècle de matérialisme, de scepticisme, tant de foi naïve dans nos campagnes, comme un parfum venu de très loin dans le temps.

HONSEM-MELDERT

Chapelle Sainte-Ermelinde

Ces deux communes sont actuellement fusionnées : la chapelle Sainte-Ermelinde se trouve sur le territoire de Meldert, au fond de l'ancien cimetière qui entoure l'église paroissiale. L'ensemble de l'édifice est de style gothique simple ; il date de 1639, ce qui explique le choix d'une façade Renaissance assez sobre d'ailleurs. A l'entrée du chœur se trouve une sorte

de sarcophage qui s'ouvre vers la nef et recouvre une source où les fidèles peuvent puiser l'eau miraculeuse. L'ensemble constituerait le tombeau de sainte Ermelinde, mais ses reliques sont conservées dans une châsse déposée en l'église paroissiale toute proche, sur l'autel latéral droit. L'histoire de cette châsse est assez insolite : les reliques de sainte Ermelinde ont été conservées dans une première châsse datant du XIII^e siècle, qui fut vendue à un Anglais par la Fabrique d'église vers 1849, après qu'on en eut enlevé les restes de sainte Ermelinde. On ne connaît pas la raison de cette transaction. Quoi qu'il en soit, la châsse fut donnée par le duc de Norfolk à la cathédrale d'Amiens ; on y conserve les reliques de saint Firmin. Le curé de l'époque commanda à l'orfèvre malinois Van Beveren la châsse actuelle où sainte Ermelinde a été réintégrée. L'histoire de la sainte est retracée sur

les vitraux, non de la chapelle, mais bien de l'église ; ils datent du XIX^e siècle et ont des coloris chauds et harmonieux.

La même histoire est racontée dans la chapelle, en quatre bas-reliefs apposés aux deux murs latéraux :

le premier rappelle que dès l'âge de douze ans, Ermelinde se coupa les cheveux pour échapper à un mariage que ses parents voulaient lui imposer ; le deuxième relate que la jeune fille finit par persuader ses parents et reçut d'eux sa part d'héritage qu'elle distribua aux pauvres puis, sous la protection de son ange gardien, elle se retira dans un lieu sauvage où elle vécut dans le dénuement ;

les troisième et quatrième font état des miracles dus à sainte Ermelinde et à la fondation d'un couvent aujourd'hui disparu.

Qui donc était cette Ermelinde ? Son père était châtelain de Lovenjoel au

XII^e siècle. Elle-même s'est retirée d'abord à Beauvechain, puis à Meldert. On invoque sainte Ermelinde contre la fièvre, la paralysie et spécialement pour la guérison des yeux.

Jusqu'à la guerre de 1914-1918, de très nombreux pèlerinages venaient à Meldert. Depuis bien des lustres, seules des personnes isolées puisent l'eau miraculeuse.

La Sainte Ermelinde est fixée au 29 octobre, mais c'est le lundi de Pentecôte que sort une procession solennelle qui attire un grand concours de monde.

Nos recherches se limitent aux chapelles ; toutefois, pour Meldert, qu'il nous soit permis de conseiller aux visiteurs de ne pas négliger l'église paroissiale qui contient notamment un imposant mausolée en marbre noir dont la dalle de sarcophage est d'un seul tenant ; il contient les restes de Jacques d'Oyenbrugge et de son épouse Anne de Berlo, seigneurs de Meldert au XVII^e siècle.

A voir aussi au revers de l'abside un fort beau calvaire polychrome qu'on a fort heureusement soustrait aux intempéries en le protégeant par une grande vitre.

Chapelle Saint-Quirin

Elle est située Gaetstraat, tout en bordure de la voie publique.

La façade, en forme de pignon à gable Renaissance, est fort belle ; elle est décorée de fines volutes. La porte est en plein cintre ; elle est surmontée de la mention « Si Duras in duris » qui est probablement la devise du seigneur de Meldert dont nous parlons ci-avant ; c'est lui sans doute qui fit édifier la chapelle.

Des béquilles sont accrochées dans le sanctuaire, en guise d'ex-voto, car ce sont les paralytiques, les rhumatisants qui implorent le patron de ce lieu.

Il n'y a guère, la chapelle possédait une statue ancienne de saint Quirin. Hélas ! les écumeurs sont passés par là et la statue actuelle est récente.

NODEBAIS

Chapelle de Notre-Dame de Bon Secours

Venant de Tourinnes-la-Grosse, par un



Meldert : la Chapelle Sainte-Ermelinde, de style ogival, avec sa sobre mais élégante façade Renaissance.

étroit chemin de campagne, on débouche tout droit sur l'abside arrondie d'une petite chapelle blanche à l'aspect tout simple. Une plaque en céramique, apposée sur le mur extérieur, attire pourtant l'attention par sa beauté et par le ton du texte qu'elle porte :

« Par le mystère de votre glorieuse assumption, soyez, ô Marie, d'un bon secours à tous ceux qui, de cette plaine, prendront sous votre regard leur envol

vers le ciel. Les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats du 1^{er} Wing de chasse. Beauvechain 1957. » Curiosité aiguisée, on pénètre dans le petit oratoire et l'on découvre avec ravissement sa chatoyante décoration de céramiques.

La chapelle de Notre-Dame de Bon Secours a une histoire déjà longue que le céramiste Max vander Linden raconte au fil de sa décoration. Nous apprenons



Ci-dessus : la ravissante Chapelle Saint-Quirin, à Meldert.



Ci-contre : intérieur de la Chapelle de Notre-Dame de Bon Secours, à Nodebais. Cet oratoire est décoré de magnifiques céramiques dues au talentueux artiste local, Max vander Linden.

ainsi qu'en 1831, les époux Jean-Charles Gosin, qui habitaient la ferme d'Agbiermont, promirent à Notre-Dame de Bon Secours de lui ériger une chapelle à la naissance de leur enfant. La petite fille ouvre les yeux le 2 octobre 1831, mais à peine les cloches ont-elles fêté le baptême qu'elles doivent sonner le glas pour les jeunes parents. La chapelle, néanmoins, sera construite et, en 1836, c'est la toute mignonne Marie-Thérèse Gosin, âgée de cinq ans, qui, dans sa brouette d'enfant, apporte la première pierre de l'édifice.

En 1849, elle épouse le baron Maximilien Michaux et mourra, en 1907, en laissant la chapelle à ses héritiers. Le céramiste Max vander Linden est l'arrière-petit-fils de Marie-Thérèse Gosin. Outre les quatre panneaux qui relatent l'histoire, il a apposé, de part et d'autre de la nef, des frises dont on admire la pensée autant que la technique et les chaudes couleurs. Formant des arabesques parmi les personnages, des banderoles portent des textes simples et évocateurs, par exemple : « Notre-Dame de Bon Secours, protégez nos moissons, notre travail, nos récoltes, nos familles, la jeunesse, la vie de notre âme ».

Ci-contre : vue de l'extérieur, la Chapelle de Notre-Dame de Bon Secours, à Nodebais, est d'une touchante simplicité.

En bas de la page : la belle pierre de Gobertange a été largement utilisée lors de la restauration de la Chapelle Sainte-Marie-Madeleine à Gobertange.



La Vierge trône sur le maître-autel. Elle est la reproduction fidèle de la statue originale en céramique que l'on a mise à l'abri des visiteurs importuns qui écument nos églises.

Deux frises sont apposées aussi au mur de l'abside. L'une d'elles rappelle la mémoire de Pierre vander Linden, décédé dans un accident de moto en 1951. Dans une pensée symbolique, Max vander Linden relate la crucifixion, la douleur de la Vierge, en les apparentant à la mort de son frère et à la douleur de sa mère.

Nous sommes allée voir l'artiste dans son atelier d'Agbiermont où sont exposées un certain nombre de ses œuvres. Il travaille dans la pièce même où, en 1831, naquit son arrière-grand-mère Marie-Thérèse Gosin. On sent qu'il s'y trouve bien, parmi ses souvenirs, empli de son rêve, heureux de créer des œuvres d'une rare beauté, dont la pensée, l'idéal, dépassent encore largement la technique.

Signalons que, de mai à septembre, une messe est célébrée, tous les jeudis à 19,30 heures, en la chapelle de Notre-Dame de Bon Secours.

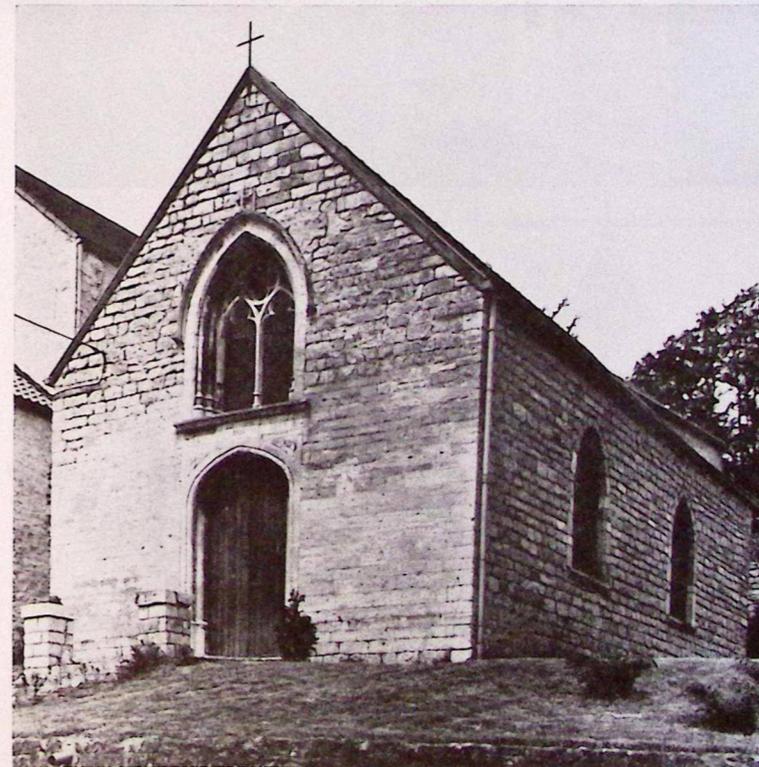
L'oratoire est d'ailleurs toujours ouvert ; Max vander Linden veut qu'elle soit accueillante à tous. Quelques vandales, malheureusement, ont fait déjà mauvais usage de cette généreuse hospitalité. C'est dommage !

SART-MELIN

Nous avons découvert trois chapelles sur le territoire de Sart-Melin :

Notre-Dame des Affligés

érigée en 1835, de construction très simple ; elle est pratiquement aban-





La vétuste mais charmante Chapelle Saint-Antoine, à Sart-Melin.

donnée, avec un toit qui laisse passer abondamment la pluie. N'y aurait-il plus d'affligés dans cette heureuse contrée ?

Notre-Dame du Baty

érigée en 1635 et restaurée il y a quelques années.

Chapelle Saint-Antoine

élevée au XVI^e siècle, agrandie au

XVIII^e siècle, mériterait un ravalement sérieux. Les gens du pays y prient pour la bonne santé de leurs cochons !

GOBERTANGE

Chapelle Sainte-Marie-Madeleine

A été restaurée en 1973. Son gable fort élégant, porte les millésimes 1441 - 1856 - 1973, dates de construction et des restaurations.

JODOIGNE-SOUVERAINE

Chapelle Stiévenart

Nous nous contenterons de la citer puisqu'elle fut évoquée sous la plume autorisée d'Emile Barette (Brabant n° 2/1975).

JODOIGNE

Chapelle à l'arbre

C'est Emile Barette aussi qui, dans le n° 5 de Brabant 1974, a fort bien décrit la chapelle à l'arbre, sise rue de Piétrain, à Jodoigne. On y venait prier pour que les enfants peureux reprennent confiance en eux-mêmes. C'est d'ailleurs pour cela qu'on la désignait sous le nom de « chapelle de la hardiesse ».

ZETRUD-LUMAY

Chapelle Notre-Dame de Bon Secours

Bien isolée dans la campagne, on l'aperçoit de loin. D'une belle venue dans sa simplicité, elle se compose d'une abside semi-circulaire et d'une nef en forme d'octogone irrégulier ; elle est dominée par une étrange tourelle en poivrière et par un clocheton à huit pans. On gravit cinq marches pour pénétrer dans le sanctuaire dont les lignes intérieures sont harmonieuses.

La chapelle fut agrandie en 1718, mais son existence remonte bien au-delà, car lors de la restauration en 1961, on découvrit, sous le chœur, les fondations d'un autel antérieur. L'autel actuel est décoré par une couronne en pierre trouvée dans les communs du château et surmonté d'une jolie madone en terre cuite polychrome ; au dos de la statuette on lit « P.J. Leroy - Namur 1761 ». On a placé, sous cette vierge, une toile aux armes des comtes d'Astier qui furent seigneurs du lieu ; elle représente Notre-Dame avec l'Enfant Jésus, dans la manière de Pierre-Joseph Verhaghen, originaire d'Aarschot. Deux niches sont vides et l'on s'attend, une fois de plus, à apprendre que les voleurs sont passés par là. Le curé de la paroisse voisine nous a rassurée : ces niches contenaient deux intéressantes statuettes en bois (saint Roch et saint Antoine) qui n'auraient pas manqué d'inspirer des convoitises ; allant au



Ci-contre : la Chapelle Notre-Dame de Bon Secours (classée), à Zétrud-Lumay, séduit par l'harmonieuse variété de ses lignes. Les pèlerins y viennent encore nombreux.

devant des tentations possibles, le pasteur les a mises en sûreté, ainsi que des ex-voto très anciens ; il les remet en place lors de grandes cérémonies. Le 5 vendémiaire an VII, la chapelle fut vendue comme bien d'église au nommé J.B. Deneys de Bruxelles. La famille d'Astier la racheta en 1817 pour y entermer le jeune Eugène d'Astier, blessé mortellement à la bataille de Waterloo, à l'âge de 21 ans.

Le pèlerinage à Notre-Dame de Bon Secours attire de nombreux fidèles, ainsi qu'en attestent les ex-voto. Les intentions sont variées : demande de guérison, de réussite d'examens ; les

jeunes épouses viennent déposer leur couronne de mariée pour que soit bénie leur union, tandis que les futures mamans implorant une heureuse délivrance et la bénédiction céleste pour le bébé qui va naître. La grande fête annuelle a lieu le 8 septembre.

La chapelle de Notre-Dame de Bon Secours, qui dépend de la paroisse de Melin, a su traverser les siècles sans grand dommage ; elle a été classée par arrêté royal du 30 novembre 1960. On peut donc espérer qu'elle est définitivement sauvée.

(à suivre).

2^e Voir début dans « Brabant » n° 3/1976.

Ci-contre : vue de la Chapelle Notre-Dame de Molembisoul, dite également Chapelle à l'Arbre, à Jodoigne. Cette photo a été prise après la dernière restauration (1963) de cet oratoire votif.



Visages Brabançons de la Hesbaye

par Joseph DELMELLE

L'ARDENNE, jadis, reculait sans cesse devant le voyageur qui s'efforçait de l'atteindre. Nul ne voulait appartenir à cette terre déshéritée qui, dès lors, commençait toujours au-delà de l'horizon. Une légende, mettant en présence Satan et Saint Remacle, illustre d'ailleurs la mentalité des habitants des lisières du haut pays. Dès les premières années de ce siècle, le tourisme s'est attaqué à la conception « peau de chagrin » de l'Ardenne. Et certains enfants de la terre du schiste ont même développé une théorie qui, reprise et amplifiée par le regretté sénateur-poète Pierre Nothomb, a pris une allure nettement impérialiste. L'Ardenne, dès lors, s'est mise à s'étendre, comme une tache d'huile. On ne sait plus très bien, actuellement, où elle prend le départ et où elle se termine !

Il en est un peu de la Hesbaye comme de l'Ardenne. Où est son seuil ? Jusqu'où s'étend-elle ? Quelles sont les limites précises de son domaine ?

Ayant déjà fait paraître un beau livre intitulé *Le Miroir de la Hesbaye*, Emile Bouvier vient d'en réaliser un autre nous montrant les divers *Visages de la Hesbaye* (1). Mais, circonspect, il évite de répondre à la question posée. Toutefois, sans le dire ni l'écrire, il est d'avis, semble-t-il, que la Hesbaye a la forme d'un cœur. Le cœur de ses fils ! Théoriquement bien plus qu'effectivement, ce cœur est compartimenté entre plusieurs provinces.

Il n'est pas uniquement question du secteur brabançon de la Hesbaye aux pages de l'ouvrage collectif dont Emile Bouvier s'est fait l'orchestrateur. Mais ce secteur y a l'importance qu'il mérite. Perwezien de dilection, Pierre Wigny, ancien Ministre, Président de la section française de la Commission royale des Monuments et des Sites, préface ce livre de plus de 300 pages. Il fait remarquer, non sans pertinence, que la Hesbaye « *reste largement méconnue* ». L'objectif de la monographie d'Emile Bouvier est précisément de faire mieux

apprécier ou — plus simplement — de faire découvrir cette région encore trop négligée. Possédant une histoire particulièrement mouvementée, intéressante à nombre de points de vue (traditions, littérature...), la Hesbaye est bien plus riche que d'aucuns se l'imaginent en monuments dignes d'attention : châteaux, fermes, églises, voire mégalithes..., et en œuvres d'art de qualité. Les *Visages de la Hesbaye* ont deux solides points d'appui : l'image et le texte. Abondante, éloquente, l'illustration confère déjà une très grande valeur à ce panorama qu'éclaircit opportunément les commentaires savants et précis d'Emile Bouvier, bien sûr, et de quantité d'autres spécialistes : Hélène Dantaine, Willy-Charles Brou, André Wankenne, Marcel Amand, François Jacques, Luc Genicot, Norbert Bastin, Jean François, les comtes Roger de Meeus d'Argenteuil et Joseph de Borchgrave d'Altena (à présent décédé), Albert Lemeunier, etc. Le premier soin du maître d'œuvre est de saluer la mé-

moire de quelques pionniers dont l'abbé Hanon de Louvet, ce Nivellois ayant écrit l'histoire de la ville de Jodoigne. Ce fut un bon guide et un fervent initiateur.

Avant d'examiner — rapidement — les contributions documentaires des différents membres de l'équipe, penchons-nous sur les clichés — ils sont plus de 450 ! — agrémentant ce substantiel aperçu de la multiple splendeur hesbignonne (ou hesbayenne).

Comme le Morbihan, la Hesbaye a ses mégalithes et une photo nous présente le petit menhir de Jauche. Colonisée par les Romains, elle a ensuite accueilli les Francs dont le souvenir reste inscrit dans le site (grâce, notamment, aux tumuli) avant d'être terre carolingienne. N'est-ce pas de Landen qu'est sorti Pépin l'Ancien, père de Gertrude, fondatrice de l'abbaye de Nivelles, ancêtre de l'Empereur-à-la-Barbe-fleurie dont plusieurs descendants, plus ou moins lointains, furent comtes de Hesbaye ? Et n'est-ce pas à Nivelles que le professeur Henri Grégoire a localisé la légende des Nibelungen ? Poursuivant notre prospection, nous abordons l'époque de la grande évangélisation, puis celle de la féodalité qui voit le pays se couvrir de fermes défendues par un vigoureux donjon et par des douves. Toute une série de clichés nous montre l'évolution du donjon ou de la tour-porche hesbignonne dont celle de Sart-Mélin. D'autres images présentent des dalles funéraires à personnages gravés ou sculptés. Une magnifique pierre tombale de style Renaissance est celle de Malèves. Une autre est à voir en l'église de la place du Marché à Jodoigne. Il y en a d'autres, beaucoup d'autres encore à mériter une halte admirative.

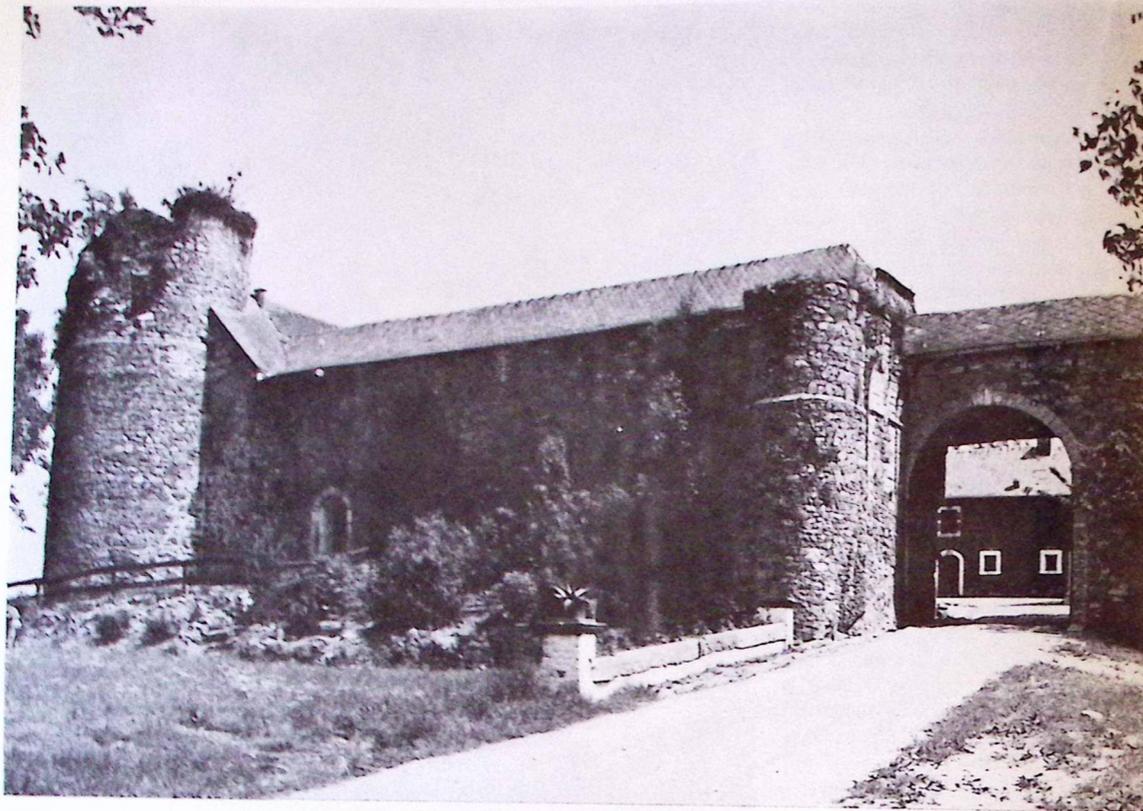
Viennent ensuite les châteaux et manoirs-fermes : Linsmeau, Opprebais, Autre-Eglise, Grand-Rosière, Thorem-bais-les-Béguines, Jodoigne, Jandrain, Glimes, Perwez... Nulle part davantage qu'en Hesbaye, semble-t-il, la paysannerie n'a édifié d'aussi remarquables ensembles. Même l'habitat rural a fait l'objet jadis, dans toute la région, de soins trahissant tout à la fois le souci de la durée et de la simple et noble élégance. Une photo nous montre, par exemple, une porte baroque, avec



Nil-Saint-Vincent-Saint-Martin : le pittoresque Moulin du Tiège avec sa curieuse toiture évoquant un casque sarrasin.

oculus, visible rue de Piétrain, à Jodoigne. Les moulins, à vent et à eau, ne sont pas oubliés. Ils précèdent le cortège des églises : Wastines, Lincint, Neerheylissem, Jodoigne, Marilles... et des presbytères, des abbayes, des chapelles et oratoires rustiques. En bref, c'est à un inventaire de caractère

exemplatif que procède, sur le plan de l'illustration, l'ouvrage évoqué. A la suite de son réalisateur, le lecteur va d'un village à l'autre et de surprise en étonnement. Car il ne se doutait pas que la Hesbaye, cette terre soi-disant sans intérêt touristique, conservait tant et tant de trésors hérités des siècles



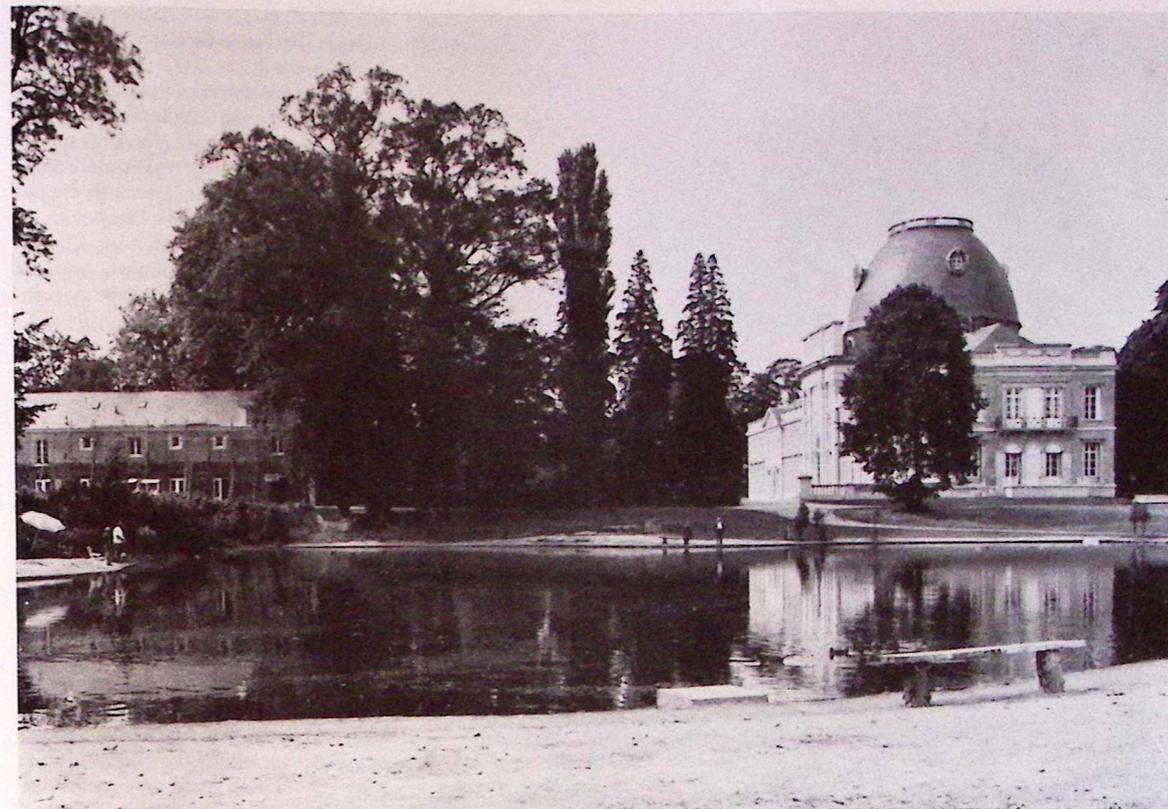
envolés !

L'iconographie, donc, est copieuse, variée, remarquablement révélatrice. Mais l'érudition des collaborateurs d'Emile Bouvier et de lui-même ajoute, à sa valeur intrinsèque, un surcroît d'intérêt, c'est-à-dire des explications qui en font ressortir la qualité, en accusent le relief, en amplifient le langage.

Lisant les différentes études des *Visages de la Hesbaye*, on apprend que l'histoire de la région est préfacée par une longue préhistoire faisant place, notamment, aux Omaliens dont certains se livrèrent à une exploitation intensive des bancs de silex (dans les environs d'Orp-le-Grand par exemple) et aux tribus du mégalithique ou pierres levées. Le Brabant garde encore quelques

témoins de cette lointaine civilisation des menhirs et des dolmens mais combien d'autres n'ont pas disparu pour être remplacés, comme — pense-t-on — à Hakendover et à Ophain-Bois-Seigneur-Isaac, par un sanctuaire chrétien ? Parmi ceux qui subsistent il y a, entre autres, la « grosse pierre » de Thorembais-Saint-Trond.

Avec l'arrivée des Romains commence réellement l'histoire de la Hesbaye. On n'a pas encore déterminé l'emplacement des habitats de cette époque alors que les ruines d'environ 130 d'entre eux seraient dissimulés dans le sol dans le secteur Baudecet-Tourinnes-Gembloux. Quant aux tumuli, au sujet desquels se pose toujours un problème d'attribution, on sait que plusieurs d'en-



En page de gauche :

En haut : l'ancien château féodal d'Opprebais, aménagé, de nos jours, en ferme. Les imposants vestiges forment un remarquable spécimen de notre architecture militaire de la fin du Moyen Age.

En bas : la Grosse Pierre à Thorembais-Saint-Trond, un des derniers témoins brabançons de la civilisation des menhirs et des dolmens.

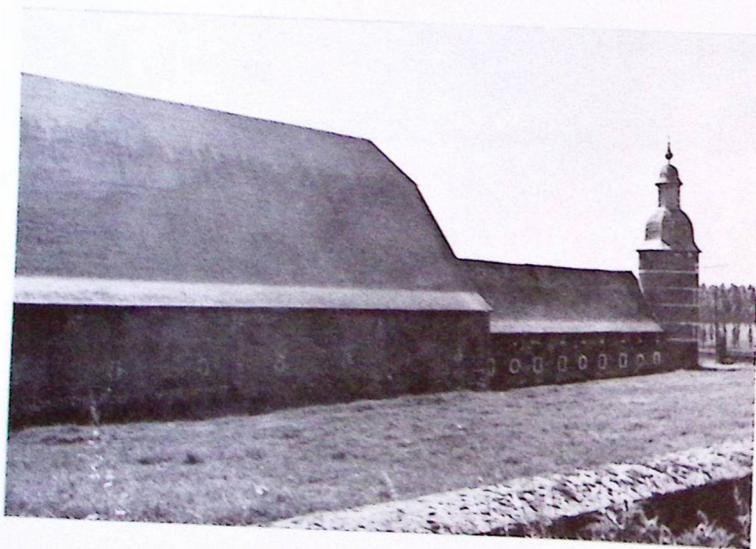
Ci-dessus : l'ancienne abbaye de Heylisssem à Opheylissem fut acquise, en 1962, par la Province de Brabant qui l'aménagea en Centre de la Jeunesse et de la Culture. Le parc, d'une vingtaine d'hectares, est ouvert au public tous les week-ends durant la belle saison.

Ci-contre : les anciennes carrières de grès de Dongelberg sont, aujourd'hui, domaine militaire.





En haut de la page : la Tombe d'Hottomont, tumulus gallo-romain, l'un des plus grands du pays. Il se dresse en bordure de la chaussée Brunehaut, antique et importante voie romaine qui relie Bavi à Tongres.



Ci-dessus : un aspect de la superbe Ferme de la Ramée, à Jauchelette. Cette ferme aux proportions impressionnantes fut une dépendance de l'ancienne abbaye de la Ramée.

tre eux, acquis par l'Etat, restent visibles en Brabant, à Glimes et Hottomont, notamment.

Nous ne nous attarderons pas, en raison de son caractère conjectural, au chapitre consacré aux Nibelungen. Le suivant, relatif à l'évangélisation de la Hesbaye, nous apprend bien des choses au sujet, notamment, de l'origine de la vénération particulière dont bénéficient, de la part de la population, certains célestes élus... dont les noms servent de déterminatifs à maints villages : Walhain-Saint-Paul, Saint-Jean-Geest, Nil-Saint-Martin, Mont-Saint-André, Tourinnes-Saint-Lambert, Thorembais-Saint-Trond...

Extrêmement intéressante est l'étude traitant des étapes d'évolution de la ferme seigneuriale hesbignonne et de son entrée, pivot architectural de son aménagement graduel entre le XIII^e et le XVIII^e siècle : « *Etonnante pérennité par conséquent d'un élément architectural qui, nonobstant la perte progressive de certaines de ses fonctions primitives, a résisté longtemps, en bonne partie vraisemblablement parce que — à l'instar des tours d'églises — il avait profondément pétri les mentalités et parce qu'il était resté, de ce fait, le symbole d'une position sociale et juridique que les siècles, les défaillances et les mutations n'ont jamais pu complètement estomper.* »

Les fermes hesbignones sont parmi les plus caractéristiques, avec celles du Condroz, de toutes celles, de types divers, qui s'élèvent dans nos différentes provinces. Et certaines associations réunissant des personnes curieuses — dans le bon sens du terme — et souvent érudites ont organisé des circuits avec visites de plusieurs de ces forteresses de la terre. De semblables initiatives devraient être encouragées parce qu'elles procèdent d'un tourisme intelligent et enrichissant.

Les visiteurs de la Hesbaye ne peuvent oublier les manoirs-fermes ni, par ailleurs, les châteaux — qui, malheureusement, sont rarement accessibles — ni — outre les maisons de notables et autres « belles » demeures, les presbytères... — les églises (dont beaucoup sont romanes et abritent des œuvres d'art de valeur) et les anciennes abbayes (Heylissem, la Ramée à Jauche-

lette,...). Mais, parcourant les campagnes, ils ne manqueront pas de s'arrêter devant ces oratoires champêtres ou ces « potales » qui au long des chemins, en bordure des carrefours, perpétuent la ferveur des générations éteintes et rappellent, aux hommes d'aujourd'hui, que le ciel est toujours au-dessus de leurs têtes.

Personnellement, nous avons apporté, à l'ouvrage collectif né de la volonté d'Emile Bouvier, une contribution qui met l'accent sur le pouvoir inspirant de la terre hesbignonne. Parmi les quatre écrivains sommairement présentés, l'un est du Brabant : Désiré-Joseph d'Orbaix. Ayant vu le jour à Thorembais-les-Béguines, décédé à Uccle durant la dernière guerre, celui-ci s'est principalement consacré à décrire le paysage — au moyen de mots trempés dans la couleur ! — et à romancer ses souvenirs d'enfant et de jeune homme. L'anecdote a beaucoup de place dans ses écrits en prose. Il a su, fort heureusement, la dégager de ses circonstances et lui conférer, de la sorte, un rôle de témoignage fort efficace, éclairant la mentalité du villageois du début de ce siècle. La Hesbaye brabançonne possède d'autres écrivains — dont, près de nous, Louis Daubier, Robert Van Orle, etc. — mais nombre de ceux-ci semblent se méfier d'un « régionalisme » qui n'est cependant rétrécissant que s'il perd l'homme de vue. Qu'on n'oublie pas que les auteurs les plus célèbres, sauf exception, s'appuyent tous sur un terroir et qu'il n'est finalement possible d'atteindre l'universel qu'en partant d'un petit coin du vaste monde !

Nous n'avons pu donner, ici, qu'un vague reflet des très attachants *Visages de la Hesbaye* qu'Emile Bouvier, avec l'aide de savants et de chercheurs, propose à l'attention de tous ceux — touristes en particulier — qui ont le souci, lorsqu'ils abordent une région, de la profondeur. Laissons à d'autres le plaisir superficiel de tout regarder mais de ne rien voir, de ne rien pénétrer et de rester identiques après comme avant !

(1) Editions ETC, rue Rogier, 14, 7500 Tournai. Un volume relié, cartonné, de 336 pages avec 457 illustrations en noir et blanc. Prix : 1.050 F port compris (Editions ETC, c/o M. Emile Bouvier, adresse ci-dessus) ou 1.200 F (en librairie).



En Hesbaye principalement, l'habitat rural a fait l'objet de soins trahissant tout à la fois le souci de la durée et de la simple et noble élégance comme en témoigne le corps de logis de la ferme de Cocquiamont à Thorembais-les-Béguines (en haut de la page).

Ci-dessus : le style roman est particulièrement bien représenté en Hesbaye brabançonne. L'église Saint-Sulpice, à Neerheylissem, en est un magnifique exemple.

Une ancienne Cense Abbatiale à Jette

par Gladys GUYOT,
religieuse du Sacré-Cœur à Jette

L'ACTUELLE clinique Titeca, au n° 341 de l'Avenue de l'Exposition Universelle à Jette, occupe l'emplacement d'une ferme abbatiale, appelée **Brouwerije** ou **la Brasserie** dans les documents de la fin du XVIII^e siècle. La charte de 1112 indique que le fondateur temporel du monastère, le seigneur Onulph de Wolvertem, lui avait donné 14 bonniers de son alleu avec une **cambam** (brasserie) et ses dépendances ainsi que l'alleu du moulin à eau, situé sur le Molenbeek, derrière la rue Dupré. Mais la brasserie en question a-t-elle toujours été au même endroit, à près de 2 km du moulin ? Il est difficile de le préciser à cause de la perte des cartes figuratives de l'abbaye. En tout cas, une carte du XVIII^e siècle indique

clairement un étang assez étendu devant des bâtiments en carré, que l'on voit, en réduction sur celle de Ferraris (1778). Cette situation correspond à la description qui en est faite sur l'affiche de vente des biens nationalisés par la République Française en 1796. La cense (**pachthof**), **la Brasserie**, aux bâtiments en briques et chaux « recouverts d'ardoises, tuiles et paille », derrière un étang, formait l'angle de la chaussée de Wemmel (Avenue de l'Exposition) et de « la drève de l'abbaye allant au chemin de Zellik ». Elle comprenait alors 33 bonniers, un journal, 54 verges, de champs, prairies et verger. Elle était louée à Michel Moerenhoudt, échevin de Jette, d'une ancienne famille locale, et dont les parents l'occupaient déjà.

Le bail avait pris cours à la Saint-André (30 novembre) 1788 pour une durée de 12 ans à 935 florins l'an, la moitié des fruits du verger cueillis par deux hommes, un à charge de l'abbaye, l'autre du fermier. Celui-ci devait également fournir une corvée d'un chariot à quatre chevaux, payée 4 florins par charroi et s'acquitter des aides et subsides, impôts de l'époque. Le prix du bail comprenait celui de 4 bonniers sur le **Cappelevelt**, le long de la chaussée et « la pépinière au chemin neuf pour aller à Relegem ».

La cense fut vendue le 9 frimaire an V (29 novembre 1796) pour 38.040 livres à Pierre van Cutsem, négociant à Bruxelles, mandataire du « citoyen Chrétien



Jette : dans le parc de l'actuelle propriété Titeca, l'épaisseur et la hauteur de certains arbres font supposer qu'ils existaient déjà du temps de l'abbaye de Diligem.

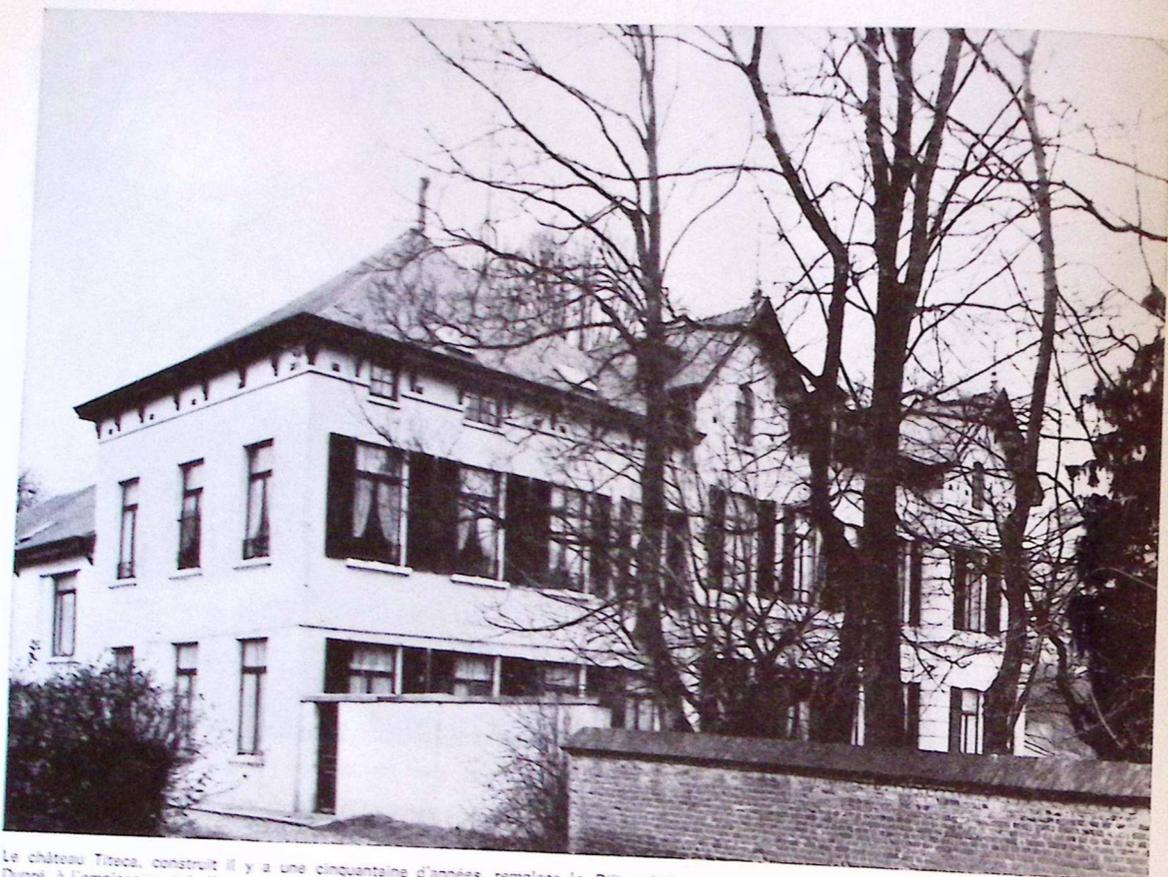
van Cutsem, ci-devant religieux du prieuré (des Augustins) de Bethléem à Herent, et de Henry van Haelen, ex-frère alexien de Bruxelles ». L'affiche ajoute que « les bâtiments exigent quelques réparations ».

Comme d'autres religieux chassés de leur couvent, ces derniers avaient probablement acquis la cense pour avoir un toit et un moyen de subsistance en attendant des « jours meilleurs ». Mais voyant la situation se prolonger, ils revendirent la ferme, à une date que nous ignorons, à Pierre-Joseph Dupré, fils de l'ancien propriétaire du **Kroon**, « maison de plaisance », située au parc Garcet actuel, entre l'église et la Maison communale de Jette. Dupré avait succédé à son père en qualité de drossard de la

seigneurie de Jette-Ganshoren-Hainme-Relegem et Bever, et reconnu comme tel par les autorités françaises jusqu'au 24 juillet 1795. A cette date, il fut nommé agent national de la municipalité de Jette pour quelques semaines, jusqu'au 12 septembre 1795. Dans la suite, on ne trouve plus son nom dans les documents officiels de la commune car il exerça la charge notariale à Bruxelles jusqu'en 1835. Cette fonction lui permit à lui et à sa famille d'augmenter son patrimoine foncier à Jette et de transformer l'ancienne cense en une « maison de plaisance », dès lors dénommée **Diligemhof**. Le 21 février 1799, une tornade orageuse sévit de Jette à Vilvorde semant la panique sur son passage et causant de nombreux

dégâts. Le toit de la grange du **Diligemhof** fut soufflé, comme « je l'ai vu après », écrit le chanoine Heylen, de Grimbergen, de même celui de la grange de l'**Osseghemhof** à la limite de Jette, sur la commune de Laeken.

Depuis 1810 au moins, le notaire Dupré était chargé de la vente « de la ci-devant abbaye de Diligem », c'est-à-dire de la demeure abbatiale qui en restait, maintenant appelée « château », en face du sien. Une affiche dans **L'Oracle**, du 15 mars 1810, la décrit et indique en finale : « S'adresser pour les conditions chez le notaire Dupré, Montagne des Oratoires à Bruxelles ». L'acquéreur ayant fait faillite, Dupré acheta l'abbatiale et ses dépendances, en tout 16 hectares, 30 ares, 10 centiares pour



Le château Titeca, construit il y a une cinquantaine d'années, remplace le Diligemhof, maison de plaisance, édifiée par le notaire Pierre-Joseph Dupré, à l'emplacement de l'ancienne cense abbatiale

32.600 francs, le 29 août 1812. Ne désirant pas la garder, d'autant plus qu'il n'avait pas d'enfant, il la revendit en 1826.

Entre-temps, la veille de la bataille de Waterloo, donc le 17 juin 1815, un épisode caractéristique s'était déroulé au Diligemhof, narré par un témoin oculaire. Des soldats du régiment du duc de Brunswick étaient cantonnés à Jette où ils furent reçus comme des libérateurs de l'oppression étrangère. Tout le monde était excité contre les Français et fêtait les militaires. Il y eut bal au quartier de Diligem, dans une vaste

grange, là où se trouve « le château de M. Dupré ». Comme on demandait à un officier pourquoi les soldats s'adonnaient ainsi à la joie, il répondit : « Laissez-les encore s'amuser, demain ce sera autre chose ». Effectivement il en fut ainsi. Au milieu des danses, à 2 h 30 du matin, retentit l'appel de la trompette. Les soldats se rassemblèrent en courant dans le cimetière — alors autour de l'église Saint-Pierre située à l'endroit du parking actuel — et on leur distribua des « masettes » ou petites pâtisseries, puis ce fut le départ pour Waterloo. On raconte

qu'un des « Brunswijkers », cantonné au quartier Essegem, y laissa son manteau, promettant de venir le rechercher. Il ne revint jamais, son régiment fut parmi les premiers à se battre contre les troupes napoléoniennes. Tous se défendirent héroïquement et leur chef, le duc de Brunswick, fut tué dans la bataille.

La clientèle du notaire Dupré était diverse et en général assez « huppée ». Le 18 juillet 1816, comparut devant lui « Philippe-Auguste, comte d'Ornano, lieutenant-général au service de la France, séjournant à Bruxelles, rue

Royale 181, en la maison de M. Cattoir, pour instituer comme mandataire général et spécial son frère, Michel Ornano, dans la succession de son père, décédé en Corse, afin de recueillir sa part ». Le 7 septembre suivant, le notaire et son clerc assistaient en qualité de témoins au mariage religieux, à la collégiale Sainte-Gudule, du même comte Philippe-Auguste avec la « veuve » Marie Walewska, née Leczinska. Ancienne maîtresse de Napoléon Ier, elle avait eu de lui Alexandre « Walewski », futur ambassadeur de Napoléon III. Le ménage vécut à Liège, mais elle mourut à Paris, de la tuberculose, en 1817, à 28 ans, laissant trois fils de trois pères différents.

Le cadastre de 1832 décrit le Diligemhof reconstruit comme « een lusthuys, sterck en goed gebouwd ». A sa mort sans héritier direct, le notaire laissa ses biens jettois à son neveu, Pierre-Edmond (1812-1892) et à sa femme, Suzanne Evenepoel (1834-1921). Ce ménage Dupré eut, outre un fils resté célibataire, Pierre-Victor (1863-1936), plusieurs filles dont trois moururent jeunes. La seule survivante, Henriette-Marie (1864-1943) épousa le notaire royal, Adhémar-Edmond-Prosper Morren (1860-1931), dont la famille avait été propriétaire de l'ancienne demeure abbatiale jusqu'en 1898. Madame Morren-Dupré et son fils Edmond, notaire de 1929 à 1966, vendirent le Diligemhof, en 1922, au docteur Titeca qui l'aménagea en clinique.

Si les anciens bâtiments ont été remplacés par des modernes, le parc, dû au notaire Dupré, n'a guère changé. La pièce d'eau de la ferme est devenue un étang romantique avec une grotte et un îlot, ombragé par de beaux hêtres, marronniers et saules pleureurs que l'on retrouve d'ailleurs dans toute la propriété. La grandeur et l'épaisseur de quelques hêtres pourpres font supposer qu'ils existaient peut-être déjà du temps de l'abbaye. La clinique a l'aspect d'une grande villa, datant d'une cinquantaine d'années et présentant ainsi un aspect un peu vieillot. Le charme inhabituel qui se dégage d'un tel

bâtiment est encore accentué par le long mur de briques, clôturant l'ensemble. Il fait de ce parc, d'environ 4 hectares, une oasis de verdure et de paix malgré sa proximité d'une route très fréquentée.

A l'extrémité de ce mur, mais faisant corps avec la propriété Titeca, une maison blanche et basse au toit en tuiles

siècle. Ils menaient naguère en pleine campagne vers le Laerbeekbos. L'implantation de l'hôpital de la V.U.B. a rompu partiellement le charme de ce site pittoresque et menace encore davantage son avenir.

BIBLIOGRAPHIE

Necrologium Diligemensis, édit. J. Lavalleye, in *Analecta Praemonstratensia*, t. II, 1926.



Jette : en bordure de l'avenue de l'Exposition, cette pittoresque maisonnette basse, située à un des angles de la propriété Titeca, est le dernier vestige du Jagerke, auberge-relais bien connue des vieux Jettois.

rouges contraste avec les buildings qui lui font face. Elle est le dernier vestige du Jagerke, auberge-relais bien connue des anciens Jettois, et où l'octroi de la chaussée de Diligem-Wemmel a été perçu jusque vers 1860. L'œil-de-bœuf qui surmonte la porte d'entrée à gauche témoigne du souci esthétique des gens d'autrefois.

La drève de Diligem et la rue de Relegem sont deux anciens chemins de terre, pavés de gros moellons inégaux du XIXe siècle ou du début du XXe

A.G.R.A. Ecclési, n° 6971, fo 1-2.

A.G.R. Vente Dom. Nationaux - Affiche 9, n° 3.

A.G.R. Notariat du Brabant, 17.179, n° 144.

A.G.R. Notariat du Brabant, 30.042, n° 328.

A.G.R. Cadastre, n° 821.

Bibl. R¹ Périodiques - Journaux Belges, 220.

A. Abb. Grimbergen, cl. II, n° 39.

G. Guyot, Le quartier abbatial de Jette-Diligem, in *La Maison d'Hier et d'Aujourd'hui*, n° 24, 1974, p. 42-65.

C. Bronne, Hommes de cœur et femmes de tête, p. 169, Bruxelles, 1958.

L. Genin, L'ensemble Jette-Ganshoren 1792-1814, p. 340.

Promenades à Hoeilaart

la « Vijverwandeling »

(Promenade des Etangs)

et

la « Dennenwandeling »

(Promenade des Sapins)

par Bert VAN KERCKHOVE
(adaptation française de J. de KEMPENEER)

Hoeilaart, dont le nom désigne un site élevé, boisé et marécageux, comme on peut le faire dériver de l'appellation « Holar » en 1185. Ce « laar » en Soignes, déjà habitée durant la période néolithique, se composait alors de Gallo-Romains qui y érigeaient, au deuxième siècle, un autel en l'honneur des « Matronae Cantrustehiae ».

Au moyen âge, ce fut un fief des ducs de Brabant et « Holar » formait conjointement avec la seigneurie de Ter Heyde, une paroisse dont l'église fut construite à la fin du XII^e siècle. En 1304, le duc Jean II fonda ici un ermitage qui se développera jusqu'à devenir l'important prieuré de Groenendaal auquel se rattache le nom du grand mystique flamand, Jean de Ruusbroec. Hoeilaart fut fréquemment agité par les guerres et pillages, à tel point que les périodes de calme et de repos furent rares.

Sous la révolution française, la forêt de Soignes servit de refuge aux soldats de Charles de Loupoinne. L'année 1796 connut la fin du prieuré de Groenendaal.

« Hoeilaart » était un village de cultivateurs, ouvriers forestiers, artisans et commerçants. Comme dans tous les villages flamands, la majorité de la population vivait également ici dans la pauvreté. Une pauvreté qui fera cependant subitement place à la richesse lorsque, vers 1870, les habitants de Hoeilaart suivirent l'exemple de leur concitoyen Félix Sohie et cultivèrent des raisins sous serres. Félix Sohie avait construit sa première serre en 1865. Plus tard, Hoeilaart comptera plus de 13.000 serres et portera le surnom de « cité de verre ».

Des difficultés d'ordre économique et sociologique, commencées en 1962, amenèrent une récession constante dans la culture de la vigne. Ainsi commença aussi une nouvelle période pour cette commune du Brabant en bordure de la magnifique forêt de Soignes. Un nouvel avenir s'ouvre désormais à Hoeilaart, qui est en voie de devenir une commune où l'habitant aussi bien que le touriste trouvent le repos dans la nature.

Et où il est agréable de se promener.

Le Syndicat d'initiative local a tracé deux itinéraires touristiques qui ont été balisés par la Fédération Touristique du Brabant et l'administration communale de Hoeilaart.

Ce sont la « Vijverwandeling » (Promenade des Etangs) et la « Dennenwandeling » (Promenade des Sapins). Ces deux promenades sont délimitées par des panneaux de couleur verte. Les

points de départ et d'arrivée se situent à la « Gemeenteplein ». La « Vijverwandeling », ainsi appelée, parce qu'il n'y a pas moins de seize étangs le long du parcours, a une longueur d'environ 13 km et montre la forêt au promeneur comme une typique forêt de hêtres. Il y a tant à découvrir et à admirer le long de ce sentier que l'on pourrait facilement en faire une excursion d'une journée entière.

La « Dennenwandeling », longue d'environ 6 km, montre au touriste un autre aspect de la forêt. Une grande partie, en effet, de ce chemin court entre les bois de sapins du Kerrenberg.

Quelques conseils pratiques : respectez la nature, n'arrachez pas de plantes, laissez les fleurs à leur place afin que chacun puisse en jouir. Laissez votre chien, tenez celui-ci en laisse. Sachez qu'il est interdit d'allumer un feu dans la forêt et soyez prudent lorsque vous jetez un mégot de cigarette. Enfin, par mauvais temps, portez des chaussures ou sandales solides. Sans quoi, vous rentrerez chez vous avec des pieds mouillés.

LA « VIJVERWANDELING » PROMENADE DES ETANGS

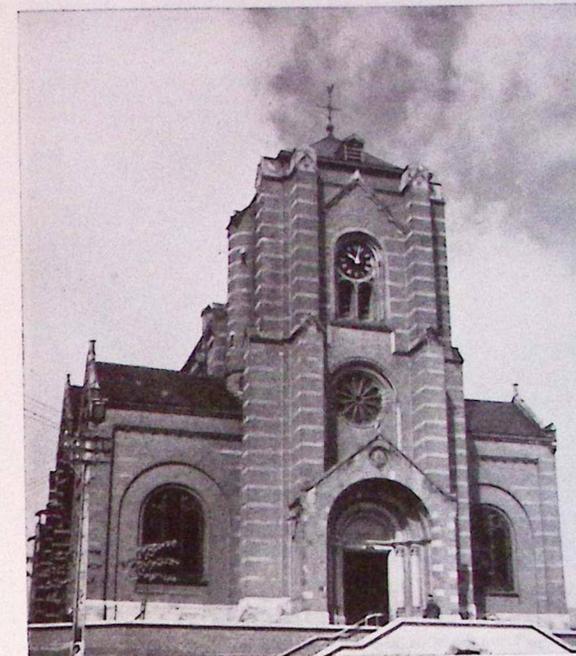
A la « Gemeenteplein » l'église néo-romane, dédiée à saint Clément, est un édifice imposant. Avec sa tour inachevée et ses grandes dimensions, cette bâtisse ne peut que retenir l'attention. Elle fut érigée en 1874, d'après les plans de l'architecte limbourgeois Herman Jaminé. Elle est une production typique d'un temps où la construction des églises était devenue une entreprise où les dimensions et le choix des matériaux devaient également refléter la prospérité de la paroisse. Quant à l'intérieur, le visiteur est frappé par les hautes voûtes dénudées et les massives colonnes qui les supportent. Les vitraux du chœur proviennent de l'atelier parisien de E. Dideron. Les orgues, datant de 1890, sont de E. Kerkhoff, de Bruxelles. Dans la chapelle latérale, dédiée au bienheureux Jean de Ruusbroec, un tableau du XVII^e siècle représente cet écrivain mystique méditant sous un tilleul. En dehors de deux jolies statues en bois, il ne reste que bien peu de l'ancien patrimoine artistique. Lors de l'entrée des troupes

de Louis XIV, tout le trésor de l'église avait été transféré, par mesure de sécurité, dans une maison près de la Grand-Place de Bruxelles. Toutefois, le bombardement de la ville, le 13 août 1695, par le maréchal de Villeroy, réduisit le centre de celle-ci en un tas de débris, de sorte que les argenteries, les ornements liturgiques et missels, ainsi qu'une importante partie des archives de l'église de Hoeilaart furent anéantis par l'incendie.

En 1870, lors de la démolition de l'ancienne église dont les parties les plus anciennes dataient du XII^e siècle, on trouva dans ses fondations un reste d'un autel gallo-romain du II^e siècle. Un bloc de pierre, fort endommagé, portait l'inscription suivante : MATRONIS / CANTRUSTEI / HIABUS / C. AP / PIANUS PAR (ER) N / VS / Pro SE (ET) SUIVS L (ibens) M (erito), ce qui veut dire : « Caius Appianus Paternus bénit (cet autel) volontairement et légitimement pour soi et les siens aux Matrones Cantrustehiae Ces « Matrones », d'origine germanique, étaient des déesses-mères, généralement au nombre de trois, invoquées comme protectrices de la terre, de la moisson et du bétail.

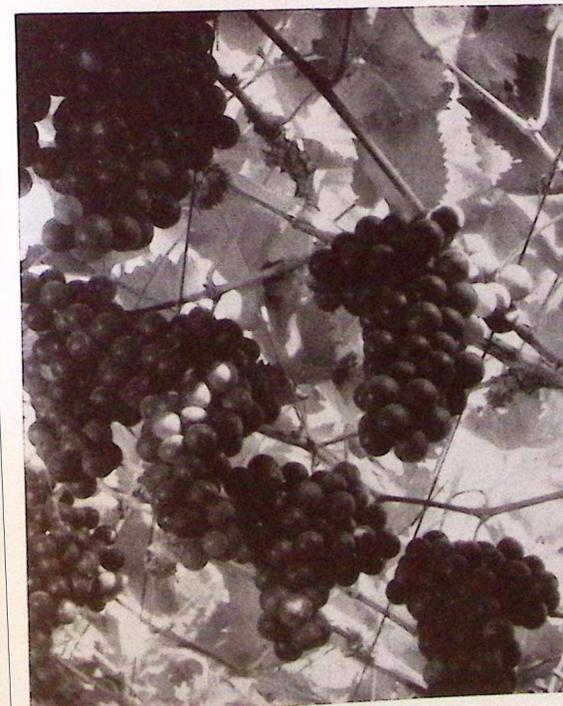
Cet autel semble prouver l'existence d'un « fundus » gallo-romain et l'on peut également supposer que la première église fut construite à l'endroit où s'élevait un temple païen. Une reproduction de cet autel se trouve au musée local ; quant à l'original, il est toujours conservé aux Musées d'Art et d'Histoire, à Bruxelles.

Vis-à-vis de l'église, on remarque le buste de Félix Sohie, œuvre du sculpteur hoeilaartois, Raymond Degryse. Félix Sohie est le pionnier de la culture commerciale des raisins sous serre dans notre pays. Il naquit à Hoeilaart, en 1841, et y mourut en 1921. Muni d'un diplôme de l'Ecole d'Horticulture de Vilvorde, il avait été engagé comme jardinier chez le baron de Peuthy, au château de Huldenberg, où il eut à s'occuper, entre autres, d'une petite serre à raisins. Il lui vint à l'idée que la vente de raisins et de légumes en caisses pouvait devenir une affaire lucrative et c'est ainsi qu'avec ses frères François et Guillaume il construisit en 1865, au « Berg » à Hoeilaart, sa première serre à raisins. En 1866, les Sohie possédaient déjà onze serres. Au cours de la même année, ils inventèrent et firent placer dans leurs serres un système de tuyaux en terre-cuite pour le chauffage. Les pre-



L'église néo-romane dédiée à saint Clément.

Les raisins de serres : un fruit succulent et de qualité supérieure.



mières variétés de raisins cultivées par les Sohie étaient le Frankenthal et le Chasselas de Fontainebleau. En 1890, ils arrivèrent à cultiver une variété tardive, le Colman.

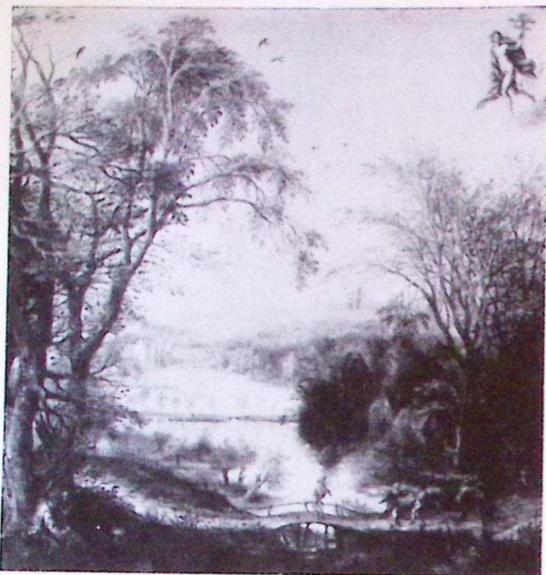
Ce n'est que vers 1870 que les Hoeilaartois imitèrent l'exemple de Félix Sohie. A Overijse, ce ne fut qu'en 1887 que la première serre fut bâtie par les frères Danhieux. A partir de 1900, la culture de la vigne connut une extension toujours croissante dans la vallée de l'Jse. En 1910, Hoeilaart comptait déjà 5.176 serres. Vers la fin des années 50, on en était arrivé à plus de 13.000.

A juste titre Hoeilaart était désigné comme la « cité de verre ». A cause de difficultés d'ordre économique et sociologique issues de la concurrence étrangère, l'augmentation du prix des matières premières, le vieillissement des producteurs et, à défaut de successeurs dans les entreprises, une récession constante eut lieu dans la culture de la vigne. Depuis 1962 un grand nombre de serres disparurent. En 1973, le nombre de serres était descendu jusqu'à 5.800, réparties entre quatre cents entreprises. Selon l'estimation de la Fédération des Communes de Tervuren en 1976, le nombre de serres exploitées s'élève à 4.425. Les principales variétés cultivées de nos jours sont le Royal bleu foncé et le Colman bleu bronze. Le Muscat et le Canon-Hall blancs ainsi que le Frankenthal, Ribier et Léopold III bleus se présentent en moindres quantités.

Par la rue Joseph Joly, on atteint le parc communal avec le grand étang du château et le petit étang, le « Spiegeltje » (Petit Miroir). Puisque le chemin de retour passe également par ici, nous prendrons bientôt la peine de visiter le château et le « Hof Ter Heyde ».

A partir de la « Vlaanderveldlaan », appelée aussi communément « De Dreef », on bénéficie de jolis coups d'œil sur Hoeilaart. Il n'y a guère, on voyait sur ces coteaux des centaines de serres. La réverbération de la lumière solaire sur ces milliers de vitres donnait l'illusion d'une « mer de vitres ».

Vous aurez certainement déjà remarqué dans nombre d'entreprises viticoles un petit écriteau avec l'inscription : « raisins à vendre ». Nous vous suggérons non seulement d'acheter de ces raisins mais de demander au producteur de vous laisser visiter son entreprise. C'est avec une réelle fierté qu'il vous dira quelle somme de connaissances, d'expérience et de capacité professionnelle il faut posséder pour la culture de ces savoureux



Denis Van Alsloot : « Le prieuré de Groenendaal » (1612).

vérités, des artistes et des hommes de science trouvèrent la tranquillité et le repos nécessaires. De tout temps, la forêt fut une source abondante d'inspiration pour les artistes. La richesse de ses tonalités se retrouve notamment dans les tableaux de Bernard Van Orley, Pierre-Paul Rubens, Denis Van Alsloot et Jean Breughel de Velours. Au XIX^e siècle, « l'École de Tervuren » prit naissance, avec Hyppolite Boulenger comme figure centrale. Richard Viandier et Isidore Verheyden, deux artistes-peintres, qui résidèrent à Hoeilaart, s'inspirèrent, dans la plupart de leurs toiles, de la forêt de Soignes.

La littérature néerlandaise nous offre de splendides descriptions de la forêt. Jan Van Boendaele et Jean de Ruusbroec lui consacrent plusieurs pages. Le livre « Het Gevecht met de Engel » (Le Combat avec l'Ange) de Herman Teirlinck se déroule entièrement dans et autour de la forêt. Albe publia un ensemble de poèmes sous le titre « Groenendaalse Clausuren » et une importante partie de la poésie de Karel Van de Woestijne est également visiblement inspirée de la forêt de Soignes. Pour la littérature française, nous citerons surtout Sander Pierron, dont l'œuvre maîtresse « Histoire de la Forêt de Soignes » fait autorité dans tous les milieux.

Durant la Guerre des Paysans, en 1798, la forêt de Soignes fut le refuge des « brigands » commandés par Charles Jacquin dit de Loupoigne. Aux confins de la forêt, dans la plaine de Waterloo, l'empereur Napoléon fut battu en 1815. Défrichée en majeure partie durant les siècles précédents, appauvrie par l'empiètement agricole, dévastée par les armées occupantes, la forêt de Soignes avait encore, au XVIII^e siècle, une superficie de 12.000 Ha. C'est surtout à partir de 1736, sous la domination autrichienne, que s'opéra le reboisement sur grande échelle, au moyen de hêtres. Mais, plus tard, la forêt fut à nouveau mutilée. Napoléon ordonna l'abattage de 22.000 gros arbres pour la construction de sa flotte navale. La « Société Générale des Pays-Bas pour le développement de l'Industrie », qui reçut, en 1822, du roi Guillaume I^{er} l'administration de la forêt, en lotit pas moins des deux tiers, qui furent convertis en terres de culture. Les 4.300 Ha, qui restèrent, furent acquis, en 1843, par l'Etat belge.

Malgré le classement comme site, en 1959, de la forêt, cette mesure administrative ne put éviter que des centaines d'arbres



Le Bienheureux Jean de Ruusbroec, en extase à Groenendaal, d'après une gravure parue dans une édition de Plantin, en 1623.

de chevaux y sont organisées. Ce sont surtout des concours de steeple-chase. Le « Grand Prix » se dispute annuellement le jour de l'Ascension. C'est toujours un spectacle sensationnel.

Au « Pastoorsweg » (Sentier du Curé), un panneau sculpté, en bois, par l'artiste brabançon, Bert Vanden Broeck évoque la chapelle de Lorette, d'après une gravure de 1649. A ce propos, une légende rapporte que le prieur, Jean de Ruusbroec, avait disparu un certain jour de son couvent. Ses confrères le retrouvèrent, la nuit, au pied d'un tilleul, environné d'une lumière prodigieuse. Cet arbre considéré comme miraculeux fut, durant des années, vénéré par les religieux. Vers 1500, il fut remplacé par un jeune tilleul et, en 1622, l'infante Isabelle fit bâtir dans ses parages une chapelle. En 1910, un archéologue en découvrit les fondations.

Il ne subsiste, hélas, plus grand chose de l'ancien prieuré de Groenendaal, de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Au « Ruusbroecweg » (Chemin J. de Ruusbroec), on remarque encore un vestige de leur église conventuelle, transformé en grange, et une petite maison datée de 1743. Le logis du prieur, une bâtisse de style classique, de 1794, a été transformée, de manière moins esthétique, en restaurant. A la « Duboislaan » (Avenue Dubois) se trouvent encore des parties du mur d'enceinte du couvent et d'une voûte de cave.

Les origines du prieuré de Groenendaal remontent à 1304. Le 21 août de l'année précitée, Jean II, duc de Brabant, offrit à Jean van den Bosch une terre et une maison pour y vivre en ermite. En 1343, deux chanoines et un chapelain de Sainte-Gudule, à Bruxelles, vinrent s'installer dans l'ermitage de Groenendaal. Ce furent Jean Hinckaert, Francon de Coudenberg et Jean de Ruusbroec.

Autour d'une petite église, consacrée en 1345, se forma une communauté qui, en 1349, s'affilia à l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin. En 1402, Groenendaal, conjointement avec d'autres couvents augustiniens brabançons, s'affilia au chapitre de Windesheim. Mais la terre qu'avait offerte le duc Jean III, en 1343, ne suffisait plus à la communauté sans cesse croissante. Wenceslas et Jeanne, ducs de Brabant, agrandirent considérablement le domaine du prieuré, en 1378. En même temps, ils

raisins brabançons.

Après une brève promenade à travers l'un de ces riants quartiers de villas, nous arrivons dans la forêt de Soignes, l'une des plus belles et vastes forêts de hêtres en Europe.

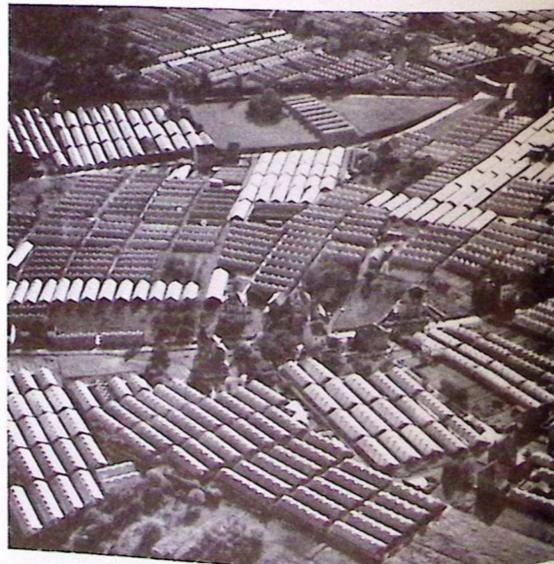
Des 4.383 Ha que la forêt de Soignes occupe, 1.183 Ha se trouvent sur le territoire de Hoeilaart. La région de Soignes était déjà habitée par l'homme préhistorique comme en témoignent les outils de pierre et les flèches taillées qui y furent trouvés en plusieurs endroits. Un certain nombre de ces objets sont conservés au musée local. Les Romains mutilèrent pour la première fois la forêt de Soignes lorsqu'ils prirent les grandes quantités de bois nécessaires à l'aménagement de leurs chaussées.

A partir du XII^e siècle, la forêt de Soignes devint la propriété des ducs de Brabant. Elle constituait pour eux non seulement une riche source de rentes mais aussi un domaine de chasse exceptionnel. Régulièrement de splendides chasses y furent organisées. Leur faste atteignit son apogée sous le règne de l'empereur Charles Quint. Elles ont été immortalisées dans la superbe série de douze tapisseries, désignées sous le nom de « Les Belles Chasses de Maximilien » et furent dessinées par Bernard Van Orley (1488-1541). Elles sont conservées au musée du Louvre, à Paris. Sur la tapisserie représentant le mois de septembre, on remarque, à l'arrière-plan, le côté Est du prieuré de Groenendaal.

Une chasse organisée à Groenendaal, en 1556, ne réunit pas moins de sept souverains. Ce qui est certainement un événement mémorable. Il s'agit de Charles Quint, Philippe II, les reines Eléonore et Marie, l'archiduc Maximilien d'Autriche et Mulley-Assam, roi de Tunisie. Ils se seraient reposés ensemble, dans le jardin du prieuré, sous un grand chêne. Par la suite, on fit mention du « chêne des sept couronnés », et celui-ci est même indiqué sous cette appellation sur les plans du couvent.

La forêt de Soignes fut aussi un lieu de prédilection pour de nombreuses communautés religieuses. Pensons à l'abbaye de la Cambre à Ixelles, au Val-Duchesse, au prieuré de Groenendaal, à Hoeilaart même. Ces communautés furent des centres d'art et de culture, de vie religieuse intense et de renouveau spirituel, dont le rayonnement s'étendit bien loin au-delà des limites du Brabant. Ce furent des oasis de silence et de paix, où des sou-

Il n'y a guère, la cité de verre comptait encore plus de 13.000 serres.



vinrent encore à disparaître pour l'aménagement d'autoroutes et que divers projets constituent encore de nos jours une menace pour l'intégrité de notre sylvie sonienne.

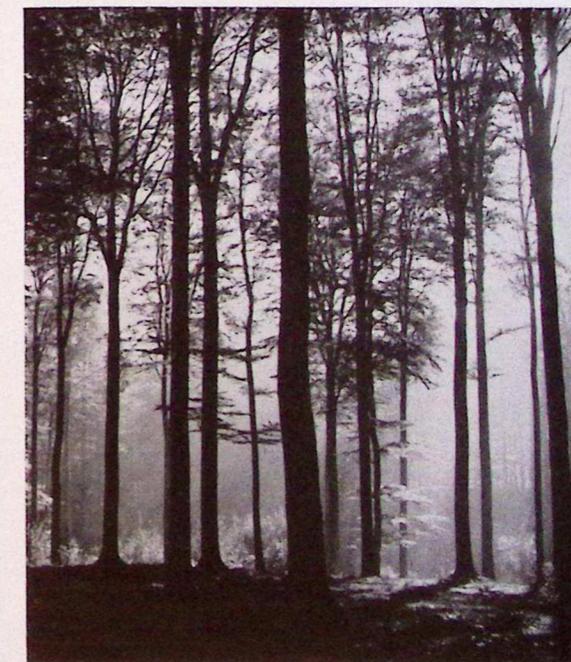
La forêt de Soignes est une typique hêtraie. 80 % des arbres y sont, en effet, des hêtres, 10 % des chênes et 10 % des conifères. Afin d'assurer régulièrement un rajeunissement de ces arbres, on procède, généralement tous les huit ans, à une éclaircie, de sorte que les meilleurs arbres reçoivent assez d'espace pour se développer normalement. Comme la nature du sol réagit défavorablement sur une sorte unique de hêtres, on plante, entre ceux-ci, d'autres variétés d'arbres, notamment des érables, des ormes, des tilleuls, etc. Les massifs de conifères, situés surtout sur le flanc sud, sur des terres moins fertiles ou plus sablonneuses, restent conservés comme tels.

Les cerfs, loups et sangliers qui jadis peuplaient la forêt ont fini par disparaître. Comme gros gibier, il ne reste plus que le chevreuil. Lièvres et faisans se raréfient également parce que les champs environnants, où ils cherchent leur nourriture, disparaissent à leur tour. Il y a cependant encore beaucoup de renards et de lapins. Sans beaucoup de peine, vous verrez des corbeaux, des pies, des geais, des merles, des sansonnets, des grives. On distingue aussi de plus petits oiseaux, tels des mésanges, des pinsons, des rouges-gorges, etc...

Si la forêt de Soignes possède une grande valeur au point de vue biologique, elle est surtout, pour la plupart des visiteurs, un lieu de promenades par excellence. Chaque saison présente cette forêt sous un autre aspect, toujours passionnant à découvrir. De superbes drèves et d'étroits sentiers sinueux nous conduisent à travers l'une des parties les plus pittoresques et historiques de la forêt.

Les hêtres de la « Koude Dell » (Vallée Froide) ont de 150 à 200 ans d'âge. Au début du chemin, à gauche, se remarquent des sapins Douglas et Tauga. Dans la « Kruisochtendreef » (Drève des Croisades), à droite, nous aurons une bonne idée du rajeunissement de la forêt. Cette drève nous conduira à la chaussée de Mont-Saint-Jean. Pour traverser cette autoroute de la manière la plus prudente, il est préférable d'emprunter le petit tunnel au parking. Du côté opposé se trouve l'hippodrome de Groenendaal. Durant toute l'année, sauf en janvier, juillet et août, des courses

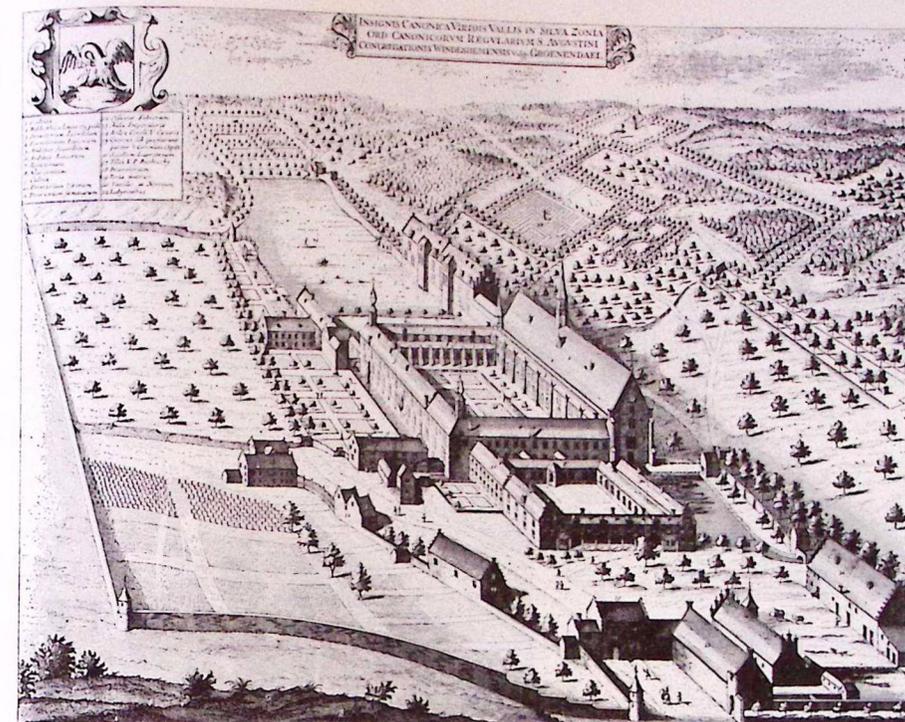
Dans la Forêt de Soignes.





La ferme du Prieuré de Groenendaal, convertie de nos jours en musée de la forêt.

XVIII^e siècle, ornent l'église Saint-Pierre, à Wezembeek-Oppe. Quant aux magnifiques stalles de chœur, elles font mainte parti du mobilier de l'église Notre-Dame, à Vilvorde. Il s'agit d'une partie des stalles baroques, exécutées en 1663. Suivons le « Kloosterweg » (Chemin du Monastère) avec, à droite le « Kasteelvijver » (Etang du Château) jusqu'à la chapelle Saint-Corneille. Ce petit oratoire rustique, bâti vers 1870, forme, avec les trois tilleuls qui l'entourent, un petit coin pittoresque. On y rendait, jadis, en pèlerinage afin d'obtenir la guérison de maladies, telles la fièvre et l'épilepsie. Si la fatigue se fait sentir c'est un endroit idéal de repos. Par la « Lange Staartdreef » (Drève de la Longue Queue), « Haecken-Staekendreef » (Drève Haecken-Staecten) et la « S2 Corneliusdreef » (Drève Saint-Corneille), on arrive à l'un des endroits les plus giboyeux de la forêt de Soignes : le « Ketteldelle » et la « Palissadenvallei » (Vallon des Palissades). C'est un cadre magnifique pour s'y promener. Les divers petits ruisseaux qui se forment dans ces vallées se jettent dans le grand étang « Ganzepootvijver » (Etang de la Patte d'Oie), appelé ainsi parce qu'il a la forme d'une patte d'oie. C'est tout près de cet étang, que l'IJse prend sa source. Celle-ci fournit l'eau à 18 étangs sur le territoire de Hoeilaart. En face du « Ganzepootvijver » il y a une grande prairie de jeux. Par temps ensoleillé, elle fourmille de monde. Ici se trouvent aussi une dizaine de tables permettant le pique-nique. La « Vijverwandelung » (Promenade des Etangs) continue par « Kloosterweg » (Chemin du Monastère), avec, à gauche, l'étang de pêche, où les pêcheurs peuvent s'adonner à leur sport favori. Près de la chapelle Saint-Corneille, où nous sommes déjà passés précédemment, nous tournons à gauche. Au bord du « Kasteelvijver » (Etang du Château), le Vlaamse Toeristenbond a fait placer, en 1953, un banc, permettant de se reposer, pour commémorer le maître des mystiques thiois, Jean de Ruusbroec. D'après sa biographie, rédigée en 1421, par Herman Pomerius, Jean de Ruusbroec serait né en 1293, semble-t-il à Ruisbroek, près de Bruxelles. A l'âge de onze ans, il aurait quitté le toit paternel pour se retirer chez son oncle, Jean Hinckaes, chanoine de Sainte-Gudule à Bruxelles. Ruusbroec étudia à l'école de ce chapitre et, en 1317, ordonné prêtre, il devint ch-



Ci-contre : le Prieuré de Groenendaal en 1649 (gravure de Lucas Vorsterman Jr., extraite de « Chorographia Sacra Brabantiae », édition 1717).

Ci-dessus : les armoiries du prieuré.

renouvelèrent d'insignes privilèges qui, plus tard, furent encore étendus par les souverains successifs. Ceux-ci dotèrent aussi le couvent de magnifiques œuvres d'art, notamment des vitraux, des tableaux et des chapelles. Groenendaal devint même le lieu de prédilection de plusieurs souverains. C'est ainsi que l'empereur Charles Quint avait coutume d'y assister à la fête de Pâques. Son fils, Philippe II, y vint procéder, le Jeudi saint, à la cérémonie du lavement des pieds.

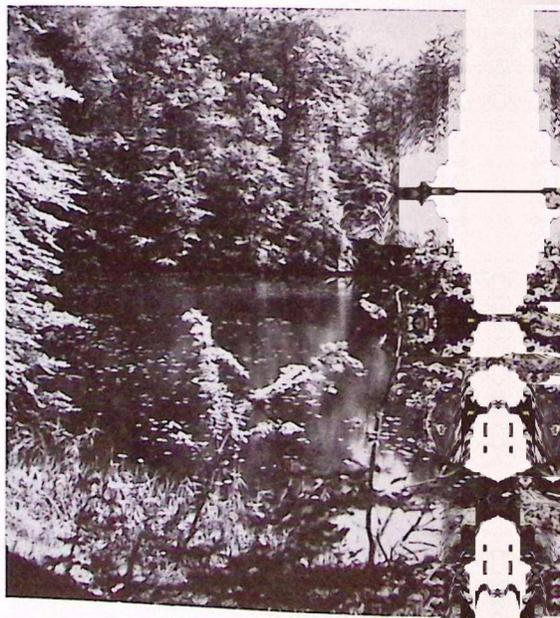
En 1439, le prieuré fut totalement dévasté par un incendie. Grâce à une indulgence plénière accordée par le pape Eugène IV à ceux qui contribueraient à la reconstruction du couvent, celui-ci se releva bientôt de ses ruines. Toutefois de nouveaux désastres ne lui furent pas épargnés. A diverses reprises, notamment en 1472 et en 1531, les eaux de la rivière IJse provoquèrent des inondations. Durant la guerre civile, sous Maximilien, le couvent fut, en partie, dévasté et, en 1543, les étables devinrent la proie des flammes. Mais les bâtiments furent, chaque fois, restaurés et embellis. En 1577, durant les troubles religieux, les moines durent se réfugier à Bruxelles. Ce ne fut qu'en 1606 qu'ils purent rentrer à Groenendaal et réparer les dommages causés aux édifices par les iconoclastes.

La splendeur et l'importance que le prieuré avait atteintes au cours des années suivantes nous sont prouvées par la gravure, d'après un dessin de Wenceslas Hollar, parue, à la fin du XVII^e siècle, dans « Castella Brabantiae » de Le Roy.

Après une période relativement longue de paix et de prospérité, le couvent fut supprimé, le 13 avril 1784, par l'empereur Joseph II. Deux ans plus tard, une partie des bâtiments fut livrée à la pioche des démolisseurs. Durant la révolution brabançonne, les religieux vinrent s'y réinstaller. Ce fut pendant cette période que le quartier du prieur, toujours existant, fut bâti. En 1796, les religieux furent définitivement expulsés par le régime républicain français. Vers 1825, les bâtiments furent démolis.

Du patrimoine artistique du prieuré, jadis si opulent, quelques vestiges subsistent. La Bibliothèque Royale, à Bruxelles, possède plusieurs remarquables manuscrits provenant de la bibliothèque conventuelle, parmi lesquels un exemplaire de Jan Van Leeuwen, orné de miniatures. Le maître-autel se trouve actuellement dans l'église du village de Herfelingen et les confessionnaux, du

L'Etang de la Patte d'Oie.



pelain. Comme nous l'avons déjà mentionné, il vint se fixer, en 1343, avec son oncle et un autre prêtre, dans l'ermitage de Groenendaal qui devint, par la suite, le prieuré dont il fut le premier prieur. Lorsqu'il arriva à Groenendaal, il avait déjà écrit plusieurs ouvrages mystiques, notamment « Die Chierheit der gheesteliker Brulocht » (L'Ornement des Noces spirituelles), considéré comme son chef-d'œuvre. C'est dans ce livre que Ruusbroec a donné, pour la première fois, les trois parties de la vie spirituelle : la vie « débutante, agissante », la vie « d'élévation et de désir », et, enfin, la vie « de vision béatifique », que l'on ne peut réaliser que difficilement.

La célébrité du prieur de Groenendaal atteignit l'Allemagne et les Pays-Bas du Nord, à tel point qu'il reçut des visiteurs de toutes parts : le fameux dominicain Tauler, Geert Grote, fondateur de la Dévotion moderne, des étudiants de l'Université de Paris et de nombreux autres. Ruusbroec mourut à Groenendaal, le 2 décembre 1381.

Ruusbroec n'est pas seulement important du point de vue artistique. Sa théologie de l'expérience de Dieu forme dans notre histoire de la spiritualité un sommet exceptionnel. Traduites en latin, imitées par des célébrités comme Tauler et Suso, ses œuvres conquièrent non seulement les régions néerlandaises mais aussi l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et la France. On remarque l'influence pénétrante de Jean de Ruusbroec chez sainte Thérèse d'Avila, saint Jean de la Croix, saint François de Sales, les mystiques français et dans « L'imitation » de Thomas à Kempis.

Après avoir franchi la « Duboislaan » (Avenue Dubois), nous suivons la « Lange Staartdreef » (Drève de la Longue Queue), ensuite, à droite, l'« Arboretumweg » (Chemin de l'Arboretum). L'Arboretum de Groenendaal a une superficie de 13 ha et fut aménagé en 1897. Les collections de plantes et d'arbres comportent environ 400 espèces étrangères, originaires de régions au climat identique au nôtre. De ces espèces, plantées le long du Chemin de l'Arboretum, nous donnons une liste, à la fin de cette brochure, avec les appellations scientifiques et courantes. A gauche du Chemin de l'Arboretum se trouve la piste d'entraînement du champ de courses.

Dans la ferme du prieuré de Groenendaal, une bâtisse du XVIII^e siècle, un petit musée de la forêt a été aménagé. Il peut être

visité, de Pâques au 30 septembre, tous les samedis, de 14 à 17 heures et chaque dimanche, de 10 à 12 heures et de 14 à 17 heures. On peut s'y familiariser avec la flore et le défrichement de la forêt de Soignes.

De l'autre côté de l'Avenue Dubois se trouve le « Vervijver » aussi désigné sous le nom de « Keizer Karelvijver » (Etang Charles Quint). Au cours de l'une de ses visites au prieuré, Charles Quint aurait abattu, d'un coup de fusil, un héron au-dessus de cet étang. A l'endroit où l'oiseau tomba, un pilier couronné d'un héron en bronze fut érigé, comme le montre une gravure de 1724, par Lucas Vostermans Junior. On peut franchir, sans problèmes, l'important carrefour de Groenendaal. Il y a d'ailleurs des signaux lumineux.

A partir de la « Léopold II laan » (Avenue Léopold II) nous avons une vue superbe sur la vallée, avec les « Koningsvijvers » (les Etangs du Roi). Ces huit étangs furent creusés en 1893, à la demande de Léopold II, qui vint parfois se promener jusqu'à cet endroit. Au « Blokvelddgatweg » nous empruntons, à droite, un sentier étroit qui nous conduit, par les bords des étangs, à travers la vallée. Sur le flanc gauche s'étendent les bois de sapins du « Kerrenberg ». Le « Dumberg » est l'un des endroits les plus anciennement habités de Hoeilaart. Ce nom de lieu indiquerait l'existence d'une « tomme » (tombe). De quelle période elle daterait, ce point n'a pu être élucidé jusqu'à ce jour.

Le petit parc, planté de roses, et la rangée de peupliers le long de l'IJse, au début de la « Kasteelstraat » formant un bel ensemble. La petite maison du parc date de 1662 et serait un reste de l'ancien moulin à eau du prieuré de Groenendaal.

Comme vous pouvez l'imaginer, la « Kasteelstraat » (Rue du Château) conduit au château. Et, en même temps, nous voici aussi à la fin de cette « Vijverwandelung ». Le château de Hoeilaart a été bâti, en 1858, par le baron de Man d'Attenrode. Il est en néo-gothique et comporte plusieurs tourelles qui lui donnent un aspect cosu. En 1919, il fut acquis par l'administration communale qui y installa la maison communale. Les salles et salons du rez-de-chaussée sont ornés de plusieurs tableaux du peintre de la forêt de Soignes, Richard Vindier.

A cet emplacement se trouvait autrefois le château de la seigneurie de Ter Heyde, dont subsiste toujours la ferme du XVII^e siècle.

La cour intérieure de celle-ci est particulièrement pittoresque, de même que les murs recouverts de lierre. Dans une partie de la ferme, le « Heemkundig Museum » (Musée de la Vie locale) a été installé. Le visiteur y remarquera des plans, cartes et documents qui lui donneront une idée des origines et du développement du village et de la paroisse de Hoeilaart. Une place importante y est aussi faite à l'histoire du prieuré de Groenendaal, à la culture de la vigne et aux anciens métiers. Ce musée est ouvert au public, tous les dimanches, de 14 à 18 heures. La « Vijverwandeling » s'achève avec une visite au musée précité. Mais cela ne doit pas mettre fin à notre visite à Hoeilaart. Il nous sera possible d'aller déguster une chope de bière fraîche ou un délicieux café dans l'un ou l'autre établissement. Hoeilaart compte aussi quelques restaurants renommés, aux menus copieux. L'anguille au vert y est une vraie spécialité. Enfin, une visite aux caves locales « Serco » est également recommandée. Des raisins de moindre qualité on tire un vin mousseux exquis, « suivant la méthode champenoise ». Si vous voulez savoir comment cela se fait exactement, on vous le dira à la firme Serco. Et pour vous en rendre compte, vous pourrez déguster ce délicieux breuvage sur les lieux mêmes. Prosit !

LA « DENNENWANDELING » PROMENADE DES SAPINS

Puisque les curiosités situées le long de la « Dennenwandeling » se trouvent aussi le long de la « Vijverwandeling », il sera renvoyé pour la description à l'une des pages précédentes et nous ne donnerons ici que quelques indications d'orientation. Nous partons de la « Gemeenteplein » (place Communale) et, en face de l'église Saint-Clément on remarque le buste de Félix Sohie. Nous suivons ensuite en partie la « Kerkstraat » (Rue de l'Eglise). Avec son pavé cahoteux et son long mur, cette rue présente, à son début du moins, un peu l'aspect d'un béguinage. Par la « Rode-Kruisstraat » et la « Kasteelstraat » on arrive au « Dumberg » et à la forêt de Soignes. Le « Holenweg » et, à gauche après le second étang, le « Haezendaelweg » nous amènent, à travers la vallée des « Koningsvijvers »



Le logis du prieur de Groenendaal, reconstruit à la fin du XVIII^e siècle et aménagé de nos jours en restaurant.



Liste des arbres plantés le long du Chemin de l'Arboretum

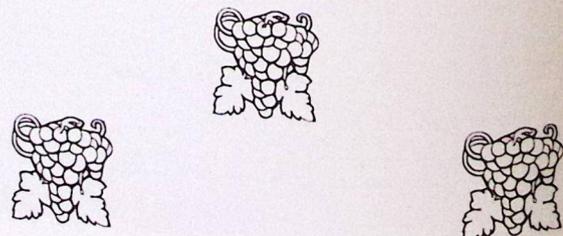
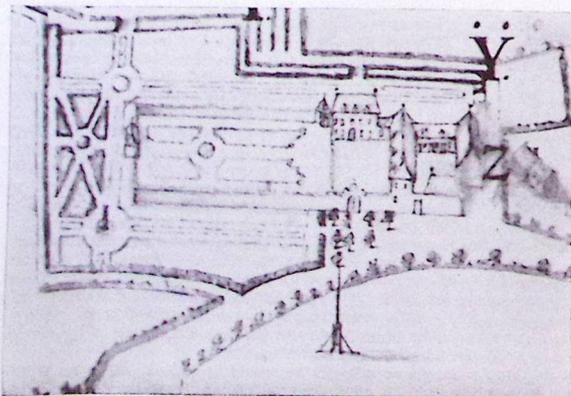
Appellations scientifiques	Appellations courantes
<i>Fagus sylvatica</i> L.	Hêtre commun
<i>Ulmus carpinifolia</i> Gled. (U. glabra Mill.)	Orme rouge
<i>Fagus japonica</i> Maxim.	Hêtre du Japon
<i>Sequoia sempervirens</i> Endl.	Redwood
<i>Sequoiadendron giganteum</i> Buchholz.	Sequoia géant
<i>Acer platanoides</i> L.	Erable-platane
<i>Acer pseudoplatanus</i> L.	Erable sycomore
<i>Cercidiphyllum japonicum</i> Sieb. & Zucc.	Cercidiphyllum
<i>Cedrus deodora</i> Loudon.	Cèdre de l'Himalaya
<i>Quercus castaneaefolia</i> C.A. Mey.	
<i>Quercus serrata</i> S. & Z. = <i>Quercus acutissima</i> Carruthers.	Chêne à feuille de châtaigner
<i>Castanea dentata</i> Borkh.	Châtaigner d'Amérique
<i>Acer monspessulanum</i> L.	Erable de Montpellier
<i>Robinia viscosa</i> Vent.	Robinier visqueux
<i>Larix decidua</i> Mill.	Mélèze d'Europe
<i>Betula verrucosa</i> Ehrh. = <i>Betula pendula</i> Roth.	Bouleau verruqueux
<i>Betula Grossa</i> Sieb. & Zucc.	Cherry Birch du Japon
<i>Betula papyrifera</i> Marsh.	Bouleau à papier
<i>Abies grandis</i> Lindl.	Sapin de Vancouver
<i>Abies procera</i> R.	Sapin noble
<i>Pseudotsuga menziesii</i> Franco.	Douglas

Le château néo-gothique de Hoeilaart, aujourd'hui maison communale.

Carte figurative des deux promenades à Hoeilaart. Cette carte a été placée à la Gemeenteplein (Place communale) de Hoeilaart.

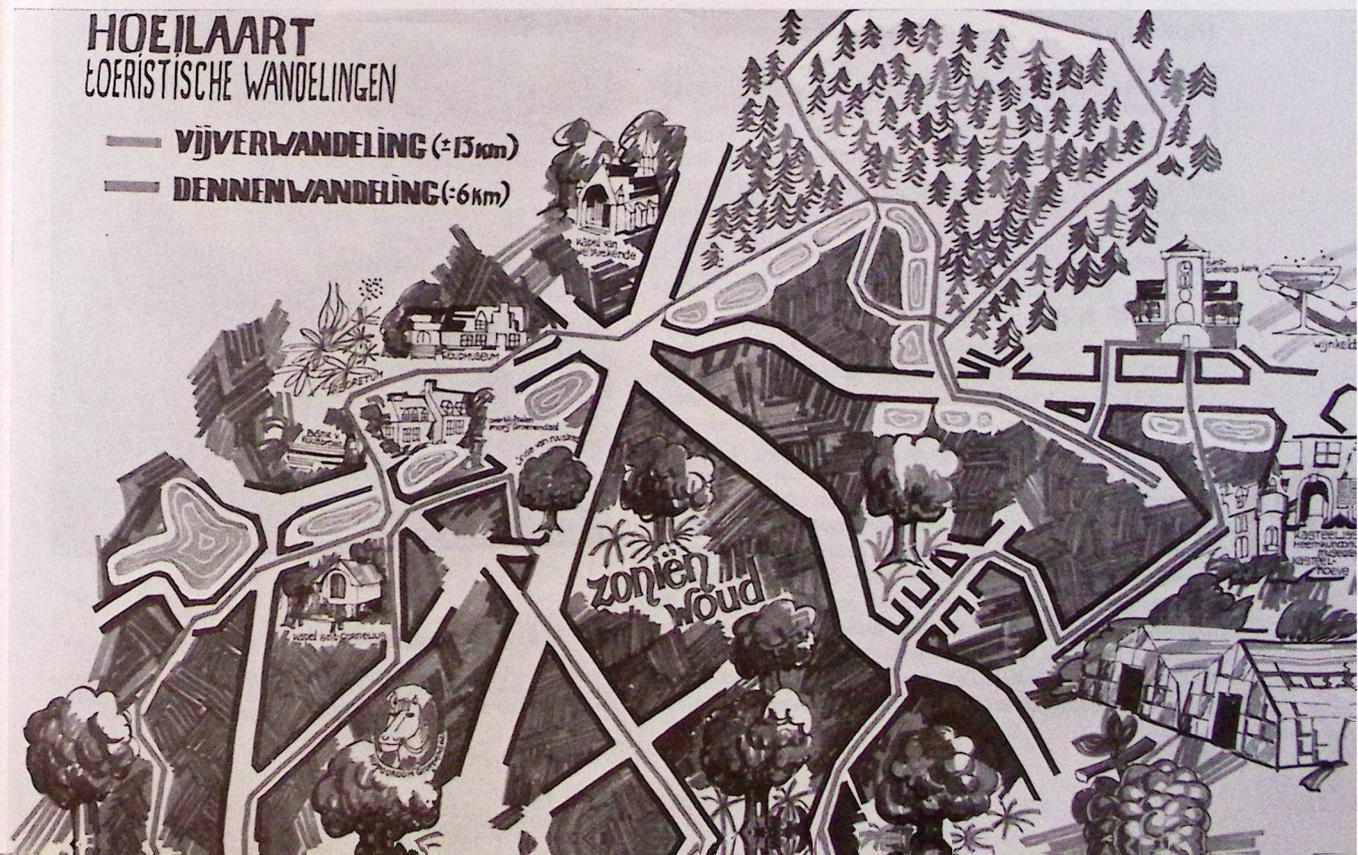
(Etangs du Roi), creusés en 1893 comme nous l'avons mentionné plus haut, à la demande de Léopold II. Près de l'emplacement du lieu de pique-nique, nous suivons le « Verkensgatweg » et ensuite le « Panoramapad » (Sentier de Panorama). Ce sentier court à travers les jolis bois de sapin du Kerrenberg, plantés en 1884. Dès son début, nous voyons de superbes hêtres. Au-delà de la « Sparrebosstraat », se trouve cet endroit sous le nom de « Dikke Bomen ». Ensuite nous atteignons la hauteur du Kerrenberg. Au printemps et en automne lorsque les feuillages ne sont pas touffus, on jouit ici d'un magnifique panorama sur la vallée. Au Dumberg, prenons de nouveau la « Kasteelstraat » menant au château. Et comme aux promeneurs de l'itinéraire précédent, nous donnons ce conseil de ne pas quitter Hoeilaart sans avoir visité les caves Serco. Il faudra, à coup sûr, revenir à Hoeilaart durant le troisième week-end de septembre, lorsque a lieu le festival des raisins et du vin. Ce sont alors trois jours de liesse, avec fanfares, orchestres de danses, chanteurs populaires et autres artistes. Une exposition des plus beaux fruits a lieu également à cette occasion, ainsi qu'un marché annuel, une exposition de dessin humoristiques, etc.

Le château et la ferme « Ter Heyde » tels qu'ils apparaissent sur une carte figurative de 1763.



HOEILAART TOERISTISCHE WANDELINGEN

- VIJVERWANDELING (± 15 km)
- DENNENWANDELING (± 6 km)



GASTRONOMIE

EN BRABANT

par Jean DEMULLANDER

Le witloof, fleuron de notre culture maraîchère

LES cuisiniers du monde entier connaissent les grandes spécialités belges comme ils connaissent d'ailleurs les meilleurs produits typiques en provenance de la plupart des pays exportateurs de matières de base pour la gastronomie mondiale.

Pourtant dans le domaine des légumes ils ont consacré depuis longtemps déjà le witloof de Bruxelles ainsi que le chou-fleur de Malines. Bien sûr, les producteurs belges offrent un éventail de produits de haute qualité bien plus vaste comme : les asperges de Malines, les petits choux de Bruxelles, les jets de houblon, etc, mais ne trouve-t-on pas dans toute corne d'abondance une ou deux perles rares qui se distinguent par leur éclat et leur finesse ? Le Witloof et le Chou-fleur ont largement contribué à la conquête des lettres de noblesse de notre culture maraîchère.

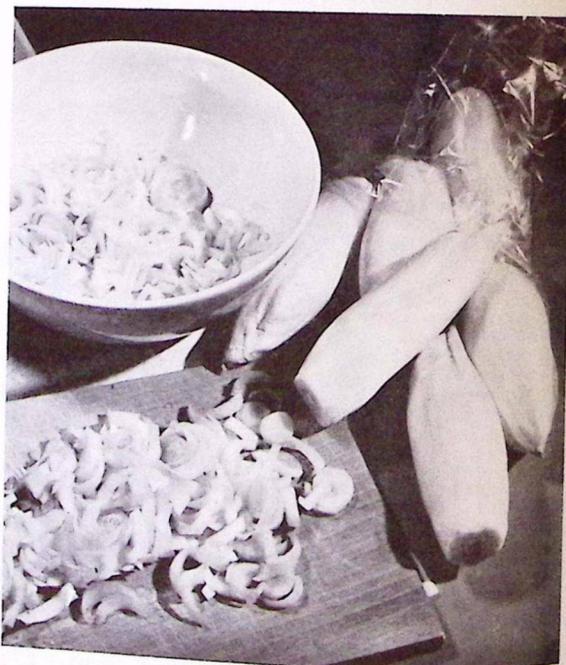
Historique

Aux Pays-Bas on l'appelle « Brussels lof », en Allemagne « Brusseler chicorei », en France « Endives belges », au Royaume-Uni « Belgian Chicory » et « Belgian Endives » aux Etats-Unis. En Belgique même il répond au nom de witloof ou de chicon. Il s'agit d'un légume d'hiver et typiquement belge puisqu'il a vu le jour à Saint-Josse-ten-Noode, faubourg de Bruxelles. Sa réputation dépasse les frontières du marché commun car on en expédie vers plus de 35 pays répartis sur tous les continents pour un montant annuel de plus d'un milliard de FB.

Du type même de la petite entreprise familiale, la culture du witloof s'est développée dans le triangle Bruxelles-Louvain-Malines. L'histoire rapporte comme suit l'obtention originale de ce légume à partir de racines : c'était vers les années 1850. La culture de la chicorée à café s'étendait alors sur environ 12 hectares à Evere. Dans le village s'étaient fixés deux petits fabricants de chicorée à café, les familles Van Pevenage et Van Cutsem. Les racines amères qui n'étaient pas utilisées pour la fabrication de la chicorée à café, c'est-à-dire pour la torréfaction des racines, étaient cédées aux petits cultivateurs qui les faisaient sécher et se procuraient ainsi une boisson à bon comote. En 1850, à la suite d'une surproduction, des racines restèrent amoncelées et l'on constata qu'elles produisaient des pousses blanc-jaunâtre. On fit consommation de ces

pousses et on se mit à les vendre pour quelques centimes sur les marchés matinaux de Bruxelles.

Mais le witloof véritable, c'est-à-dire le légume ferme et coiffé au sommet, tel que nous le connaissons maintenant, est une réussite de Monsieur Breziers, à l'époque chef de culture au jardin botanique de l'Etat à Bruxelles. Il cultivait le witloof dans les caves où il faisait également culture de champignons. A la mort de son mari, Madame Breziers se fixa à Merksem-lez-Anvers où elle aurait révélé la découverte de son époux au jardinier des Moretus, famille patricienne anversoise.



Le witloof, ce légume typiquement brabançon, convient à merveille pour la préparation d'entrées ou de plats froids. En outre, consommé cru, il contient 35 mg de vitamine C par 100 grammes.

Le secret fut cependant ramené à Evere et Schaerbeek et, en 1872, le cultivateur LEKEU réussit à expédier le premier witloof vers Paris et à en obtenir un bon prix. Ce fut l'engouement et de 1500 kg les exportations passèrent en moins de 15 ans à 1,5 million de kilos. De nombreux pays emboîtèrent alors le pas à la France et, en 1914, le volume atteignit 5,5 millions de kg. Parmi les clients réguliers d'outre-mer figurait le cuisinier-chef, de nationalité belge, de l'hôtel Delmonico à New-York.

La production s'opère actuellement comme suit : dès la fin de l'été, les racines de witloof sont arrachées et débarrassées de leurs feuilles vertes. En automne et en hiver, elles sont placées côte à côte dans des tranchées recouvertes de terre légère, puis protégées des rigueurs de l'hiver par un recouvrement de tôle ondulée. Parfois les racines enterrées sont chauffées par thermosiphon sous des hangars avec un chauffage par chaudière, tuyaux en permanence dans le sol.

La culture industrielle est très coûteuse et compliquée. C'est pourquoi, qu'en dehors du pays qui l'a vu naître, elle n'est pratiquée de manière significative qu'en France et aux Pays-Bas. Pourtant le witloof belge fait prime sur tous les marchés en raison de sa qualité exceptionnelle. La superficie consacrée actuellement à la production du witloof frise les 10.000 hectares donnant une récolte de près de 10.000 tonnes, dont la moitié part vers l'étranger.

Un contrôle rigoureux est exercé par l'Office National des Débouchés Agricoles et Horticoles, donnant ainsi à l'acheteur étranger le maximum de garanties quant à la qualité de la marchandise.

Et ces « Endives Belges » comme on les appelle en France permettent de préparer pendant une grande partie de l'année un grand choix de plats aussi succulents que variés. Ces witloofs, chicons ou endives, qui ne sont nullement amers, consommés en salades ou après cuisson, ont un goût fin et un aspect des plus appétissants.

Quelques recettes à base de witloof ou endives

Plats froids

CONSEILS POUR LA PREPARATION DES ENDIVES

Les endives se conservent fort bien plusieurs jours après l'achat, si l'on prend la précaution de les enrouler dans

un linge humide, ce qui leur assure une parfaite fraîcheur et les soustrait à l'action de la lumière qui fait verdir les feuilles. Au moment de l'emploi, elles doivent être nettoyées, le pied des endives sera légèrement recoupé, puis elles seront lavées rapidement dans plusieurs eaux, sans les y laisser séjourner et égouttées soigneusement. Quelques recettes pour la préparation des endives sont indiquées ci-après, chaque ménagère pouvant imaginer facilement de nombreux autres modes de préparation de ce délicieux légume.

SALADE PECHEUR AUX ENDIVES

Enlever la peau et les arêtes de deux harengs fumés dont on découpera les filets en petites lanières. Ajouter aux endives coupées une pomme et deux pommes de terre cuites qui sont détaillées en dés, ainsi qu'un oignon haché. Assaisonner en tenant compte de la salaison des harengs, ajouter deux cuillerées à soupe de mayonnaise. Mélanger. Couvrir avec des quartiers d'œufs durs et des tranches de betteraves rouges.

Au lieu de filets de harengs, on peut utiliser des restes de poisson froid, des crustacés : crevettes épluchées, etc...

SALADE D'ENDIVES

Pour préparer une salade d'endives, pour 4 à 5 personnes, couper 3 à 400 gr. d'endives à l'épaisseur désirée, soit transversalement, soit longitudinalement. Les assaisonner comme une salade ordinaire. Les endives constituent également un élément de base pour la préparation de salades de crudités en les mélangeant à d'autres légumes de saison : mâche, betteraves rouges, poivrons, concombres, tomates, radis, etc., préalablement épluchés et débités aux dimensions désirées.

SALADE PROVENÇALE AUX ENDIVES

Dans la salade d'endives ou de crudités, ajouter un assaisonnement composé de sel, poivre, huile, vinaigre et un peu d'ail finement haché, ainsi qu'un filet de sauce anglaise. Frotter également l'intérieur du saladier avec de l'ail.

(à suivre)

* Voir début dans « Brabant », numéro spécial 1-2/1976.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Une invitation bien venue

Vivre dans une ville propre est plus agréable pour tout le monde.

Convaincu de cela, l'agence de publicité Dechy a pris l'initiative de mener une campagne invitant chaque citoyen à collaborer à la propreté publique.

Cette action s'inscrit dans le cadre de l'amélioration des conditions de vie recherchée par la Fondation « Roi Baudouin ». Par ailleurs, elle souligne la valeur d'une mission communautaire que certains hommes de communication assument pleinement.

Des affichettes — reprenant le thème de la campagne et pouvant être épinglées par exemple aux valves intérieures des entreprises et sociétés — sont disponibles sur simple demande téléphonique à Dechy, tél. (02) 345 19 05 (ext. 88).

Nous sommes convaincus que tous nos membres souscriront sans réticence à cette opération de salubrité publique dont la réussite ne pourra que renforcer le label de propreté dont jouissent déjà à l'étranger la majorité de nos villes d'art et de nos centres touristiques.



Aidons notre ville à être la plus propre d'Europe, tel est le slogan figurant sur l'affichette conçue et réalisée par l'agence de publicité Dechy dans le cadre de la campagne communautaire qu'elle vient de lancer en vue de contribuer à l'amélioration des conditions de vie. Ces affichettes peuvent être obtenues sur simple demande téléphonique adressée à Dechy; : tél. (02) 345 19 05 (ext. 88).

La guerre de 200 ans entre le Brabant et Liège

On annonce la publication, pour la fin du mois de septembre prochain d'un ouvrage sur **Les deux Thorembais (Perwez), la Hesbaye et la Guerre de 200 Ans entre le Brabant et Liège** consacré, en partie, à la longue suite d'affrontements ayant opposé l'impérialiste duché de Brabant à la principauté de Liège.

Cette monographie de plus de 250 pages a obtenu, sur manuscrit, le Prix Edgard Spaelant 1973 décerné par le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant. Son auteur, Joseph Delmelle, qui est d'origine hesbignonne, s'intéresse au premier chef aux deux petits villages : Thorembais-les-Béguines et Thorembais-Saint-Trond, qui sont les pivots de son livre. Mais, au départ de ces localités jumelles, il entreprend une attachante exploration de la Hesbaye, depuis Gembloux jusqu'à Tirlemont, de Hannut et Perwez jusqu'à Wavre, de Jodoigne jusqu'à Namur.

Une soixantaine d'illustrations augmentent l'intérêt de cet ouvrage qui, sortant peu avant la fusion des communes, constituera un témoignage d'une valeur incontestable.

A travers les Collections du XXe siècle

Une exposition d'un indéniable intérêt artistique et culturel se tient présentement et jusqu'au 29 septembre prochain, simultanément dans les locaux provisoires du Musée d'Art Moderne, 1, Place Royale, et dans les Salles d'ex-

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

positions temporaires, 3, rue de la Régence à Bruxelles.

Cette exposition d'été d'art belge promène le visiteur à travers les remarquables collections du XXe siècle.

Elle est ouverte tous les jours, sauf les lundis, de 10 à 13 heures et de 14 à 17 heures.

L'entrée est libre. Un catalogue stencilé est vendu au prix modique de 20 F.



Tirlemont : la façade actuelle de l'hôtel de ville fut édifée, en 1837, par Frans Drossaert, architecte de la ville. C'est devant l'hôtel de ville que se dressait la guillotine qui fonctionna pour la dernière fois, en 1847, à l'occasion de l'exécution de la sentence de mort rendue contre le dénommé Charles Verbiest pour assassinat et tentative d'assassinat.

A propos des Hôtels de Ville de Tirlemont

Paul Dewalhens, archiviste honoraire de la ville de Tirlemont, vient de nous signaler qu'une substitution de personnes s'est malencontreusement glissée dans le texte manuscrit de son article consacré aux hôtels de ville de Tirlemont au fil des siècles, article au demeurant remarquable qui a, par ailleurs, été publié dans le n° 3/1976, pp. 12 à 19 de notre revue « Brabant ».

Plus précisément à la page 19 (1ère colonne, 15e ligne), l'auteur traitant de la guillotine de Tirlemont signale que celle-ci fut employée une dernière fois à Tirlemont, le 30 janvier 1847, pour Charles Verlat, âgé de 24 ans, qui avait assassiné le tenancier du cabaret In den Rooden Leeuw. En réalité, ce ne fut pas Charles Verlat qui fut décapité à la date précitée, mais un certain **Charles Verbiest**.

Rendons, en conséquence, à César ce qui revient à César et au sinistre Verbiest ce qui lui revient et lavons, par la même occasion, le dénommé Verlat de tout soupçon.

L'Hôtel Holiday Inn de Bruxelles vient de fêter ses cinq années d'existence

La présence de Holiday Inn en Europe et tout particulièrement dans le Benelux est un des phénomènes significatifs de l'évolution des moyens d'accueil à une époque où les déplacements pour tourisme et affaires n'ont jamais été aussi nombreux. Deux des premières implantations datent de cinq ans, déjà : les hôtels de Luxembourg et de Bruxelles viennent de fêter cet anniversaire.

Le Holiday Inn de Bruxelles a été construit à Diegem-Zaventem, sur l'autoroute reliant la ville à l'aéroport, au cœur d'un parc réservé à l'industrie légère et aux services (informatique, recherche, distribution). Une nouvelle branche du

« ring » en facilitera encore l'accès. Inauguré en juillet 1971, il compte 300 chambres récemment redécorées, ainsi que son bar « Waterloo » et son restaurant « Neuf provinces » pour lesquels le décorateur Linford a conçu une atmosphère « à la belge » qui correspond bien à l'ambiance des lieux. Le restaurant, par exemple, accueille dans son cadre en trompe l'œil les collaborateurs des entreprises voisines, les habitants de la région, les voyageurs et les équipages d'avions séduits par son buffet froid, son menu et ses « semaines et quinzaines » consacrées à des spécialités comme les asperges et les fraises, le homard, le gibier, le curry...

Le hall aux volumes confortables a vu défiler quelque 210.000 personnes l'année passée. L'hôtel emploie 142 per-

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

sonnes, dont 15 % d'étrangers représentant une quinzaine de nationalités.

Au Holiday Inn de Diegem-Zaventem, les possibilités de loisirs sont multiples : piscine couverte, deux courts de tennis, cinq pistes de pétanque, un terrain de football, jeux pour enfants. Rappelons que toutes les chambres des Holiday Inns comprennent deux grands lits, salle de bain, toilette, téléphone, télévision, air conditionné réglable individuellement.

L'hôtel de Bruxelles est relié à l'aéroport de Zaventem par une navette automobile. Signalons encore que l'hôtel de Bruxelles abrite le siège de Holiday Inns Europe.

Le Concours Godecharle 1977

La Commission Provinciale des Fondations de Bourses d'Etudes du Brabant informe les intéressés que **trois bourses, chacune d'un montant de 40.000 francs par an, sont à conférer à des artistes belges : statuaires, peintres de figure ou de paysage et architectes âgés de moins de 28 ans au 1er janvier 1977** et qui, lors d'un concours qui sera organisé en 1977, auront justifié, par la production de statues ou de tableaux ou par la présentation d'un projet architectural, qu'ils sont « doués d'une aptitude remarquable »

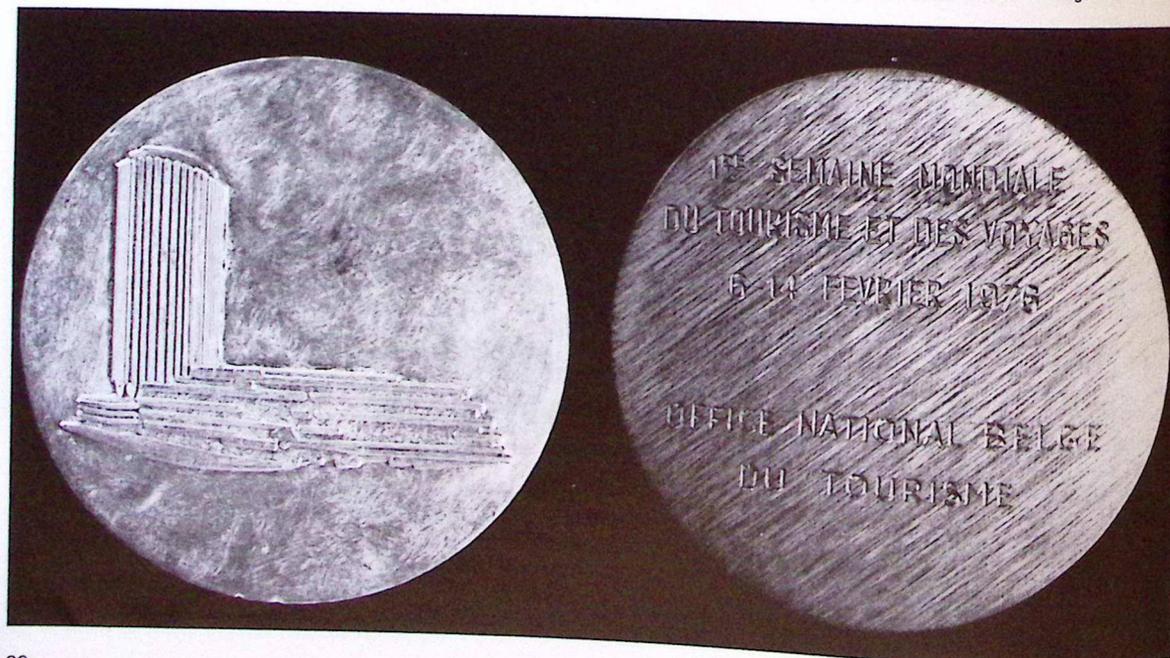
et qu'ils donnent « des espérances fondées d'un grand succès ».

Ces bourses sont allouées pour un terme de deux années consécutives afin de permettre à leurs titulaires — sculpteur et peintre — de perfectionner leur éducation artistique en visitant les grands établissements à l'étranger et au lauréat architecte de parfaire sa formation d'architecte par des séjours d'étude et de recherches à l'étranger.

Pour plus de détails, consulter l'arrêté royal du 28 avril 1931, modifié par les arrêtés des 23 juin 1932, 27 novembre 1952, 3 septembre 1954, 3 décembre 1955 et 2 octobre 1961, réorganisant le Concours Godecharle. Les intéressés

Ci-dessous : avers et revers de la Médaille d'Or qui a été décernée, le 22 juin 1976, à l'Office National Belge du Tourisme à la suite de sa brillante participation à la Première Semaine Mondiale du Tourisme et des Voyages qui s'est tenue au Palais des Congrès, à Paris, du 6 au 14 février 1976. Les coparticipants belges étaient le Commissariat Général au Tourisme, le Ministère des Affaires Economiques et la Chambre du Commerce Belgo-Luxembourgeoise, la Centrale Belge des Congrès, la Fédération Touristique du Brabant, la Province et la ville d'Anvers, Ardenne et Meuse, West-toerisme et la Sabena.

L'animation folklorique fut assurée par les Echassiers de Merchtem, les Gilles de La Louvière, les Chinels de Fosses et les Vikings de Gistel.



IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

recevront un exemplaire du règlement et une demande de participation au concours, sur demande adressée au secrétariat de la Commission.

Les statuaires, peintres et architectes qui satisfont aux conditions requises et désirent prendre part au prochain concours enverront leur requête accompagnée d'un extrait de leur acte de naissance, d'un certificat de moralité et de nationalité ainsi que de l'engagement indiqué à l'article 6 de l'arrêté royal précité du 28 avril 1931, **avant le 1er janvier 1977, à la Commission Provinciale des Fondations de Bourses d'Etudes du Brabant, Place de la Vieille Halle-aux-Blés, n° 30, à 1000 Bruxelles.**

A Braine-l'Alleud, jusqu'au 3 octobre 1976 : une belle exposition consacrée au Cardinal Mercier

Il y a eu 50 ans, le 23 janvier 1926 exactement, le Cardinal MERCIER rendait l'âme dans une petite chambre de la Clinique Saint-Jean, rue des Cendres, à Bruxelles.

Pour commémorer le 50e anniversaire de ce grand Brainois, l'ASSOCIATION DU MUSEE DE BRAINE-L'ALLEUD a décidé d'organiser en 1976 une exposition destinée à présenter au public de très nombreux souvenirs touchant la famille, la vie et les œuvres du cardinal.

Cette exposition se tiendra dans la maison natale du Cardinal sise dans le centre de Braine-l'Alleud, sur la Place Cardinal MERCIER. Elle sera ouverte tous les vendredis, samedis, dimanches et lundis du 11 septembre au 3 octobre, de 10 à 12 et de 14.30 à 18 heures. Les visiteurs — qui, moyennant un modique prix d'entrée de 20 francs, pourront emporter un carton-souvenir — auront l'occasion d'y voir un arbre généalogique abondamment illustré, les

objets de famille qui étaient conservés dans sa maison de campagne de l'Hermitte, ses meubles, vêtements, décorations... détenus jusqu'ici par le Musée archiépiscopal, des documents faisant partie du Fonds Cardinal MERCIER existant à la Bibliothèque universitaire de Louvain, etc... L'ASSOCIATION DU MUSEE DE BRAINE-L'ALLEUD y présentera, pour la première fois au public, de nombreux objets et documents inédits.

A l'occasion de l'inauguration du métro bruxellois

C'est le 20 septembre prochain que S.M. le Roi inaugurera la première ligne bruxelloise de métro.

A cette occasion, un copieux livre-album, comprenant quelque 200 pages de texte et 100 illustrations en noir et blanc et en quadrichromie, verra le jour. La souscription sera ouverte incessamment.

L'ouvrage en question a, pour auteurs, MM. Emile Cosaert — qui s'est chargé de rassembler la documentation nécessaire — et Joseph Delmelle — qui signe le texte. Il s'intitulera : **Histoire des Transports publics à Bruxelles — La « Belle Epoque » (1835-1918)**, et sera préfacé par M. Guy Cudell, ancien Ministre, Président du Conseil d'Administration de la Société des Transports intercommunaux de Bruxelles. Une édition néerlandaise sortira conjointement à la française.

Nos taux sont imbattables.

Dépôts

à vue	1,15 %
à 1 mois de préavis	4,50 %
à 3 mois de préavis	5,75 %
à 6 mois de préavis	6,50 %
à 12 mois de préavis	9 %

Livret de dépôt sans précompte **6 % net**



banque commerciale d'escompte

Vieille Halle aux Blés-1000 BRUXELLES-T.02/511.42.93
Boulevard Tirou, 84-6000 CHARLEROI-T.071/31.44.49

Les manifestations culturelles et populaires

SEPTEMBRE 1976

- BRUXELLES: Au World Trade Center (Salle d'Exposition de la Province de Brabant): le Tourisme en Brabant (jusqu'au 17 septembre). Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Salon « Bureau 75 » jusqu'au 15 septembre. Au Musée d'Art Moderne, 1, place Royale et dans les salles d'expositions temporaires, 3, rue de la Régence: exposition « A travers les Collections du XV^e siècle »; ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17 h (jusqu'au 29 septembre). Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: « Filaneries en Brabant », exposition d'ouvrages de Dominique Bockstael (jusqu'au 19 septembre).
- LOUVAIN: Au Musée Provincial Van Humbeek-Piron, 108, Mechelsevest: Exposition « Pierre Van Humbeek et Maria Piron, peintres de la vie intérieure » et présentation, à l'aide de mannequins en cire d'habits religieux de six ordres contemplatifs. Ouvert tous les jours, sauf le mardi, de 10 à 18 h (jusqu'au 7 novembre).
- NIVELLES: Exposition de sculptures en plein air dans le Parc de la Dodaine (jusqu'au 15 octobre). Crypte de la Collégiale Sainte-Gertrude: Exposition « Culte et Représentation de Sainte Gertrude en Europe ». Ouvert tous les jours, de 10 à 12 h et de 14 à 18 h (jusqu'au 19 octobre).
- 11 HOEILAART: dans le Parc communal, à 20 h: Jazz et Rock.
- RIXENSART: Grandes fêtes folkloriques et populaires (à partir de 15 h). A 21 h: Grand Bal du Syndicat d'Initiative.
- 12 LANDEN: Inauguration officielle de la Promenade « Gertrude » (à 18 h).
- RIXENSART: Fêtes folkloriques et populaires (à partir de 14 h).
- TERVUREN: Grand Cortège de géants (à 14 h 30).
- 15 LEAU: Eglise Saint-Leonard, à 20 h 30: le « Zürcher Kammerorchester ».
- 17 BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Salon du Vêtement VESTIRAMA et Salon du Textile d'ameublement DECORAMA (jusqu'au 20 septembre). Au Théâtre Royal de la Monnaie, à 20 h 30: la Wiener Philharmoniker.
- HOEILAART: Soirée (à 20 h) d'ouverture des fêtes du raisin et du vin. Au programme sous chapiteau: Douce Ambiance, De Snaar, Dirk Van Esbroeck, Swan Arcade, etc.
- NIVELLES: Fêtes de Wallonie avec concert en l'église des Recollets. Les festivités se poursuivront le 18 et le 19 septembre avec, ce dernier jour, un cortège folklorique de marcheurs.
- 18 BRUXELLES: A la Cathédrale Saint-Michel, à 21 h: la Chorale Schütz avec orchestre.
- HEKELGEM: Au Centre Culturel de l'Abbaye d'Affligem: Exposition « Graphisme 1976 ». Ouvert le samedi après-midi et le dimanche matin et après-midi (jusqu'au 3 octobre).
- HOEILAART: Fêtes du Raisin et du Vin. A 18 h, à la Ferme du Château: Kris De Bruyne. A 19 h, sous le chapiteau: De Vlier, De Snaar, Swan Arcade, Wasez Kuwaret, Arthur Dovey, Rue du Village, etc. A la Salle Isca, à 20 h: grand show avec Fenny Hill.
- 16 GAASBEEK: Au Château: Exposition Rigazi (jusqu'au 3 octobre).
- HOEILAART: Fêtes du Raisin et du Vin. Animation dans les rues et sur les places publiques à partir de 14 h. Auto-gymkana, à 14 h également. A 20 h, dans la Salle Isca: show avec Ann Christi.
- 20 GRIMBERGEN: Eglise abbatiale, à 20 h 30: la Chorale Montevendil avec orchestre.
- HOEILAART: Clôture des Fêtes du Raisin et du Vin. De 8 à 18 h: marché annuel. A 19 h 30: retraite aux flambeaux. A 20 h, dans la Salle Isca: grand bal populaire.
- 22 LOUVAIN: Collégiale Saint-Pierre, à 20 h 30: Le New Philharmonic Orchestra avec chœur.
- 14 BRUXELLES: Dans la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Les Métiers d'Art de Finlande.
- NIVELLES: A l'Hôtel de Ville: 9^e Biennale d'art photographique (jusqu'au 10 octobre).
- 16 OTTIGNIES: Au Centre Commercial du Doulaire: les Métiers d'Art de Brabant (jusqu'au 8 octobre).

WATERLOO: Sous le chapiteau de « Sarma »: Grande Foire d'Antiquités, de Brocante et d'Artisans. Ouvert tous les jours, de 10 à 20 h, jusqu'au 3 octobre.

26 BRUXELLES: Au World Trade Center (Salle d'Exposition de la Province de Brabant): Les Estaminets brabançons (jusqu'au 8 octobre).

OCTOBRE 1976

- 1 DILBEEK: Au Westrand: Les Métiers d'Art du Brabant (jusqu'au 4 octobre).
- 2 BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Salon de l'Alimentation et des Arts Ménagers - Salon de l'Ameublement (jusqu'au 17 octobre).
- HOEGAARDEN: Au Musée Julien Van Nerum: Exposition consacrée à la Tunisie avec véritable souk (jusqu'au 17 octobre).
- NIVELLES: 3^e Marathon International.
- 3 HAL: Procession mariale du « Weg Om » à 14 h.
- NIVELLES: Grand Tour Sainte Gertrude. Départ vers 6 h 30. Retour vers 15 h, suivi d'un grand cortège historique.
- 9 LOUVAIN: Au Musée Communal, 6, Savoyestraat: Les Métiers d'Art du Brabant (jusqu'au 20 octobre).
- 10 GAASBEEK: Au Château: Rétrospective Luc De Decker (jusqu'au 31 octobre).
- 13 BRUXELLES: Au Centre International Rogier: Salon Sanitaire - Cuisine (jusqu'au 18 octobre).
- HEKELGEM: Au Centre Culturel de l'Abbaye d'Affligem: Exposition « Aquaria et Terreria » (jusqu'au 24 octobre). Ouvert le samedi après-midi et le dimanche matin et après-midi.
- 15 BRUXELLES: Dans la Salle des Métiers d'Art du Brabant: Salon d'Ensemble du Cercle d'Art du « Willemsfonds » (jusqu'au 30 octobre).
- 17 GAASBEEK: Au Château, à 15 h: Concert de cors de chasse.
- 19 BRUXELLES: Au World Trade Center (Salle d'Exposition de la Province de Brabant): Exposition « 25 années au service de la prévention des accidents de travail » (jusqu'au 29 octobre).
- 24 TERVUREN: Fête de la Saint-Hubert. Messe solennelle à 10 h suivie d'un cortège et de la bénédiction des cavaliers, chevaux et de la meute. A 20 h: concert de cors de chasse (église paroissiale).
- 28 HEKELGEM: Au Centre Culturel de l'Abbaye d'Affligem: Foire aux livres du V.A.B.-V.T.B. (jusqu'au 2 novembre).

NOVEMBRE 1976

- 1 DIEST: Pèlerinage folklorique (le matin) à la Chapelle de tous les Saints avec offrande de nombreux ex-voto en cire. Marché annuel.
- 7 MONTAIGU: Célèbre Procession aux chandelles (à 14 h).

World Trade Center de Bruxelles

Salle d'Exposition de la Province de Brabant

CALENDRIER DU 2^e SEMESTRE 1976

- Du 7 au 17 septembre: Le tourisme en Brabant.
- Du 28 septembre au 8 octobre: Les estaminets brabançons.
- Du 19 au 29 octobre: 25 années au service de la prévention des accidents de travail.
- Du 9 au 19 novembre: La danse.
- Du 20 novembre au 10 décembre: Naviland.
- Du 21 décembre au 6 janvier 1977: Fêtes de fin d'année.

FESTIVAL MUSICAL DU BRABANT WALLON 1976

- Vendredi 10 septembre:** BRAINE-L'ALLEUD - Eglise décanale - L'Orchestre de Chambre de la R.T.B. placé sous la direction d'Edgard DONEUX. Soliste: Myriam PIERRE, piano (20 heures).
- Samedi 18 septembre:** VILLERS-LA-VILLE - Eglise paroissiale. Paul BADURA-SKODA (piano) dans un récital de musique viennoise (17 heures).
- Vendredi 24 septembre:** NIVELLES - Collégiale Sainte-Gertrude. Henri POUSSEUR « Les épreuves de Pierrot l'Hébreu » avec l'Ensemble « Musique Nouvelle » placé sous la direction de Georges OCTORS Jr. Solistes: Irène JARSKI, soprano, Zeger VANDERSTEENE, ténor, et John BRÖCHELER, basse (20 heures).
- Samedi 25 septembre:** VILLERS-LA-VILLE - Eglise paroissiale. Le duo Eric et Tania HEIDSIECK, dans un récital de piano (17 heures).
- Mardi 28 septembre:** LOUVAIN-LA-NEUVE (OTTIGNIES) - Grand Auditoire, Place des Sciences. Le Quatuor BARTHOLDY composé de Joshua EPSTEIN, violon, Max SPEERMAN, violon, Jorg-Wolfgang JAHN, viola, et Anne-Marie DENGLER, violoncelle (20 heures).
- Samedi 2 octobre:** BOUSVAL - Eglise paroissiale. Les Solistes de l'Orchestre de Chambre de Belgique sous la direction de Pierre MALFAIT. Soliste: Bernard LEMMENS, piano (20 heures).
- Samedi 9 octobre:** VILLERS-LA-VILLE - Eglise paroissiale. Récital Brahms, par David LIVELY, piano (17 heures).
- Dimanche 17 octobre:** WAVRE - Hôtel de Ville. Mikhaïl FAERMAN, piano, 1^{er} Prix au Concours Musical International Reine Elisabeth 1975 (17 heures).

En outre, une animation musicale aura lieu à Villers-la-Ville et à Bousval, parallèlement au Festival. Au programme: « L'Histoire du Soldat », musique d'Igor STRAVINSKY, livret de RAMUZ, avec la participation des élèves du Conservatoire Royal de Musique de Bruxelles (direction: Georges DUMORTIER) et de la compagnie de théâtre « Sang Neuf » (direction: Lucien FROIDEBISE).

L'Histoire du Soldat sera représentée à Villers-la-Ville, le 17 septembre à 20 h (école communale), le 18 septembre à 15 h (place de l'Eglise), le 8 octobre à 20 h (école communale) et le 9 octobre à 15 h (place de l'Eglise).

A Bousval: le 1^{er} octobre à 20 h (hall des sports) et le 2 octobre à 18 h (place de l'Eglise).

Enfin, durant les samedis musicaux de Villers-la-Ville, des spectacles pour enfants seront donnés à l'école communale de Villers-la-Ville, les samedis 18 et 25 septembre ainsi que le 9 octobre, chaque fois à 17 heures.

Prix d'entrée par concert: 120 F (100 F pour les Jeunes et J.M.)

Abonnements: 8 concerts: 600 F (400 F pour les Jeunes et J.M.)
3 récitals de Villers-la-Ville: 250 F (200 F pour les Jeunes et J.M.)

Bureaux de location: BRUXELLES: T.I.B., rue de la Colline 12 - 1000 Bruxelles. Tél.: 02/513 89 40.
NIVELLES: Hariga, rue de l'Evêché 6 - 1400 Nivelles. Tél.: 067/22 52 24.
WAVRE: La Lyre d'Or, rue du Pont 49 - 1300 Wavre. Tél.: 010/22 46 67.